

HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE

DE

L'AMÉRIQUE

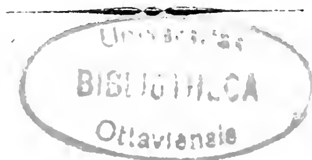
PAR LES ESPAGNOLS,

PAR ROBERTSON.

ÉDITION NOUVELLE, ADAPTÉE A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR M. L'ABBÉ MILLAULT,

CHANOINE HONORAIRE, SUPÉRIEUR DU PETIT SÉMINAIRE DE PARIS.



PARIS

A LA LIBRAIRIE POUR LES LIVRES LITURGIQUES ILLUSTRÉS

DE PLON FRÈRES

RUE DE VAUGIRARD, 36

1850



AVANT-PROPOS.

William Robertson, ministre presbytérien anglais, publia en 1769 une histoire fort étendue de Charles-Quint. En la composant, il s'était aperçu que les événements d'Amérique, dont il voulait d'abord faire un épisode de son vaste exposé, s'étendaient de manière à exiger une narration à part ; il résolut donc d'agrandir son plan, et de faire de l'histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique un ouvrage tout à fait distinct du premier ; il y consacra huit années de son temps et la publia en 1777.

Les éditeurs de l'estimable Bibliothèque de Tours ont publié un abrégé de l'histoire de Charles-Quint d'après Robertson, mais ils n'ont pas, que nous sachions, fait le même travail sur l'histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique du même auteur, et c'est cet abrégé qu'en ce moment nous offrons au public.

Après avoir parlé des exploits des Espagnols en Amérique et de la première occupation de ces nouvelles contrées, Robertson a décrit ce qui a été fait dans ce nouveau monde par les autres nations de l'Europe jusqu'au commencement de la guerre des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale contre leur mère-patrie. Nous ne l'avons pas suivi dans ce second période de sa narration dont le détail nous eût entraînés trop loin, et nous nous sommes bornés à ce qui concerne la première occupation par les Espagnols. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers que les révolutions successives de ces derniers temps ont entièrement changé la face de l'Amérique, et que l'histoire de sa conquête et de son occupation par les diverses nations européennes ne peut plus servir que comme monument historique et ne donne point l'idée de sa constitution actuelle.

Notre ouvrage comprendra quatre parties distinctes. La première est un exposé des progrès et des diverses phases de l'art nautique depuis les premiers temps jusqu'à celui où l'Amérique fut découverte. Cette exposition dans Robertson est du plus haut intérêt. C'est comme un vaste tableau d'avant-scène du grand drame de la découverte et de l'occupation de l'Amérique par Colomb, Fernand Cortès et Pizarre; nous la reproduirons dans son entier.

La deuxième partie décrira le voyage et la découverte elle-même de Christophe Colomb. On y verra son admirable courage, sa constance inébranlable, les persécutions qu'il essuie et l'ingratitude dont il est payé.

La troisième partie contiendra la conquête du Mexique et les exploits de Fernand Cortès.

La quatrième enfin, la conquête du Pérou par Pizarre, la découverte du Chili par Almagro, et les travaux hardis de ces hommes qui achevèrent l'entier établissement de la domination espagnole dans la plus grande partie de ce nouveau monde.

Nous avons conservé la large exposition, le récit entraînant et, autant que possible, les paroles elles-mêmes de l'auteur original. Nous nous sommes bornés à rectifier les passages, où les préjugés naturels à un ministre presbytérien contre l'Église romaine avaient pu obscurcir momentanément la rectitude ordinaire de son jugement et de ses appréciations.

Du reste, nous le disons avec joie, en lisant cette histoire d'Amérique, nous avons trouvé en Robertson, plus qu'en bien d'autres, même catholiques, la modération, l'équité, l'honnêteté naturelle et un profond sentiment religieux. On est heureux du langage respectueux qu'il tient en parlant des sentiments de foi catholique qui ont toujours animé Christophe Colomb. Quoique protestant, il applaudit aux actes de religion qui découlaient de cette foi même, tels que la participation aux sacrements et la célébration du saint sacrifice de la messe.

Robertson était lié, il faut le dire, avec les écrivains de son siècle les plus hostiles à la religion chrétienne; mais il ne par-

tageait pas leur démence, il la déplorait; et s'il fait dans une de ses notes l'éloge « de la facilité de Voltaire dans presque » tous les genres de compositions littéraires, » c'est pour ajouter immédiatement : « L'on regrette qu'il n'ait pas respecté » davantage la religion. » Puis il dit expressément « qu'il ne » l'a pas cité une seule fois, parce que cet auteur citant lui-» même rarement les sources d'où sont tirés les faits qu'il rap-» porte, il n'a pu s'appuyer de son autorité pour confirmer » aucun point obscur ou douteux. »

(Robertson, *Histoire de Charles-Quint*, note 44.)

Il nous semble que c'est là le langage d'un honnête homme que des préjugés égarent quelquefois, mais qui au fond a des intentions droites et est incapable de mensonge.

Voici comment le judicieux critique Dugald-Stewart s'exprimait sur cette histoire d'Amérique dont nous donnons l'abrégé : « Quelle force et quelle beauté de description n'admire-t-on pas » dans les détails des voyages de Colomb, de l'apparition de » ce nouveau continent, de l'entrevue des naturels du pays » avec les aventuriers espagnols ! Avec quel feu et quelle vie » ne décrit-il pas tous les pas de Cortès à travers les fortunes » diverses de sa vaste et hasardeuse carrière ! S'il cède parfois » à l'influence des passions qui dominaient son héros, quel » ardent tribut d'admiration et de sympathie ne paye-t-il pas » aux vertus et aux malheurs des peuples subjugués ! Les arts, » les institutions, les mœurs de l'Europe et de l'Amérique, et » surtout les brillants caractères de Cortès et de Guatimozin, » lui permettent dans cette partie de son ouvrage d'ajouter à » ses autres moyens de charmer ses lecteurs, celui des plus » beaux contrastes que l'histoire puisse présenter. »

HISTOIRE
DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE
DE L'AMÉRIQUE
PAR LES ESPAGNOLS.

LIVRE PREMIER.

Exposé des progrès de l'art nautique depuis les premiers temps jusqu'au moment de la découverte de l'Amérique par les Espagnols.

Les hommes ne sont parvenus à découvrir et à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siècles avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses et fertiles régions où ils avaient été d'abord placés par le Créateur. On connaît l'occasion de leur première dispersion générale; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations et le temps où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire ni la tradition ne nous ont laissé, sur ces temps reculés, assez de lumières pour nous mettre en état de suivre avec quelque certitude les progrès du genre humain dans l'enfance des sociétés.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premières émigrations des hommes se firent toutes par terre. L'Océan, qui partout environne la terre habitable, et les différents bras de mer qui séparent une région de l'autre,

quoique destinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, semblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme et pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avait renfermé. Nous devons croire que ce ne fut qu'après un long espace de temps que les hommes tentèrent de franchir cette formidable barrière, et acquirent assez d'habileté et d'audace pour se livrer à la merci des vents et des vagues, et pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions éloignées et inconnues.

La navigation et la construction des vaisseaux sont des arts si délicats et si compliqués qu'on a eu besoin de l'industrie et de l'expérience de plusieurs siècles pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot qui le premier servit à faire passer à un des premiers hommes la rivière qui l'arrêtait dans sa chasse, jusqu'à la construction d'un vaisseau capable de transporter avec sûreté une foule nombreuse à une côte éloignée, le progrès de l'industrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail et d'adresse pour venir à bout de cette grande et difficile entreprise. L'état d'imperfection où se trouve la navigation chez les peuples qui ne sont pas encore très-civilisés justifie l'idée que nous donnons ici de ses progrès, et prouve clairement que dans les premiers temps l'art n'était pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages ou de tenter au loin des découvertes.

Mais dès que l'art de la navigation fut connu, il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correspondance : voilà l'époque d'où nous devons dater le commencement de cette communication entre les peuples, qui

mérite le nom de commerce. La civilisation doit être assez avancée avant que le commerce devienne un objet d'une grande importance; car les hommes doivent avoir acquis déjà l'idée de propriété et en avoir fixé les principes avec assez de précision pour connaître le plus simple de tous les contrats, celui d'échanger une denrée grossière contre une autre. Mais une fois ce principe important établi, lorsque chaque individu sentit qu'il avait un droit exclusif à posséder ou aliéner tout ce qu'il avait acquis par son travail et par son adresse, ses propres besoins et son industrie lui suggérèrent bientôt un nouveau moyen d'augmenter ses acquisitions et ses jouissances, en disposant de ce qu'il avait de superflu pour se procurer ce qui pouvait lui être agréable ou utile dans le superflu des autres. C'est ainsi que le commerce s'introduisit et s'établit parmi les membres de la même société; ils découvrirent ensuite par degrés que les tribus voisines possédaient ce qui leur manquait, ou jouissaient de quelque commodité qu'ils désiraient partager. Il se forma alors un commerce avec les autres nations, de la même manière et sur les mêmes principes que s'était établi le trafic domestique dans l'intérieur de la société. L'intérêt et les besoins mutuels des différentes peuplades, leur rendant agréable cette communication réciproque, introduisirent insensiblement les maximes et les lois qui en facilitent les progrès et en assurent les opérations. Cependant il ne peut pas s'établir un commerce fort étendu entre des provinces contiguës, dont le sol et le climat étant à peu près le même, ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté, des peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les ferait rechercher et leur donnerait un

grand prix. C'est la navigation qui a donné aux hommes le pouvoir de transporter le superflu d'une partie de la terre pour subvenir aux besoins d'une autre : dès lors, les productions d'un climat particulier ne sont plus bornées à un seul canton ; le commerce en communique la jouissance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les peuples s'étendit à mesure que la connaissance des avantages qu'on retire de la navigation et du commerce continuèrent à se répandre. L'ambition des conquêtes et le besoin de se procurer de nouveaux établissements ne furent plus les seuls motifs des émigrations. Le désir du gain devint un nouvel aiguillon pour l'activité ; il enfanta des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays dont les productions ou les besoins pussent augmenter la circulation, qui seule entretient le commerce.

Devenu dès lors une grande source de découvertes, le commerce s'ouvrit des mers inconnues, pénétra dans des régions nouvelles, et contribua plus qu'aucune autre cause à faire connaître aux hommes la situation, la nature et les productions des différentes parties du globe. Cependant quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde, quoique la civilisation eût fait de grands progrès, et que les sciences et les arts fussent cultivés avec autant d'ardeur que de succès, la navigation resta si imparfaite qu'à peine peut-on la regarder comme sortie de l'enfance dans l'ancien monde.

La construction des vaisseaux chez les anciens était extrêmement grossière, et la manière de les manœuvrer n'était pas moins défectueuse. Ils ignoraient entièrement quelques-uns des grands principes et des opérations principales qui sont aujourd'hui regardés comme les premiers

éléments de la navigation. Ils connaissaient à la vérité la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer; mais la propriété, plus merveilleuse et plus importante qui le dirige vers le pôle, avait entièrement échappé à leurs observations. Privés de ce guide fidèle, qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immensité des mers, et pendant l'obscurité de la nuit et quand le ciel est obscurci par les nuages, les anciens n'avaient d'autres moyens de régler leur route que l'observation du soleil et des étoiles. Leur navigation était par conséquent incertaine et timide; rarement osaient-ils perdre de vue la terre; ils se traînaient le long des côtes, retardés par tous les obstacles, exposés à tous les dangers qu'entraînait cette manière de naviguer. Il fallait un temps incroyable pour exécuter des voyages qu'on achève aujourd'hui en quelques semaines : même dans les climats les plus doux et dans les mers les moins orageuses, c'était seulement pendant l'été que les anciens se hasardaient à sortir de leurs ports; le reste de l'année se perdait dans l'inaction : on aurait regardé comme une imprudence téméraire d'affronter pendant l'hiver la fureur des vents et des vagues.

Dans l'état d'imperfection où étaient la science et la pratique de la navigation, c'était donc une entreprise aussi difficile que dangereuse de se porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce lutta contre tous ces obstacles : les Égyptiens, peu de temps après la fondation de leur monarchie, établirent, dit-on, un trafic entre le golfe Arabique, ou la mer Rouge, et la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandises qu'ils tiraient de l'Orient étaient transportées par terre du golfe Arabique jusqu'au bord du Nil, et descendaient cette rivière jusqu'à la Méditerranée; mais l'attention que les

Égyptiens donnèrent dans les premiers temps au commerce ne fut pas de longue durée; la fertilité du sol et la douceur du climat leur fournissaient toutes les choses nécessaires et agréables avec une profusion qui les rendait indépendants de tous les autres pays: aussi ce peuple, dont les idées et les institutions différèrent presque en tout point de celles des autres peuples, eut pour maxime de renoncer à toute communication avec les étrangers. En conséquence les Égyptiens ne sortirent bientôt plus de leur pays; ils détestèrent tous les navigateurs comme des impies et des profanes; ils fortifièrent leurs ports et n'y admirent aucun étranger : ce ne fut que lors du déclin de leur puissance qu'ils rouvrirent leurs ports, et reprirent et rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Le caractère et la situation des Phéniciens étaient aussi favorables à l'esprit de commerce et de découverte que ceux des Égyptiens y étaient contraires : leurs mœurs et leurs institutions n'étaient distinguées par aucune particularité marquée; ils n'avaient aucune forme de culte, aucune superstition contraire à la sociabilité; ils pouvaient enfin, sans scrupule et sans répugnance, se mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils possédaient n'était ni grand ni fertile : le commerce était donc l'unique source qui pouvait leur donner la puissance et la richesse; aussi les Phéniciens de Sidon et de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu et le plus hardi que l'on connaisse chez les anciens. Le génie de ce peuple, la nature de son gouvernement, l'esprit de ses lois, se rapportaient entièrement au même but : c'était une nation de marchands qui prétendit à l'empire de la mer et qui l'obtint. Leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de

la Méditerranée ; ils osèrent même franchir les anciennes limites de la navigation, et, passant le détroit de Gadès, ils visitèrent les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique.

Dans plusieurs des lieux où ils abordèrent, ils établirent des colonies, et communiquèrent aux grossiers habitants du pays quelque connaissance de leurs arts et de leur industrie. Tandis que d'un côté ils poussaient leurs découvertes au nord et à l'ouest, ils ne négligèrent pas de pénétrer dans les régions plus riches et plus fertiles de l'est et du midi. Après s'être rendus maîtres de plusieurs ports commodes au fond du golfe Arabique, ils établirent, à l'exemple des Égyptiens, une correspondance régulière avec l'Arabie et le continent de l'Inde d'une part, et avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirèrent de ces contrées différentes denrées précieuses, inconnues au reste du monde, et pendant un long période de temps jouirent seuls de cette branche lucrative de commerce.

Les richesses immenses que les Phéniciens acquirent par le commerce exclusif qu'ils avaient établi sur la mer Rouge, excitèrent leurs voisins, les Juifs, sous les règnes prospères de David et de Salomon, à entreprendre d'en partager le bénéfice. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée, qui s'étend le long de la mer Rouge, et en partie par l'alliance qu'ils contractèrent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équipa des flottes qui, sous la conduite des pilotes phéniciens, naviguèrent de la mer Rouge à Tarsis et Ophir, qui probablement étaient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs : ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse et la magnificence dans le royaume d'Israël. Mais les institutions

singulières que le divin législateur des Juifs avait établies, dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de l'idolâtrie en le séparant des autres, lui avaient donné un caractère national, incapable de se prêter à cette communication franche et ouverte avec les étrangers que le commerce exige. L'esprit insociable des Juifs, joint aux désastres qui tombèrent sur le royaume d'Israël, empêcha les progrès de l'esprit de commerce que leurs rois avaient cherché à introduire parmi eux. Ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation et à étendre les découvertes.

Si l'instruction et les exemples des Phéniciens ne furent pas assez puissants pour modifier les mœurs et le caractère des Juifs et lutter contre la tendance de leurs lois, il n'en fut pas de même des Carthaginois, qui, descendants des Phéniciens, reçurent d'eux l'esprit de commerce, et s'y adonnèrent, ainsi qu'aux arts de la navigation, avec une ardeur, une industrie et un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bientôt la rivale de Tyr, et la surpassa ensuite en puissance et en richesse; mais il ne paraît pas qu'elle ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étaient emparés, et avaient dans la mer Rouge une force qui leur assurait la possession exclusive du commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté : ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'Orient, ils étendirent particulièrement leur navigation vers l'occident et le nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étaient ouverte : passant le détroit de Gadès et poussant leurs découvertes beaucoup plus loin, ils visitèrent non-seulement toutes les côtes d'Espagne, mais encore celles des Gaules, et pénétrèrent à la fin jusqu'en

Angleterre. En même temps qu'ils acquéraient la connaissance de ces contrées nouvelles dans cette partie du globe, ils étendaient par degrés leurs recherches vers le midi. Ils pénétrèrent très-avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes, et en soumirent d'autres à leur empire : ils naviguèrent le long de la côte occidentale de ce grand continent, presque jusqu'au tropique du Cancer, et y plantèrent plusieurs colonies, dans la vue de civiliser les naturels du pays et de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les îles Fortunées, connues aujourd'hui sous le nom de *Canaries*, lesquelles formaient la dernière limite de la navigation des anciens dans l'Océan occidental.

Les progrès que firent les Phéniciens et les Carthaginois dans la connaissance du globe ne furent pas uniquement l'effet du désir qu'ils avaient d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue partout ; il éveilla la curiosité, agrandit les idées et les désirs des hommes, et les excita aux entreprises hardies. On fit des voyages dont le seul objet était de découvrir de nouvelles contrées et de parcourir des mers inconnues : telles furent, pendant la prospérité de la république carthaginoise, les navigations fameuses de Hannon et de Himilcon. On leur donna des flottes, équipées par ordre du sénat et aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le sud, le long des côtes d'Afrique, et semble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent. Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord, et d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe. La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de

l'Afrique était de la même nature. On nous dit qu'une flotte phénicienne équipée par Necho, roi d'Égypte, partit d'un port de la mer Rouge environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique, et après un voyage de trois ans revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil. On prétend qu'Eudoxe de Cyzique a exécuté aussi cette périlleuse navigation en suivant la même route.

Si ces expéditions se sont réellement faites de la manière que je viens d'exposer, on peut avec raison les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les anciens; et si nous réfléchissons à l'état d'imperfection où l'art était alors, il est difficile de juger ce que nous devons admirer davantage de la hardiesse et de la sagacité du projet, ou de la sagesse et du bonheur de l'exécution; mais malheureusement le temps a détruit toutes les traditions originales et authentiques des voyages que les Phéniciens et les Carthaginois entreprirent soit par ordre public, soit pour le commerce des particuliers. Ce que nous trouvons sur cet objet dans les auteurs grecs et romains est non-seulement obscur et inexact; mais si nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en est même très-suspecte. Les Phéniciens et les Carthaginois, animés d'une jalousie mercantile, cachaient avec soin aux autres peuples la connaissance des pays éloignés avec lesquels ils avaient formé des liaisons. Toutes les circonstances de leur navigation étaient non-seulement des mystères de commerce, mais encore des secrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenaient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avaient intérêt de leur cacher. En effet, la connaissance d'une partie de

leurs découvertes semble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, est citée par les auteurs grecs et romains, plutôt comme une histoire amusante et extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées et des lumières nouvelles. Comme les Phéniciens et les Carthaginois n'ont fait connaître au reste du monde ni le progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs talents et de leurs connaissances dans cet art semblent avoir péri en grande partie, lorsque la puissance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, et que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Il faut donc abandonner à la curiosité et aux conjectures des savants les récits obscurs et pompeux des expéditions phéniciennes et carthaginoises : l'historien doit se contenter de rechercher les progrès de la navigation et des découvertes chez les Grecs et les Romains ; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude et de lumière. Il est évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts et les sciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connaissances qu'ils avaient acquises dans l'art de la navigation, et les Romains d'un autre côté n'avaient pas adopté cet esprit de commerce et cette ardeur pour les découvertes qui distinguaient les Carthaginois. Quoique la Grèce fût presque entièrement environnée de la mer qui formait sur leurs côtes un grand nombre de baies spacieuses et de havres commodes ; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'îles fertiles, et qu'une situation si favorable dût inviter ses industrieux habitants à s'adonner à la navigation, cependant il s'écoula

un long espace de temps avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet était la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables, que l'expédition des Argonautes, des côtes de Thessalie au Pont-Euxin, fut regardée comme un prodige d'habileté et de courage, qui en fit mettre les chefs au nombre des demi-dieux, et donna à leur vaisseau un rang parmi les constellations du ciel. En descendant à une époque moins reculée, lorsque les Grecs entreprirent le fameux siége de Troie, il ne paraît pas qu'ils eussent fait encore de grands progrès dans la navigation. Selon le récit d'Homère, le seul poète dont l'histoire ose invoquer l'autorité, et qui par son exactitude scrupuleuse à décrire les mœurs et les arts des premiers temps, a mérité cette singulière distinction, la science de la navigation était encore dans son enfance. Les vaisseaux, petits et la plupart sans ponts, n'avaient qu'un seul mât, qu'on élevait ou qu'on abaissait à volonté : on ne se servait point d'ancre, et les manœuvres des voiles étaient simples et grossières. On n'avait pour régler la route que l'observation des étoiles, et la manière de les observer était fautive et trompeuse. Ce n'est donc pas dans les temps héroïques de la Grèce que nous devons nous attendre à voir la science de la navigation et l'esprit de découverte faire des progrès sensibles; dans ce période, mille causes concouraient à resserrer dans des bornes étroites la curiosité et l'activité de l'homme.

Mais les Grecs passèrent rapidement à un état de civilisation et de lumières. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grèce; de bonnes lois et une police régulière s'y introduisirent par degrés; les sciences et les arts qui servent à l'utilité

ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, et plusieurs des républiques grecques s'adonnèrent au commerce avec tant d'ardeur et de succès qu'elles furent regardées par les anciens comme des puissances maritimes de premier ordre; cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple et au courage qu'inspire la liberté, qu'à son habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la guerre de Perse, que l'éloquence de leurs historiens a rendues immortelles, furent exécutées par des flottes composées principalement de vaisseaux ouverts et sans ponts, d'où les équipages s'élançaient avec une valeur impétueuse et sans règle pour aborder les ennemis. Dans la guerre du Péloponèse leurs vaisseaux n'étaient encore considérables ni par la grandeur, ni par la force, et l'étendue de leur commerce était proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grèce n'envoyaient guère de vaisseaux au delà de la Méditerranée : leur principale correspondance était avec les colonies que leurs compatriotes avaient formées dans l'Asie-Mineure, dans l'Italie et dans la Sicile. Ils abordaient quelquefois aux ports de l'Égypte, de la Gaule et de la Thrace; ou, traversant l'Hellespont, ils trafiquaient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnants de leur ignorance sur les pays même situés entre les limites où se renfermait leur navigation. Lorsque les Grecs eurent rassemblé à Égine la flotte combinée contre Xerxès, ils jugèrent impraticable de la conduire jusqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la distance de cette île à Égine était aussi considérable que celle d'Égine aux colonnes d'Hercule. Ils ne connaissaient aucune partie du globe au delà de la Méditerranée; du moins

la connaissance qu'ils en avaient était uniquement fondée sur les conjectures ou sur les relations de quelques voyageurs qui, guidés par la curiosité et l'amour des sciences, avaient pénétré par terre dans l'Asie supérieure, ou étaient allés par mer en Égypte, contrées qui ont été le berceau de la philosophie et des arts. Malgré les instructions que les Grecs purent tirer de ces sources, ils paraissent avoir ignoré les faits les plus importants sur lesquels doit être fondée une connaissance exacte et méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit sensiblement chez les Grecs la sphère de la navigation et de la science géographique. Cet homme extraordinaire, malgré les passions violentes qui le portèrent quelquefois à commettre des actions cruelles et à former des entreprises extravagantes, était fait par ses talents non-seulement pour conquérir, mais encore pour gouverner le monde : il était capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle forme aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce par la force de son génie n'était peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans la politique par le succès de ses armes. La résistance et les efforts de la république de Tyr, qui suspendirent si longtemps le cours de ses victoires, lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes ressources d'une puissance maritime, et lui donnèrent quelque idée des immenses richesses que les Tyriens tiraient de leur commerce, surtout de celui qu'ils faisaient aux Indes orientales. Dès qu'il eut détruit cette république et soumis l'Égypte à sa domination, il forma le plan d'un nouvel empire, qui devait être le centre du commerce, ainsi que le siége de la puissance : c'est dans cette

vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom, près d'une des embouchures du Nil, afin que, par le moyen de la mer Méditerranée et par la proximité du golfe Arabique, elle pût commander également le commerce de l'Orient et de l'Occident. Cette situation fut si heureusement choisie qu'Alexandrie devint bientôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'empire en Égypte et dans l'Orient, mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublèrent successivement ces contrées depuis le temps des Ptolémées jusqu'à la découverte par la navigation du cap de Bonne-Espérance, le commerce, particulièrement celui des Indes orientales, continua à couler par le canal que lui avaient marqué la prévoyance et la sagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes; il aspira à la souveraineté de ces régions qui fournissaient au reste du monde tant de productions précieuses, et il y conduisit son armée par terre : cependant, quelque audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôt qu'il ne conquit cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au delà des bords des rivières qui tombent dans l'Indus, et ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette partie de son histoire, il suivit un plan qui prouve la supériorité de son génie aussi bien que la grandeur de ses vues : il avait pénétré dans l'Inde assez avant pour se confirmer dans l'opinion qu'il avait de l'importance de cette contrée relativement au commerce, et pour apercevoir quelles immenses richesses on pouvait tirer d'un pays où les arts du luxe, étant déjà cultivés dès

2.

longtemps, avaient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre.

Plein de cette idée, il résolut d'examiner le cours de la navigation depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique, et, si elle était praticable, d'établir une communication régulière entre ces deux points. Pour cet effet, il se proposa de détruire les cataractes dont les Perses, par jalousie et par haine contre les étrangers, avaient embarrassé l'entrée de l'Euphrate, et de faire remonter, par cette rivière et par le Tigre, qui s'y joint, les marchandises de l'Orient dans les parties intérieures de ses domaines d'Asie; tandis que, par le moyen du golfe Arabique et du Nil, ces mêmes marchandises pourraient être transportées à Alexandrie et distribuées dans le reste du monde. Néarque, officier doué de grands talents, eut le commandement de la flotte destinée à cette expédition, et il acheva heureusement ce voyage, qui fut regardé comme une entreprise aussi périlleuse qu'importante; Alexandre lui-même en parla comme d'un des événements les plus extraordinaires qui aient signalé son règne. Quelque facile que soit aujourd'hui une pareille expédition, on ne peut nier qu'elle n'offrît alors des difficultés et des périls, et les circonstances dont elle fut accompagnée fournissent des exemples frappants du peu de progrès que les Grecs avaient faits dans la science de la navigation : leurs vaisseaux n'avaient jamais franchi les bornes de la Méditerranée où le flux et le reflux sont à peine sensibles; et lorsqu'ils observèrent pour la première fois ce phénomène à l'embouchure de l'Indus, ce fut pour eux un prodige par lequel les dieux paraissaient leur annoncer que le ciel désapprouvait leur entreprise. Pendant toute leur route il paraît qu'ils n'avaient

jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longeaient les côtes de si près, qu'ils ne pouvaient guère profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'océan Indien; aussi leur fallut-il dix mois entiers pour parcourir un espace qui, de l'embouchure de l'Indus à l'entrée du golfe Persique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il est probable qu'au milieu des troubles violents et des révolutions fréquentes que suscitèrent dans l'Orient les querelles des successeurs d'Alexandre, la navigation aux Indes, par la route que Néarque avait ouverte, fut discontinuée; mais le commerce des marchandises indiennes qui s'était établi à Alexandrie non-seulement subsista, mais encore s'étendit sous les rois grecs qui gouvernèrent l'Égypte, et devint une des grandes sources de la richesse qui distingua ce royaume.

Les Romains restèrent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que pour l'esprit de découverte. Le génie du peuple, son éducation militaire, l'esprit de ses lois, concoururent à le détourner des objets de commerce et de marine : ce fut par la nécessité de s'opposer à un rival formidable, non par le désir d'étendre leur commerce, que les Romains aspirèrent à acquérir la puissance maritime. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que, pour obtenir la domination universelle, il fallait se rendre maître de la mer; cependant ils regardèrent toujours le service naval comme un état subordonné, réservé à ceux des citoyens qui n'étaient pas d'un rang à être admis dans les légions. On trouverait difficilement dans toute l'histoire romaine un seul événement qui prouvât qu'ils vissent dans la navigation autre chose qu'un instrument de conquête. Lorsque la valeur et la discipline des Romains eurent subjugué toutes les puissances

maritimes de l'ancien monde, et que Carthage, la Grèce et l'Égypte furent soumises à leur domination, ils ne prirent point l'esprit commerçant des nations qu'ils avaient conquises : ce peuple de soldats aurait regardé comme une dégradation du nom de citoyen romain de s'adonner au commerce. Ils laissaient les arts mécaniques, le négoce et la navigation aux esclaves, aux affranchis, aux habitants des provinces et aux citoyens de la dernière classe. Lors même qu'après la destruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur sévérité et de leur fierté première, le commerce n'acquit pas une grande considération chez les Romains. La Grèce, l'Égypte et les autres pays conquis, quoique réduits en provinces romaines, continuèrent à faire leur commerce comme auparavant. Rome, étant la capitale du monde et le siége du gouvernement, attirait naturellement à elle toutes les richesses et les productions utiles des provinces. Les Romains, satisfaits de cet avantage, paraissaient souffrir sans peine que le commerce restât presque entièrement entre les mains des habitants de ces diverses contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine qui embrassait presque tout le monde connu, la vigilance des magistrats, et l'esprit du gouvernement, qui joignait l'intelligence à l'activité, avaient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui donnant plus de sécurité; jamais il n'y eut entre les nations une communication aussi bien établie, une union aussi parfaite, que celle qui existait entre les parties de ce vaste empire. Le commerce n'était ni arrêté dans ses opérations par la jalousie des états rivaux, ni interrompu par des hostilités fréquentes, ni limité par des restrictions partielles; une puissance suprême faisait mouvoir et réglait l'industrie des hommes,

en même temps qu'elle jouissait des fruits de leurs efforts réunis.

Cette influence se fit sentir à la navigation et servit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les superfluités de l'Orient, le commerce qui se faisait dans l'Inde par l'Égypte fut poussé avec plus d'activité, et s'étendit au delà de ses anciennes limites; en fréquentant le continent indien, les navigateurs apprirent à connaître le cours périodique des vents, lesquels, dans la mer qui sépare l'Afrique de l'Inde, soufflent avec très-peu de variation de l'est pendant une moitié de l'année, et de l'ouest pendant l'autre moitié. Encouragés par cette observation, ils abandonnèrent l'ancienne manière, aussi lente que dangereuse, de naviguer le long des côtes, et aussitôt que la mousson de l'ouest commençait, ils partaient d'Ocelis à l'embouchure du golfe Arabique, et cinglaient hardiment à travers l'Océan. La direction uniforme du vent, suppléant au défaut de boussole et rendant l'observation des étoiles moins nécessaire, les conduisait au port de Musiris sur la côte occidentale du continent indien. Là ils prenaient à bord leurs cargaisons, et, revenant avec la mousson de l'est, achevaient leur voyage au golfe Arabique dans l'espace d'une année. La portion de l'Inde, connue aujourd'hui sous le nom de *côte de Malabar*, paraît avoir été la dernière limite de la navigation des anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenses qui s'étendent au delà, du côté de l'est, ils n'en avaient qu'une connaissance très-imparfaite, fondée sur les relations de quelques voyageurs qui y avaient pénétré par terre. Leurs excursions n'étaient pas fort étendues; et probablement, tant que la communication des Romains avec l'Inde subsista, aucun voyageur ne s'avança plus loin

que les bords du Gange. Les flottes d'Égypte qui trafiquaient à Musiris, étaient, il est vrai, chargées d'épiceries et d'autres marchandises du continent et des îles des parties ultérieures de l'Inde ; mais c'étaient les Indiens eux-mêmes qui venaient, dans des canots creusés dans un tronc d'arbre, apporter ces marchandises au port de Musiris, devenu l'entrepôt de ce commerce. Les négociants égyptiens et romains, contents de se les procurer de cette manière, ne jugeaient pas à propos d'affronter des mers inconnues et de s'exposer à une navigation périlleuse, pour chercher les pays qui produisaient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde, ils y faisaient cependant un commerce qui peut paraître considérable, même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au delà de ce qu'on a pu faire ou même concevoir à aucune époque antérieure. Nous apprenons d'un auteur célèbre que le commerce de l'Inde faisait sortir chaque année de l'empire romain plus de huit millions de notre monnaie, et nous trouvons dans un autre qu'il partait annuellement cent vingt vaisseaux du golfe Arabique pour l'Inde.

La découverte de cette nouvelle manière de naviguer aux Indes est le pas le plus considérable qu'on ait fait dans la navigation pendant toute la durée de la puissance romaine ; mais dans les temps anciens la connaissance des pays étrangers était bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer ; et quoique celles-ci offrissent une manière plus prompte et plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains, par leur éloignement particulier pour les occupations maritimes ; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les décou-

vertes par terre, et ouvrit même à la navigation des mers nouvelles et inconnues. Avant les conquêtes des Romains, les nations civilisées de l'antiquité n'avaient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches et les plus puissants de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne et des Gaules étaient peu connues; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avait jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois et par quelques négociants carthaginois; à peine avait-on entendu parler de la Germanie. Les armes des Romains pénétrèrent dans tous ces pays; ils subjuguèrent entièrement l'Espagne et la Gaule; ils conquirent la partie la plus considérable et la plus fertile de l'Angleterre; ils s'avancèrent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique ils acquirent une connaissance assez exacte des provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée, depuis l'ouest de l'Égypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des provinces qui composaient les empires de Perse et de Macédoine; mais même après leurs victoires sur Mithridate et sur Tigrane, ils paraissent avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, avec plus d'attention qu'ils ne l'avaient fait auparavant, et y avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs, avec les nations riches et commerçantes situées alors autour du Pont-Euxin.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes et de la navigation, depuis les premières traditions que nous a laissées l'histoire jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine, prouve combien il a été lent et timide. Il semble qu'on avait droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit

humain, et de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. Si nous rejetons toutes les traditions fabuleuses et obscures, si nous nous attachons uniquement à la lumière et aux faits authentiques de l'histoire, il faut donc conclure que les anciens n'avaient qu'une connaissance très-bornée du monde habitable. En Europe ils avaient à peine quelque idée des provinces étendues situées à l'est de l'Allemagne; ils connaissaient encore moins les vastes pays qui composent aujourd'hui les royaumes de Danemark, de Suède, de Prusse, de Pologne et l'empire de Russie. Les régions plus stériles, situées sous le cercle arctique, n'avaient jamais été visitées. En Afrique leurs recherches ne s'étendaient guère au delà des provinces qui bordent la Méditerranée et de celles qui sont situées sur la côte occidentale du golfe Arabique. En Asie ils n'avaient, comme je l'ai déjà observé, aucune connaissance des riches et fertiles contrées qui sont au delà du Gange et d'où viennent les denrées précieuses qui dans les temps modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde; il ne paraît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions immenses, occupées alors par ces tribus errantes, connues sous le nom général de *Sarmates* ou de *Scythes*, et possédées aujourd'hui par différentes nations tartares et par les sujets asiatiques de la Russie.

Une opinion généralement établie parmi les anciens nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avaient fait dans la connaissance du globe habitable, que tout ce qu'on pourrait conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardaient la terre comme divisée en cinq régions, auxquelles ils donnaient le nom de *zones*. Ils appelaient *zones glacées* celles qui étaient les plus voisines

des pôles, et croyaient que le froid excessif qui y régnait continuellement les rendait inhabitables. Ils appelaient *zone torride* celle qui est située sous la ligne, et qui s'étend d'un et d'autre côté sous les tropiques, la croyant continuellement embrasée d'une chaleur brûlante qui la rendait également inhabitée. Ils donnaient le nom de *tempérées* aux deux autres zones qui occupaient le reste de la terre, et prétendaient que celles-ci, étant les seules régions où les êtres vivants pussent subsister, avaient été destinées pour être l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'était pas un préjugé du vulgaire ignorant ou une vaine fiction des poètes; c'était un système adopté par les philosophes les plus éclairés, les meilleurs historiens et les géographes les plus instruits de la Grèce et de Rome. Dans cette hypothèse il y avait une grande partie de la terre habitée où l'on croyait que l'espèce humaine ne pouvait pas subsister : on regardait comme le siége éternel de la stérilité et de la solitude les régions fertiles et peuplées de la zone torride, qui non-seulement fournissent à leurs habitants avec la plus grande profusion les choses nécessaires et agréables de la vie, mais encore communiquent au reste de la terre le superflu de leurs richesses. Comme toutes les parties du globe que les anciens avaient découvertes se trouvent dans la zone tempérée septentrionale, s'ils croyaient que la zone tempérée du sud était habitée, c'était une opinion fondée sur les raisonnements et les conjectures, non sur l'observation. Ils regardaient même la chaleur intolérable de la zone torride comme une barrière insurmontable, qui empêcherait à jamais toute communication entre les habitants respectifs des deux zones tempérées. Cette extravagante théorie prouve non-seulement que les anciens

ignoraient le véritable état du globe, mais elle tendait encore à rendre leur ignorance perpétuelle, en leur représentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions de la terre éloignées d'eux.

Mais quelque bornées et imparfaites que les connaissances géographiques des Grecs et des Romains doivent nous paraître, comparées à l'état actuel de nos connaissances en géographie, nous ne pouvons pas nous dispenser d'admirer les découvertes qu'ils ont faites et le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation et le commerce, en nous rappelant surtout quelle était l'ignorance des temps anciens. Tant que l'empire romain conservera assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises et pour les tenir unies, on regarda comme un objet de police publique aussi bien que de curiosité particulière, d'examiner et de décrire les pays divers dont ce grand corps était composé. Lors même que les autres sciences commencèrent à être négligées, la géographie s'enrichissait d'observations nouvelles, et, s'éclairant par l'expérience de chaque siècle et les observations de chaque voyageur, continuait à faire des progrès; elle fut portée, par le génie et les soins de Ptolémée, au plus haut point d'exactitude et de perfection qu'elle ait atteint chez les anciens. Ce philosophe florissait dans le second siècle de l'ère chrétienne, et il a publié une description du globe terrestre, plus ample et plus correcte que celle d'aucun de ses prédécesseurs.

Ce fut peu de temps après cette époque que des secousses violentes commencèrent à agiter l'empire romain : Constantin, qui voulut changer le siége du gouvernement, diminua sa force en la divisant : les nations barbares, que

la Providence préparait comme des instruments destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencèrent à rassembler leurs armées sur la frontière : l'empire fut ébranlé jusqu'en ses fondements. Dans ce période de la vieillesse et de la décadence des Romains il était impossible que les sciences fissent des progrès; les efforts du génie étaient aussi languissants que ceux du gouvernement. Après Ptolémée il ne se fit aucune découverte en géographie, et il n'y eut aucune révolution importante dans le commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation et par les encouragements des empereurs d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassemblaient depuis si longtemps autour de l'empire romain annonçaient l'orage qui à la fin éclata. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, et, dans le naufrage universel causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions et les découvertes des Romains périrent et disparurent de la terre. Tous les peuples qui conquirent les différentes provinces de l'empire romain et s'y établirent étaient ignorants et grossiers, étrangers aux lettres et aux arts, sans police, sans lois, sans forme régulière de gouvernement. Les mœurs et les institutions de quelques-uns d'entre eux étaient encore dans un degré de barbarie à peine compatible avec un état d'union sociale. L'Europe, étant occupée par de semblables habitants, revenait pour ainsi dire à une seconde enfance, et avait une nouvelle carrière à commencer pour se civiliser. s'éclairer et se polir. Le premier effet de l'établissement de ces conquérants barbares fut de détruire les liens par lesquels la puissance romaine avait uni les hommes : ils

morcelèrent l'Europe en un grand nombre de petits états indépendants et différant les uns des autres de mœurs et de langage. Il ne resta aucune communication entre les membres respectifs de ces états divisés : accoutumés à une manière de vivre très-simple, ignorant les arts et craignant le travail, ils n'avaient que peu de besoins à satisfaire et point de superflu à échanger. Les noms d'*étranger* et d'*ennemi* devinrent encore une fois des mots synonymes : il y avait partout des coutumes et même des lois qui exposaient à de grands inconvénients et à des dangers ceux qui voulaient voyager dans quelques pays étrangers. On ne pouvait faire de commerce que dans les villes; et elles étaient en petit nombre, peu considérables, et dépourvues des priviléges qui peuvent procurer la sûreté et exciter l'émulation. On ne cultivait aucune des sciences sur lesquelles la géographie et la navigation sont fondées. Les traditions que les auteurs grecs et romains avaient laissées sur les travaux et les découvertes des anciens étaient négligées ou mal entendues. La connaissance des pays lointains s'était perdue; leur situation, leurs productions et presque leurs noms étaient oubliés.

Il y eut cependant une circonstance qui empêcha la cessation entière de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Constantinople, quoique souvent menacée par les conquérants féroces qui répandaient la désolation sur le reste de l'Europe, eut le bonheur d'échapper à leur rage destructive. Ce fut dans cette ville que se conserva la connaissance des arts des anciens et de leurs découvertes : le goût du luxe et de la magnificence y régnait; les productions des pays étrangers y étaient recherchées, et le commerce continuait à y fleurir tandis qu'il était éteint dans les autres parties de l'Europe.

Les habitants de Constantinople ne bornaient pas leur commerce aux îles de l'Archipel et aux côtes voisines d'Asie ; leur industrie s'était ouvert une carrière plus vaste ; ils suivaient la route que les anciens leur avaient tracée et faisaient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Égypte fut séparée de l'empire romain par les Arabes, les Grecs découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvaient être amenées à Constantinople, en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande rivière cesse d'être navigable ; de là on les faisait passer par terre jusqu'au bord de la rivière Oxus qui les portait à la mer Caspienne. Là on les embarquait sur le Volga, et après avoir remonté ce fleuve elles allaient par terre jusqu'au Tanaïs qui les conduisait au Pont-Euxin, où des vaisseaux de Constantinople venaient les recevoir. Cette route longue et pénible mérite d'être remarquée non-seulement comme une preuve de l'extrême passion que les Grecs avaient conçue pour les superfluités de l'Orient, et comme un exemple de l'ardeur et de l'industrie qu'ils portaient dans le commerce ; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avait conservé à Constantinople la connaissance des pays lointains, pendant que le reste de l'Europe était plongé dans l'ignorance.

On voit en même temps quelques rayons de lumière briller sur l'Orient. Les Arabes ayant contracté quelque goût pour les sciences de ce peuple dont ils avaient contribué à renverser l'empire, traduisirent dans leur langue les livres de plusieurs philosophes grecs. Un des premiers qu'ils s'approprièrent ainsi fut un ouvrage estimable de Ptolémée dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes.

mais ce peuple ingénieux et subtil s'attacha particulièrement aux parties spéculatives de cette science. Voulant déterminer la figure et les dimensions du globe terrestre, ils surent appliquer à cet objet les principes de la géométrie ; ils eurent recours aux observations astronomiques : ils employèrent enfin des expériences et des opérations que les Européens, dans des temps plus éclairés, se sont fait honneur d'adopter et d'imiter. Mais à cette première époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connaissance de leurs découvertes était réservée à des siècles capables de les comprendre et de les perfectionner.

Cependant les calamités et les ravages que les provinces occidentales de l'empire romain avaient soufferts par la conquête des Barbares, s'oublièrent peu à peu et se trouvèrent en partie réparés. Les peuples grossiers qui s'y étaient établis acquirent par degrés quelque idée de gouvernement régulier, et du goût pour les occupations et les douceurs de la vie civile : l'Europe commença à sortir de son état d'inaction et d'engourdissement. Ce fut en Italie qu'on aperçut les premiers symptômes de cette renaissance. Les tribus septentrionales qui s'emparèrent de ce pays se civilisèrent plus promptement que les peuplades qui s'étaient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes causes concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance et la liberté : l'acquisition de ces avantages y excita l'industrie et donna le mouvement et la vigueur à toutes les facultés actives du cœur humain. Le commerce étranger se ranima ; on s'appliqua à la navigation et elle se perfectionna. Constantinople devint le marché principal où se rendaient les Italiens ; et non-seulement ils y trouvaient un accueil favorable,

mais encore ils y obtenaient des priviléges qui les mettaient en état de faire le commerce avec un grand avantage. On leur fournissait et les denrées précieuses de l'Orient et des productions de manufactures curieuses, restes des arts anciens qui s'étaient conservés chez les Grecs. La peine et la dépense qu'exigeait le transport des productions de l'Inde jusqu'à Constantinople, par la route longue et détournée que j'ai décrite, rendant ces marchandises extrêmement rares et d'un prix excessif, l'industrie des Italiens découvrit bientôt d'autres moyens de se les procurer et en plus grande abondance et à un prix plus modéré. Ils en achetaient quelquefois à Alep, à Tripoli et en d'autres ports de la côte de Syrie, où elles arrivaient par une route qui n'était pas inconnue des anciens. On les apportait de l'Inde par la mer jusqu'au golfe Persique, et après avoir remonté l'Euphrate et le Tigre jusqu'à Bagdad, on les transportait par terre à travers les déserts jusqu'à Palmyre, et de là aux villes situées sur la Méditerranée. Mais la longueur du voyage et les périls auxquels les caravanes étaient exposées rendaient encore cette opération pénible et souvent incertaine. Enfin les soudans d'Égypte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe Arabique, les négociants italiens, malgré la violente antipathie qui animait alors les chrétiens et les mahométans les uns contre les autres, se rendirent à Alexandrie, et, l'amour du gain leur faisant supporter l'insolence et les exactions des mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cette époque l'esprit de commerce acquit une activité singulière en Italie. Venise, Gênes, Pise, qui n'étaient que des bourgs peu considérables, devinrent des villes riches et peuplées. Leur puissance

maritime s'étendit, leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de la Méditerranée ; ils osèrent même quelquefois franchir le détroit et visiter les places maritimes d'Espagne, de France, des Pays-Bas et d'Angleterre ; enfin, en distribuant partout leurs marchandises, ils donnèrent aux différentes nations de l'Europe la connaissance des productions précieuses de l'Orient et quelque idée de plusieurs arts et manufactures qui n'étaient connus qu'en Italie.

Tandis que les villes de cette région étendaient ainsi leur commerce et leur industrie, un des événements les plus extraordinaires que nous offre l'histoire du genre humain, au lieu de retarder le commerce des Italiens, concourut à en accélérer les progrès. L'esprit guerrier des Européens, enflammé par le zèle religieux, leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-Sainte de la domination des infidèles. De vastes armées, tirées de toutes les nations de l'Europe, se rassemblèrent pour cette entreprise et marchèrent vers l'Asie. Les Génois, les Pisans et les Vénitiens fournirent les bâtiments de transport sur lesquels s'embarquèrent ces troupes, et les approvisionnements de vivres et de munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des priviléges et des établissements de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine, soit dans les autres parties de l'Asie dont les croisés s'emparèrent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même temps un égal accroissement de pouvoir, et à la fin de la guerre sainte, Venise en particulier devint un état maritime possesseur de vastes territoires et jouissant d'un commerce

fort étendu. L'Italie ne fut pas le seul pays où les croisades contribuèrent à ranimer et à répandre cet esprit d'activité qui préparait l'Europe à de futures découvertes. Les expéditions en Asie firent connaître aux nations européennes des pays éloignés, qu'elles ne connaissaient auparavant que de nom ou par les relations infidèles de quelques pèlerins ignorants : elles eurent par là une occasion d'observer les mœurs, les arts et les usages d'un peuple plus civilisé qu'elles ne l'étaient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'Orient et l'Occident subsista pendant près de deux siècles. Les aventuriers qui revenaient d'Asie communiquaient à leurs concitoyens les connaissances qu'ils avaient acquises et les habitudes qu'ils avaient contractées en visitant les nations plus avancées en civilisation. Les Européens commencèrent à éprouver de nouveaux besoins; les désirs furent excités par des objets nouveaux, et le goût des commodités et des arts des autres contrées se répandit bientôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragèrent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencèrent à sentir les avantages et la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce.

Cette communication qui s'était ouverte entre l'Europe et les provinces occidentales de l'Asie encouragea différents voyageurs à s'avancer fort au delà des pays où les croisés avaient porté leurs armes, et à pénétrer par terre jusque dans les régions les plus éloignées et les plus riches de l'Orient. L'esprit religieux, qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues et périlleuses expéditions : on les répéta ensuite pour des intérêts de com-

merce ou par des motifs de pure curiosité. Un juif de Tudela, dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin, plein d'un respect superstitieux pour la loi de Moïse, et désirant visiter ses frères et aller en Orient, où il espérait les trouver dans un état de crédit et d'opulence qui pourrait relever l'honneur de la secte, partit d'Espagne en 1160; il alla par terre à Constantinople, et traversa les pays qui sont au nord du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie chinoise. De là il prit sa route vers le sud, et après avoir traversé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua sur l'océan Indien, visita plusieurs des îles qui s'y trouvent, et au bout de treize ans revint par l'Égypte en Europe, avec de grandes connaissances sur une portion considérable du globe, inconnue alors aux peuples occidentaux. Le zèle du chef de l'église chrétienne concourut avec celui du juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures et éloignées de l'Asie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui se répandaient sur les progrès rapides des armes tartares sous Gengis-Kan, le pape Innocent IV envoya le père Jean de Plano Carpini à la tête d'une mission de moines franciscains, et le père Ascolino à la tête d'une autre mission de dominicains, pour exhorter Kayuk-Kan, petit-fils de Gengis et qui lui avait succédé au trône de Tartarie, à embrasser la foi chrétienne et à cesser de désoler la terre par ses armes. Le fier descendant du plus grand conquérant que l'Asie eût jamais vu, fut étonné de ce message, de la part d'un pontife dont il ignorait également le nom et la puissance; mais il renvoya, sans leur faire aucun mal, les moines qui l'avaient apporté. Comme ces missionnaires étaient arrivés par différentes routes et avaient suivi quelque

temps les camps des Tartares qui étaient toujours en mouvement, ils avaient eu occasion de parcourir une grande partie de l'Asie. Carpini, qui avait pris la route de Pologne et de Russie, traversa les provinces septentrionales de l'Asie jusqu'aux extrémités du Thibet. Ascolino, qui paraît avoir débarqué sur la côte de Syrie, s'avança par les provinces méridionales jusque dans l'intérieur de la Perse.

Peu de temps après cette époque, Louis IX, roi de France, contribua à étendre les connaissances que les Européens commençaient à acquérir sur ces contrées lointaines. Un imposteur adroit, tirant avantage des notions imparfaites que les chrétiens s'étaient formées sur l'état et le caractère des nations asiatiques, lui donna avis qu'un kan des Tartares très-puissant avait embrassé la religion chrétienne : le monarque résolut à l'instant d'envoyer des ambassadeurs à cet illustre converti pour l'engager à attaquer leurs ennemis communs les Sarrasins, d'un côté, tandis que lui tomberait sur eux de l'autre. Comme il n'y avait que des moines qui eussent les connaissances nécessaires pour exécuter une commission de cette espèce, il en chargea un père André, dominicain, auquel se joignit ensuite le père Guillaume de Rubruquis, franciscain. Il n'est resté aucune relation du voyage du premier; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce moine fut admis à l'audience de Mangu, le troisième kan des Tartares depuis Gengis; il fit ensuite un long circuit dans les parties intérieures de l'Asie, qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avait fait avant lui.

Ces voyageurs, qu'un zèle religieux avait conduits en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de com-

merce ou des motifs de pure curiosité engagèrent à voyager dans les pays lointains. Le premier et le plus célèbre de ceux-ci fut Marco Polo, noble vénitien : engagé dès ses jeunes ans dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui était offerte par le trafic établi dans les différents ports d'Europe et d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le détermina à voyager dans la vue d'y former des relations de commerce plus conformes aux espérances et aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son père avait déjà porté des marchandises d'Europe à la cour du grand-kan des Tartares et les y avait vendues avec un bénéfice considérable, Marco Polo s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-Kan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans, et dans cet espace de temps il s'avança dans les parties de l'est, fort au delà des lieux où les autres voyageurs européens avaient pénétré avant lui. Au lieu de suivre la route de Carpini et de Rubruquis, le long des vastes déserts de la Tartarie, il passa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Asie, et arriva à Cambalu ou Pékin, capitale du grand royaume du Cathay ou de la Chine, soumise alors à la domination des successeurs de Gengis. Il fit plusieurs voyages sur la mer des Indes; il trafiqua dans plusieurs des îles d'où les Européens recevaient depuis longtemps les épiceries et d'autres denrées dont ils faisaient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connussent pas les lieux particuliers où croissaient ces précieuses productions; il se procura des informations sur différents pays qu'il ne put pas visiter lui-même, particulièrement sur

l'île de Zipangri, qui est probablement le Japon. A son retour il excita l'admiration de ses contemporains par la description de ces vastes contrées dont le nom même était ignoré en Europe, et par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverses manufactures et de l'étendue de leur commerce; récits qui surpassaient toutes les idées d'un peuple ignorant et grossier.

Environ un demi-siècle après, le chevalier Jean Mandeville, Anglais, encouragé par l'exemple de Marco Polo, voyagea en Orient, parcourut la plupart des pays que celui-ci avait décrits, et comme lui publia à son retour la relation de ses voyages. Les récits de ces premiers voyageurs sont pleins de contes absurdes, de monstres, de géants et d'enchanteurs; mais cela même ne les rendait que plus intéressants pour un siècle ignorant où tout ce qui était merveilleux ne pouvait manquer de plaire. Les choses extraordinaires qu'ils racontaient, vraisemblablement sur de simples ouï-dire, frappaient d'admiration le vulgaire, tandis que les faits qu'ils rapportaient, d'après leurs propres observations, fixaient l'attention des hommes plus éclairés. Les premières circonstances doivent être regardées comme les fables et les traditions populaires des pays où ils passaient, et elles ont été rejetées à mesure que les lumières se sont répandues en Europe; mais quelque incroyables qu'eussent pu paraître dans le temps plusieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Ces deux relations tournèrent la curiosité des hommes vers la connaissance des parties lointaines du globe, étendirent leurs idées sur cet objet, et non-seulement les disposèrent insensiblement à tenter de nouvelles décou-

vertes, mais encore leur donnèrent des lumières et des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avaient à suivre.

Tandis que cet esprit de recherche se développait en Europe, il se fit une découverte heureuse qui contribua plus que les efforts et l'industrie des siècles précédents à perfectionner et à étendre la navigation. On observa la merveilleuse propriété de l'aimant, par laquelle il communique à une légère verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers les pôles de la terre. On ne tarda pas à sentir l'usage qu'on pouvait en faire pour régler la navigation, et l'on construisit l'instrument si utile et devenu si commun qu'on a appelé *compas de marine* ou *boussole*. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de reconnaître dans toutes les saisons et dans tous les lieux le nord et le sud, ils ne furent plus réduits à se guider par la lumière des étoiles ou par l'observation des côtes maritimes. Ils abandonnèrent par degrés la méthode lente et timide de côtoyer le rivage; ils se lancèrent hardiment en pleine mer, et, sur la foi de leur nouveau guide, naviguèrent au milieu de la nuit la plus sombre et dans le temps le plus nébuleux, avec une sécurité et une précision dont on n'avait pas encore eu l'idée. On peut dire que la boussole a ouvert à l'homme l'empire de la mer, et qu'elle lui assure la possession du globe en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville considérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop souvent le destin des illustres bienfaiteurs de l'humanité qui ont enrichi la science et perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que

d'avantage des heureux efforts de leur génie ; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel, car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avait de si justes droits. Ils ne nous ont laissé aucune lumière sur sa profession, sur son caractère, sur le temps précis où il fit cette importante découverte, et sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention, dont la connaissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances propres à satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter. Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude et de sécurité les petits voyages qu'ils étaient accoutumés à faire, cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite et assez générale pour exciter sur-le-champ l'esprit de découverte et décider à entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement et avec répugnance leurs anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives et ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote. On n'acquit que par degrés l'art de naviguer avec la boussole en l'employant avec assez d'habileté et de précision pour inspirer une entière confiance dans sa direction. Les marins, accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'osèrent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu des mers inconnues; ainsi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa que les

navigateurs se hasardèrent à entrer dans des mers qu'ils n'avaient pas encore fréquentées.

Les voyages des Espagnols aux îles Fortunées ou Canaries fut la première époque où la navigation prit un essor plus hardi. Les écrivains contemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonstances qui préparèrent la découverte de ces petites îles situées à près de cinq cents milles de la côte d'Espagne et à plus de cent cinquante milles de celles d'Afrique. Mais on sait que, vers le milieu du quatorzième siècle, les habitants des différents royaumes dont l'Espagne était composée étaient dans l'habitude de faire des excursions dans ces îles pour y piller les naturels ou les amener en esclavage. Jean de Bethencourt, baron normand, en obtint la concession de Henri III, roi de Castille. Brave et heureux comme l'étaient alors presque tous les aventuriers de son pays, il entreprit la conquête de ces îles et y réussit; sa famille en resta quelque temps en possession comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédition de Bethencourt, des navigateurs normands avaient déjà visité la côte d'Afrique, et s'étaient avancés fort loin vers le sud des îles Canaries; mais ces voyages ne paraissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier et national, ni dans la vue d'étendre la navigation ou de tenter des découvertes. C'étaient ou des excursions suggérées par cet esprit de piraterie que les Normands tenaient de leurs ancêtres, ou des entreprises de quelques négociants pour leur commerce particulier, lesquels attiraient si peu l'attention publique qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrivains de ce temps-là. Il suffit, pour une esquisse générale du progrès des découvertes, d'indiquer cet événement, en le

laissant au rang de ceux dont l'existence est douteuse et l'influence peu importante. De tous ces faits nous pouvons conclure que, quoique les voyageurs qui ont visité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées aient apporté beaucoup de lumière sur cet objet, la navigation, au commencement du quinzième siècle, n'était pas plus avancée qu'elle l'avait été avant la chute de l'empire romain.

Enfin arriva l'époque fixée par la Providence, où les hommes devaient franchir des limites dans lesquelles ils avaient été si longtemps renfermés, et s'ouvrir un champ plus vaste pour y déployer leurs talents, leur courage et leur activité. Les premières tentatives importantes qui se firent pour cet objet ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissants de l'Europe ni de ceux qui avaient cultivé la navigation avec le plus de constance et de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière était réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus et les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises tentées par les Portugais, pour acquérir la connaissance des parties du globe qui étaient alors inconnues à notre hémisphère, ont non-seulement étendu et perfectionné l'art de la navigation, mais ont encore excité un esprit de curiosité et de recherche qui a conduit à la découverte du Nouveau-Monde, dont je me propose d'écrire l'histoire, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la naissance, les progrès et les succès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique; et à moins de suivre tous les pas par lesquels passèrent ses maîtres et ses guides, il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

Différents motifs déterminèrent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route, et leur fournirent les moyens d'exécuter des entreprises supérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal, ayant chassé les Maures de leurs domaines, avaient acquis du pouvoir en même temps que de la gloire par le succès de leurs armes contre les infidèles. Leurs victoires avaient étendu l'autorité royale au delà des bornes étroites où elle était auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils disposaient de la force nationale qu'ils purent exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution ; et après l'expulsion des Maures, ils firent servir cette force à leurs vues, sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siècles contre les mahométans, exaltèrent et perfectionnèrent parmi les Portugais cet esprit militaire et aventurier qui distinguait toutes les nations d'Europe dans les siècles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal vers la fin du quatorzième siècle une guerre civile des plus cruelles qui augmenta l'ardeur guerrière de la nation, et forma ou fit surgir des hommes d'un génie actif, audacieux et propre aux grandes entreprises. La situation du royaume, borné de tous côtés par les états d'un voisin plus puissant, ne laissait pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre ; car la force de leur monarchie ne pouvait pas balancer celle du royaume de Castille ; mais le Portugal étant un état maritime qui avait plusieurs ports très-commodes, les habitants avaient déjà fait quelque progrès dans la science et la pratique de la navigation,

et la mer s'offrait à eux comme l'unique carrière où leur ambition pût se signaler.

Telle était la situation du Portugal et la disposition du peuple, lorsque Jean Ier se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'était un prince d'un grand mérite, et qui, par la supériorité de son courage et de ses talents, s'était ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit. Il s'aperçut bientôt qu'il lui serait impossible de maintenir l'ordre public et la tranquillité intérieure, s'il ne trouvait pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiète de ses sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume, et d'un grand nombre d'autres qu'il loua à des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on faisait ces préparatifs, on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique bornée par l'océan Atlantique, et de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvaient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit de découverte brisa les barrières qui avaient si longtemps dérobé aux hommes la connaissance de la moitié du globe terrestre.

A l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation était encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, et que la fertilité des pays qu'on connaissait déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais ne s'étaient jamais hasardés à passer le cap *Non :* ce promontoire, comme son nom l'indique, avait

été regardé jusque-là comme une borne qu'on ne pouvait franchir ; mais les nations de l'Europe avaient alors acquis assez de connaissances pour oser enfin rejeter les préjugés et réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long règne de l'ignorance, cette ennemie constante de toute recherche et de toute entreprise nouvelle, touchait à son dernier période ; l'aurore de la science jetait ses premiers rayons ; les ouvrages des Grecs et des Romains commençaient à être lus avec admiration et avec fruit. Les sciences, cultivées par les Arabes, avaient été introduites en Europe et par les Maures établis en Espagne et en Portugal, et par les juifs qui étaient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie, l'astronomie et la géographie, qui sont la base de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention et d'étude. La mémoire des découvertes des anciens se ranima, et l'on rechercha les progrès de leur navigation et de leur commerce. Quelques-unes des causes qui, pendant le dernier siècle et dans celui-ci, ont arrêté la culture des sciences en Portugal, ou n'y existaient pas dans le quinzième siècle, ou n'y produisaient pas les mêmes effets ; les Portugais paraissent avoir alors marché dans la carrière des sciences et des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en deçà des Alpes.

Comme l'esprit du siècle favorisait l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvaient invités par la situation particulière de leur pays, elle ne pouvait manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition doublèrent ce cap formidable qui avait borné la route des navigateurs précédents et s'avancèrent à cent soixante milles au delà jusqu'au cap Bojador. Les rochers qui forment ce cap et qui s'étendent

fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Portugais que le promontoire qu'ils avaient déjà passé, ils n'osèrent le tourner, et revinrent à Lisbonne plus satisfaits d'être allés jusque-là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Quelque peu considérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité au goût pour les découvertes qui avait commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie fortifia encore l'esprit entreprenant des Portugais, et les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais afin d'assurer le succès de leurs entreprises, ils avaient besoin d'être conduits par un homme qui, doué des qualités propres à démêler ce qui était praticable, eût le loisir de former un système régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes, et eût en même temps assez d'ardeur et de persévérance pour se mettre au-dessus des revers et des obstacles. Heureusement pour le Portugal, ces qualités se trouvèrent réunies dans Henri, duc de Viseu, quatrième fils du roi Jean, qui l'avait eu de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV, roi d'Angleterre. Ce prince avait, dès sa première jeunesse, accompagné son père dans l'expédition de Barbarie, et s'y était signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui, dans ces temps de chevalerie, caractérisait tout homme d'une naissance distinguée, Henri joignait toutes les qualités d'un siècle plus poli et plus éclairé. Il cultivait les arts et les sciences, alors ignorés et méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie; instruit par les leçons de maîtres habiles, et plus encore par les relations des voyageurs,

il acquit bientôt assez de connaissance du globe habitable pour apercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles et riches contrées, en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette espérance était bien faite pour exciter l'ardeur et l'enthousiasme d'un jeune homme, et il résolut de protéger de toutes ses forces un projet qui pouvait devenir aussi utile qu'il paraissait brillant et honorable. Afin de pouvoir procéder sans interruption à cette grande entreprise, il se retira de la cour immédiatement après son retour d'Afrique, et fixa sa résidence à Sagres, près du cap Saint-Vincent, où la vue de l'océan Atlantique portait continuellement ses pensées vers son projet favori, et l'encourageait à le mettre en exécution. Quelques-uns des plus savants hommes de son pays l'avaient accompagné dans sa retraite, et l'aidaient dans ses recherches. Il demanda des éclaircissements aux Maures de Barbarie, qui étaient accoutumés à voyager par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique où ils allaient chercher de l'ivoire, de la poussière d'or et d'autres denrées précieuses. Il consulta les juifs établis en Portugal. Il sut par des promesses, des récompenses, des marques d'estime et de confiance, attirer à son service plusieurs habiles navigateurs tant étrangers que portugais. Dans la disposition de ces préparatifs, les grands talents du prince étaient heureusement secondés par ses vertus personnelles. Sa probité, son affabilité, son respect pour la religion et son zèle pour la gloire de son pays engagèrent des personnes de tous les rangs à donner des applaudissements à son projet et à en favoriser l'exécution. Ses compatriotes voyaient que ses vues n'étaient dirigées ni par l'ambition ni par le désir des richesses, mais par la bienveillance active d'une âme ardente à concourir au

bonheur des hommes, et qui justifiait la devise qu'il avait prise pour désigner la seule ambition de son âme : *Le désir de faire le bien.*

L'effet de sa première tentative ne fut pas d'une grande importance; c'est le sort de toute entreprise nouvelle. Il équipa un seul vaisseau dont il donna le commandement à Jean Gonsales Zarco et à Tristan Vaz, deux gentilshommes de sa maison, qui s'offrirent volontairement à diriger l'expédition : il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Bojador, et de gouverner de là vers le sud. Fidèles à la manière de naviguer généralement adoptée, ils firent route en longeant la côte, et en suivant cette direction ils durent rencontrer des difficultés presque insurmontables pour doubler le cap; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience et empêcha leur voyage d'être entièrement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout à coup les jeta en pleine mer, et tandis qu'ils s'attendaient à tout moment à périr, ils touchèrent à une île inconnue qu'ils nommèrent *Porto-Santo* en mémoire de l'heureuse délivrance du danger qu'ils venaient de courir. Dans l'état où était la navigation, la découverte de cette petite île parut une affaire si importante qu'ils retournèrent sur-le-champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri, de qui ils reçurent les applaudissements et les distinctions que méritait une expédition heureuse. L'ardeur avec laquelle ce prince suivait son objet favori lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encourageants pour en espérer de plus considérables et pour faire de nouveaux efforts. L'année suivante Henri équipa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes officiers auxquels il associa Barthélemi Perestrello, et il leur ordonna de prendre possession de

l'île qu'ils avaient découverte. A peine commençaient-ils à s'établir à Porto-Santo qu'ils observèrent à l'horizon vers le sud une espèce de tache fixe semblable à un petit nuage noir. Ils parvinrent peu à peu à conjecturer que ce pouvait bien être une terre; ils se remirent en mer pour s'en assurer, et ils arrivèrent à une grande île, inhabitée et couverte de bois, à laquelle ils donnèrent par cette raison le nom de *Madeira*. Comme le principal objet de Henri était de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il équipa sur-le-champ une flotte pour aller établir une colonie portugaise dans ces deux îles. Il eut soin d'y faire porter les semences, les plantes et les animaux domestiques communs en Europe; mais comme il prévit que la chaleur du climat et la fertilité du sol ne pouvaient manquer d'être favorables à d'autres productions, il se procura des plants de vigne de l'île de Chypre dont les vins étaient alors très-renommés, et des cannes à sucre qu'il tira de Sicile où l'on en avait introduit depuis peu. Ces précieux végétaux prospérèrent rapidement dans les deux nouvelles îles; on ne tarda pas à reconnaître les grands avantages de leur culture; et le sucre et le vin de Madère devinrent bientôt les articles considérables du commerce du Portugal.

Dès qu'on eut commencé à sentir les avantages qui résultaient de ce premier établissement pour les parties occidentales de l'Europe, l'esprit de découverte parut moins chimérique et augmenta d'audace et d'activité. Les Portugais, en continuant leurs voyages à Madère, s'étaient accoutumés par degrés à une navigation plus hardie, et au lieu de se traîner timidement le long de la côte, ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez, qui commandait un des vaisseaux du prince

Henri, doubla par cette nouvelle route le cap Bojador, qui pendant plus de vingt ans avait arrêté la navigation portugaise et était regardé comme une barrière impossible à franchir. Cet heureux voyage, que l'ignorance du siècle comparait aux plus fameux exploits transmis par l'histoire, ouvrit une nouvelle sphère aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique, qui baigné par l'océan Atlantique s'étendait au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie de ce continent; les Portugais s'avancèrent dans les tropiques, et dans l'espace de quelques années ils découvrirent la rivière de Sénégal et toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert.

Jusque-là les Portugais avaient été guidés et encouragés dans leurs découvertes par les lumières et les instructions qu'ils avaient trouvées dans les ouvrages des mathématiciens et géographes anciens. Mais lorsqu'ils commencèrent à entrer sous la zone torride, le préjugé reçu chez les anciens, que la chaleur excessive et perpétuelle qui régnait dans cette zone la rendait inhabitable à l'espèce humaine, leur ôta le courage d'aller plus avant. Les observations qu'ils firent eux-mêmes, lorsqu'ils approchèrent pour la première fois de cette région inconnue et redoutable, tendaient à confirmer l'opinion des anciens sur l'action violente des rayons directs du soleil. Jusqu'à la rivière de Sénégal, les Portugais avaient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près semblables aux Maures de Barbarie; mais lorsqu'ils s'avancèrent au sud de cette rivière, l'espèce humaine se présenta à eux sous une nouvelle forme; ils virent des hommes qui avaient la peau noire comme de l'ébène, avec des cheveux courts et bouclés, des nez aplatis, des lèvres épaisses et tous les

traits particuliers qui distinguent la race des nègres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influence de la chaleur, et ils commencèrent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne ils n'en ressentissent des effets encore plus terribles. Des grands du royaume, qui, par ignorance, par envie, ou par cette froide et timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de nouveauté, avaient jusqu'alors condamné les projets du prince Henri, exagérèrent les dangers qu'on courrait à porter ces recherches plus loin, et proposèrent d'autres objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. Ils représentèrent qu'il était absolument chimérique d'espérer quelque avantage de la recherche de pays situés dans une partie du monde que la sagesse et l'expérience des anciens leur avaient fait reconnaître pour inhabitable; que leurs ancêtres, contents de cultiver le territoire qui leur avait été assigné par la Providence, ne songeaient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets pour chercher de nouveaux établissements; que le Portugal était déjà épuisé par les frais des tentatives qu'on avait faites pour découvrir des terres qui n'existaient pas, ou que la nature avait destinées à rester inconnues; enfin que ces tentatives avaient déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auraient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile aurait produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations en faveur de l'autorité des anciens, ni ces raisonnements sur les intérêts du Portugal, ne purent faire aucune impression sur l'âme courageuse et vraiment philosophique du prince Henri. Les découvertes qu'il avait déjà faites lui prouvaient que les anciens n'avaient guère qu'une connaissance conjecturale de la zone torride; et il

savait que les frivoles arguments de ses adversaires, relativement aux intérêts politiques du Portugal, n'avaient pour motifs que la malveillance et la jalousie. Il fut puissamment secondé dans ces dispositions par don Pèdre, son frère, qui gouvernait le royaume en qualité de tuteur de son neveu, Alphonse V, lequel avait succédé à la couronne étant mineur. Loin de se relâcher de ses efforts, Henri continua donc à poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

Pour imposer silence aux murmures de l'opposition, ce prince chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable en faveur de ses opérations. Dans cette vue, il s'adressa au pape, et lui exposa en termes magnifiques le pieux et infatigable zèle avec lequel il s'occupait depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus dont les malheureux habitants, privés des lumières de la véritable religion, étaient ensevelis dans les ténèbres du paganisme ou séduits par les impostures de Mahomet. Il suppliait le saint-père, à qui, comme au vicaire du Christ, tous les royaumes de la terre étaient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenant aux infidèles, qui seraient découverts par l'industrie de ses sujets ou subjugués par la force de ses armes. Il le conjurait de défendre sous les peines les plus sévères, à toutes les puissances chrétiennes, de molester les Portugais, tandis qu'ils seraient engagés dans cette louable entreprise, et de s'établir dans aucun des pays qu'ils auraient découverts. Henri promettait que le principal objet des Portugais, dans toutes leurs expéditions, serait de répandre la connaissance de la religion chrétienne, d'établir l'autorité du saint-siége, et d'accroître le troupeau du pasteur universel. Le pape Eugène IV, à qui Henri

s'adressa, fit en conséquence expédier une bulle dans laquelle, après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais et les avoir exhortés à poursuivre la glorieuse carrière où ils s'étaient engagés, il leur accordait un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvriraient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde.

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples, accoutumés dès longtemps à circonscrire l'activité et les lumières de l'esprit humain dans les limites où elles avaient été jusque-là renfermées, furent étonnés de voir la sphère de la navigation s'agrandir ainsi tout à coup, et en même temps naître l'espérance de connaître des régions dont l'existence n'était pas même soupçonnée auparavant. Les savants et les philosophes formaient des raisonnements et combinaient des théories sur ces découvertes inattendues, tandis que le vulgaire faisait des questions et s'étonnait. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes les parties de l'Europe pour solliciter le prince Henri de les employer à ce service honorable. Les Vénitiens et les Génois, qui surpassaient tous les autres peuples dans la connaissance et la pratique de la marine, fournirent surtout un grand nombre de marins qui entrèrent à bord des vaisseaux portugais, et acquirent à cette nouvelle école de navigation une connaissance de leur art plus exacte et plus étendue. Les Portugais, animés par l'exemple de ces étrangers, s'empressèrent d'exercer leurs propres talents et leur activité. La nation seconda les desseins du prince. Des négociants formèrent des associations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les îles du cap Vert qui gisent à la hauteur du

cap dont elles portent le nom, et peu de temps après celles qu'on a nommées *Açores*. Comme les premières sont à plus de trois cents milles de la côte d'Afrique, et les dernières à neuf cents milles de tout continent, il est évident que les Portugais n'avaient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers sans avoir déjà fait des progrès surprenants dans l'art de la navigation.

Cette passion pour les nouvelles découvertes était au plus haut degré de chaleur et d'activité lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri, qui avait jusque-là dirigé les entreprises des navigateurs par ses grandes connaissances, et qui les avait encouragées et soutenues par son pouvoir et son crédit. Il est vrai que pendant sa vie les Portugais, dans leurs courses les plus avancées vers le sud, n'avaient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale, et qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siècle, à peine avaient-ils découvert quinze cents milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paraître bien faibles et bien timides aux hommes qui connaissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité; mais quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, c'en était assez pour diriger la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets, pour exciter le goût des entreprises, et pour frayer la route à d'autres découvertes.

Alphonse, qui occupait le trône à la mort du prince Henri, était alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille et à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie. Les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en

Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, à qui il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avait pris possession. Les entraves et l'oppression de ce monopole ne pouvaient manquer de ralentir l'esprit de découverte; parce que, cessant d'être un objet national, ce n'était plus que l'affaire d'un particulier, plus occupé de l'intérêt de sa fortune que de la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasardèrent enfin à traverser la ligne, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent que cette région de la zone torride, qu'on supposait embrasée d'une chaleur intolérable, était non-seulement habitée, mais encore très-peuplée et très-fertile.

Jean II, qui succéda à son père Alphonse, avait tous les talents nécessaires pour former et pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il était prince royal, provenait des droits établis sur le commerce qu'on faisait avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturellement vers cet objet : il en sentit bientôt l'importance, et à mesure qu'il acquit plus de connaissance sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'une plus grande importance. Tant que les Portugais côtoyèrent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la rivière de Sénégal, ils ne trouvèrent sur cette longue côte qu'un terrain sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables et très-peu nombreux, professant la religion mahométane et soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même rivière la puissance et la religion des mahométans n'étaient plus connues. Le pays était divisé en petites principautés indépendantes; la population y était consi-

dérable, et le sol fertile, et les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisait de l'ivoire, de la gomme, de l'or et d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en étendant le commerce, encourageait à de nouvelles tentatives; et des hommes dont le courage et l'activité étaient excités par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lorsqu'ils n'étaient animés que par l'espérance et la curiosité.

Cette disposition ne pouvait manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II : il encouragea hautement toutes les entreprises qui avaient pour but quelque découverte et en favorisa l'exécution avec tout le zèle de son grand-oncle le prince Henri, mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tardèrent pas à se faire sentir. Les Portugais équipèrent une flotte puissante qui, après avoir découvert les royaumes de Benin et de Congo, s'avança de plus de quinze cents milles au delà de l'équateur, et les navigateurs européens, pour la première fois, virent un nouveau ciel et observèrent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean était non-seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles; il s'occupait aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée et y envoya des colonies; il établit une correspondance de commerce avec les états les plus puissants, et tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux qui étaient faibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se reconnurent volontairement vassaux du roi de Portugal; d'autres y furent contraints par la force des armes. Il se forma un système régulier et bien réfléchi relativement à ce nouvel intérêt de politique, et les Portugais, en l'observant invariablement, parvinrent à établir sur un fon-

dement solide leur puissance et leur commerce en Afrique.

Une communication suivie avec les peuples de l'Afrique procura par degrés aux Portugais quelque connaissance des parties de ce continent qu'ils n'avaient pas visitées. Les instructions qu'ils reçurent des habitants, jointes à ce qu'ils avaient observé eux-mêmes dans leurs voyages, commencèrent à leur offrir des vues plus étendues et à leur suggérer l'idée d'entreprises plus importantes que celles qui les avaient occupés jusque-là. Ils avaient reconnu l'erreur des anciens sur l'état de la zone torride. En avançant plus avant vers le sud, ils trouvèrent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre en largeur selon la doctrine de Ptolémée, qui était alors l'oracle et le guide des géographes, paraissait se resserrer sensiblement et se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisaient anciennement autour de l'Afrique et qu'on avait regardés longtemps comme fabuleux; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens ils pourraient arriver aux Indes orientales et s'emparer du commerce qui a toujours été la source de la richesse et du pouvoir des nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du pape, avait conçu de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes et mathématiciens portugais s'accordèrent alors à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées et commença à concerter les mesures nécessaires pour cette grande et importante entreprise.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations éta-

blies le long de la côte avaient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance vers l'est de leur continent, et dont le souverain, suivant les détails qu'on en eut, professait la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclut sur-le-champ que ce devait être l'empereur d'Abyssinie, auquel les Européens, trompés par une méprise de Rubruquis, de Marco Polo et de quelques autres voyageurs, avaient ridiculement donné le nom de *Prêtre-Jean;* et, comme il espérait recevoir des lumières et des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendait à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il était possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit pour cet objet Pedro de Covillam et Alphonse de Payva qui entendaient parfaitement la langue arabe; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique pour chercher la résidence de ce potentat inconnu et lui faire des propositions d'alliance et d'amitié. Les deux députés étaient chargés aussi de se procurer dans les pays qu'ils visiteraient tous les éclaircissements qu'on pourrait leur donner sur le commerce de l'Inde et sur le cours de navigation qu'on pourrait suivre pour y pénétrer.

Tandis que Jean faisait cette tentative par terre pour obtenir quelque connaissance d'un pays qu'il désirait si ardemment découvrir, il s'occupait en même temps des moyens de suivre par mer ce grand dessein. La conduite de cette expédition, la plus difficile et la plus importante que les Portugais eussent encore projetée, fut confiée à Barthélemi Diaz, officier qui avait toute la sagacité, l'expérience et le courage qu'exigeait une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud, et franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avaient arrêté leur course, il découvrit plus de neuf cents milles de terres

nouvelles. Ni les dangers auxquels il se vit exposé par suite de tempêtes violentes dans des mers inconnues et par les fréquentes mutineries de son équipage, ni les détresses de la famine où il fut réduit par la perte du vaisseau qui portait ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux et de sa persévérance il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il put faire fut de le reconnaître. La violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux et l'esprit turbulent de son équipage le forcèrent à revenir sur ses pas après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit une étendue de pays beaucoup plus considérable que ce qu'avait découvert avant lui aucun autre navigateur. Diaz avait appelé le promontoire qui terminait son voyage *cabo Tormentoso*, le cap des Tempêtes; mais le roi son maître, ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchait depuis si longtemps pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant et de meilleur augure, il l'appela le *cap de Bonne-Espérance.*

Ces espérances de succès se trouvèrent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avait envoyés par terre en Abyssinie. Covillam et Payva, se conformant aux instructions de leur maître, se rendirent d'abord au Grand-Caire, d'où ils se mirent en route avec une caravane de marchands égyptiens, et arrivèrent à Aden sur la mer Rouge. Là ils se séparèrent; Payva cingla directement vers l'Abyssinie; Covillam s'embarqua pour les Indes orientales, et après avoir visité Calicut, Goa et d'autres villes sur la côte de Malabar, il retourna à Sofala sur la côte orientale d'Afrique et de là au Grand-Caire, où les deux députés s'étaient donné ren-

dez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avait été assassiné en Abyssinie; mais Covillam trouva au Caire deux juifs portugais qui y avaient été envoyés par Jean, dont la sagacité prévoyante ne négligeait aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins; il avait chargé ces deux juifs de recevoir des deux ambassadeurs le détail de leurs opérations et de leur remettre de nouvelles instructions. Covillam envoya en Portugal par un de ces juifs un journal de ses voyages par mer et par terre, et ses remarques sur le commerce de l'Inde, avec les plans exacts des côtes où il avait touché. D'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclaircissements que lui avaient donnés d'habiles marins en différents pays, il concluait qu'en tournant l'Afrique par mer, on devait trouver un passage aux Indes orientales.

L'heureuse conformité de l'opinion et du récit de Covillam avec les découvertes que Diaz venait de faire, ne laissait presque plus d'incertitudes sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde; mais l'énorme longueur du voyage et les tempêtes furieuses que Diaz avait essuyées près du cap de Bonne-Espérance avaient extrêmement intimidé les Portugais, quoique une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles et hardis navigateurs; il fallut quelque temps pour rassurer leur esprit et les préparer à cette dangereuse et extraordinaire expédition. L'autorité et la fermeté du monarque dissipèrent cependant par degrés les vaines terreurs de ses sujets ou les forcèrent à les cacher. Jean se voyant à la veille d'accomplir le grand dessein qui avait été le principal objet de son règne, l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive que cette idée absorbait ses pensées pendant le jour et le privait du sommeil pen-

dant la nuit. Tandis qu'il était occupé à prendre toutes les mesures que ses lumières et l'expérience pouvaient lui suggérer pour assurer l'effet d'une expédition qui devait décider du destin de son projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avaient déjà faites, le détail des instructions extraordinaires qu'ils avaient reçues de l'Orient, et les préparatifs du voyage qu'ils méditaient alors, attirèrent l'attention de toute l'Europe et tinrent les autres peuples dans l'attente et dans l'incertitude. Les uns exaltaient l'habileté et les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéniciens et des Carthaginois, les autres formaient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvait occasionner dans le cours du commerce et dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commençaient à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole était la principale ressource de leur puissance ainsi que de leur richesse, et les Portugais jouissaient déjà en idée de tous les trésors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle qui donnait un si libre essor aux mouvements divers de la curiosité, de l'espérance et de la crainte, le bruit d'un autre événement aussi extraordinaire qu'il était inattendu se répandit en Europe : c'était la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident du globe, et ce grand objet attira sur-le-champ les yeux et l'admiration de l'univers.

LIVRE DEUXIÈME.

Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Parmi les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avait attirés au service de cette nation se trouvait Christophe Colomb, sujet de la république de Gênes. On ne connaît point avec certitude le temps ni le lieu de sa naissance; on sait seulement qu'il était d'une famille honnête, réduite à l'indigence par quelques événements malheureux. Ses parents ayant embrassé pour vivre la profession de marins, Colomb laissa entrevoir dès sa première jeunesse les talents et le caractère qui peuvent distinguer un homme de cet état. Au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb, ils les développèrent et les encouragèrent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connaissance de la langue latine, la seule qui fût alors employée à l'enseignement, on lui fit apprendre la géométrie, la cosmographie, l'astronomie et le dessin. La liaison de ces sciences avec l'art de la navigation, son objet favori, excitant son ardeur et son application, il y fit des progrès rapides. Avec de si heureuses dispositions, il entra à quatorze ans dans la carrière qui devait le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent aux ports de la Méditerranée que fréquentaient ses compatriotes les Génois; mais cette sphère étant trop étroite pour une âme aussi active que la sienne, il fit une excursion dans les mers du nord et visita les côtes de l'Islande, où la pêche commençait à attirer les Anglais et quelques autres nations. Comme la

navigation tentait alors dans tous les sens des entreprises nouvelles, il s'avança au delà de cette île, la Thulé des anciens, jusqu'à plusieurs degrés en dedans du cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui, en augmentant ses connaissances maritimes, ne servait pas à sa fortune, il s'attacha à un homme de son nom et de sa famille, capitaine de vaisseau, qui jouissait d'une grande réputation. Ce marin conduisait une petite escadre armée à ses frais, et en faisant la course, tantôt contre les Turcs et tantôt contre les Vénitiens, rivaux des Génois dans le commerce, il avait acquis des richesses et de la célébrité. Colomb le suivit dans ses expéditions pendant plusieurs années, en se distinguant autant par son courage comme homme de guerre que par son habileté comme homme de mer. A la fin, dans un combat opiniâtre sur la côte du Portugal avec quelques caravelles vénitiennes qui retournaient richement chargées des Pays-Bas, le vaisseau sur lequel il était prit feu en même temps que le vaisseau ennemi, auquel le sien était fortement attaché par les grappins. Dans une si terrible extrémité, sa présence d'esprit et son intrépidité ne l'abandonnèrent pas. Il se jeta à la mer, se saisit d'une rame flottante, et, aidé de ce secours et de son adresse à nager, il gagna le rivage, éloigné d'environ deux lieues, et sauva une vie réservée à de grandes choses.

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il se rendit à Lisbonne, où plusieurs de ses compatriotes étaient établis. Ils conçurent bientôt une opinion si avantageuse de son mérite et de ses talents qu'ils le pressèrent vivement de rester en Portugal, où son habileté dans la navigation ne pouvait manquer de le faire connaître. Le service portugais était alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout

aventurier animé ou du désir de voir des pays nouveaux ou de celui de se distinguer. Colomb se laissa facilement séduire par ses amis, et ayant gagné l'estime d'une Portugaise, il l'épousa et fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage, au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avait suivi jusqu'alors, contribua à étendre ses connaissances dans la navigation et lui donna le désir de les augmenter encore. Sa femme était fille de Barthélemy de Perestrello, un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premières navigations, et qui avaient découvert et planté les îles de Porto-Santo et de Madère. Colomb devint possesseur des journaux et des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avaient tenues les Portugais dans leurs découvertes et les diverses circonstances qui les avaient encouragés et guidés; cette étude flattait et enflammait sa passion dominante. Les cartes de Perestrello et les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avait vues augmentèrent tellement son impatience de voyager qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire, il fit un voyage à Madère et établit pendant plusieurs années un commerce avec cette île, avec les Canaries, les Açores, et les divers établissements que les Portugais avaient faits en Guinée et sur le continent de l'Afrique.

L'expérience que Colomb avait acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe alors connues par la navigation, l'avait rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe; mais cette louange ne lui suffisait pas, et il ambitionnait davantage. Les succès heureux des Portugais avaient excité un tel esprit de curiosité et d'émulation que tous les savants de ce siècle étaient occupés à étudier les moyens

qui avaient préparé les découvertes déjà faites et ceux dont on pouvait se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb, naturellement avide de connaître, capable de méditations profondes et tourné vers les spéculations de ce genre, s'était souvent appliqué à remonter aux principes qui avaient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles et à la manière dont ils en avaient conduit l'exécution, de sorte qu'il arriva par degrés à se persuader qu'on pouvait aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode, et exécuter des entreprises qu'ils avaient jusqu'alors tentées inutilement.

Depuis que les Portugais avaient doublé le cap Vert, le grand objet qui occupait les navigateurs était de trouver par mer un passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étaient rien auprès de celle-là. On connaissait depuis un grand nombre de siècles la fertilité et les richesses de l'Inde. Les épiceries et les autres marchandises précieuses qu'on en apportait étaient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens, enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitaient l'envie de toutes les autres nations; mais quelque avides que fussent les Portugais de se frayer une route nouvelle vers ces riches pays, ils ne l'avaient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud, dans l'espérance qu'ils pouvaient arriver aux Indes en portant à l'est, après qu'ils auraient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. Cette route était cependant encore inconnue, et au cas qu'on la découvrît, elle était si longue qu'un voyage d'Europe dans les Indes paraissait une entreprise d'une extrême difficulté et d'un succès très-incertain. On avait employé plus d'un demi-siècle à avancer du cap Non à

l'équateur. On pensait qu'il faudrait plus de temps encore pour exécuter le projet des Portugais. L'incertitude et la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'était pas possible de trouver quelque chemin plus court et plus droit. Après avoir réfléchi profondément sur cette matière, aidé des connaissances qu'il avait acquises dans la théorie et la pratique de la navigation ; après avoir comparé attentivement les observations des pilotes modernes avec les indications et les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en naviguant directement à l'ouest au travers de la mer Atlantique, on trouverait infailliblement des pays nouveaux qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde.

Cette opinion, aussi chimérique au premier coup d'œil qu'elle était extraordinaire et nouvelle, était appuyée dans son esprit par des motifs et des raisons de différents genres. La figure sphérique de la terre était connue, et la grandeur de son volume déterminée avec quelque exactitude. Il suivait évidemment de là que les continents de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ne faisaient qu'une très-petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse et la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettaient pas de penser que le vaste espace qui était jusque-là demeuré inconnu fût entièrement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre habitée par l'homme. Il était très-vraisemblable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées étaient confirmées par les observations et les conjectures des navigateurs. Un pilote portugais, s'étant avancé à l'ouest plus qu'on ne le faisait en ce

temps-là, avait trouvé une pièce de bois sculptée, flottant sur les eaux et poussée vers lui par un vent d'ouest, ce qui lui avait fait conclure qu'elle venait de quelque terre inconnue, située vers ce même point. Un beau-frère de Colomb avait trouvé à l'ouest de l'île de Madère une pièce de bois, travaillée aussi de main d'homme et apportée par le même vent, et des roseaux d'une grosseur énorme ressemblant à ceux que Ptolémée décrit comme une production particulière des Indes orientales. Enfin, après des vents d'ouest soutenus pendant quelque temps, on avait trouvé souvent sur les côtes des Açores des arbres déracinés, et une fois les corps morts de deux hommes, dont les traits ne ressemblaient point du tout à ceux des habitants de l'Europe et de l'Afrique.

En même temps que la force de ces raisons puisées dans les faits et la théorie faisait espérer à Colomb qu'on trouverait des terres nouvelles dans l'océan Occidental, d'autres considérations lui faisaient croire que ces terres devaient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs grecs se sont hasardés à décrire des provinces situées de l'autre côté de ce fleuve; et comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés et inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctésias assure que ce qu'il appelle l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onésicrite, suivi par Pline le naturaliste, prétendait qu'elle est égale à un tiers de la terre habitable, et Néarque dit que d'une extrémité à l'autre en droite ligne il y avait pour quatre mois de chemin. Le journal de Marco Polo, qui voyagea en Asie au

treizième siècle, et qui s'était avancé à l'est beaucoup plus loin qu'aucun autre Européen avant lui, semblait confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait du royaume de Cathay et de Cipango, et de beaucoup d'autres pays dont les noms étaient inconnus en Europe, présentaient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelque défectueuses qu'elles fussent, étaient les plus exactes que les Européens eussent en ce temps-là de toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tirait une conséquence très-juste. Il prétendait qu'à proportion que le continent de l'Inde s'étendait vers l'est, il devait, à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des îles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique; que la distance de l'Asie à ces îles ne devait pas être très-considérable et que la route la plus droite et en même temps la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays était de naviguer droit à l'ouest. L'autorité de quelques écrivains anciens, secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matière que ce fût, appuyait cette idée de la proximité de l'Inde aux parties occidentales de notre continent. Aristote penchait à croire qu'elle n'était pas fort éloignée des Colonnes d'Hercule, ou du détroit de Gibraltar, et qu'on pouvait aller par mer du détroit aux Indes. Sénèque, s'exprimant encore d'une manière plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de temps d'Espagne aux Indes. La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes ont regardée comme un pays réel, et au delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons, Colomb, qui unissait

la modestie et la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, ne s'en reposa entièrement ni sur la force de ses preuves ni sur l'autorité des anciens. Il crut devoir encore consulter ceux de ses contemporains qui étaient capables d'apprécier les arguments sur lesquels il appuyait son opinion. Dès l'an 1474, il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres à l'ouest, à Paul, médecin florentin, célèbre pour ses connaissances dans la cosmographie, et qui dans ses réponses montre un savoir et une candeur qui le rendaient bien digne de la confiance de Colomb. Ce savant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, et encouragea Colomb à suivre une entreprise si louable, qui devait apporter tant de gloire à sa patrie et à l'Europe des avantages si grands.

Un esprit moins capable de former et d'exécuter de grands desseins n'aurait été conduit par ces raisonnements, ces observations et ces autorités, qu'à une théorie stérile qui aurait fourni matière à des discours ingénieux ou à des conjectures chimériques; mais le caractère de Colomb, entreprenant et plein d'ardeur, le faisait passer immédiatement de la spéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de son système, il était impatient de la confirmer par l'expérience et de faire un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avait à faire était de s'assurer la protection de quelque puissance de l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie s'était conservé malgré une longue absence et lui faisait souhaiter qu'elle recueillît le fruit de ses travaux. Il proposa son projet au sénat de Gênes, et faisant du service de son pays le premier but de son ambition, il offrit de naviguer sous le pavillon de la ré-

publique à la recherche des pays nouveaux qu'il espérait de découvrir. Mais Colomb habitait depuis si longtemps des pays étrangers que ses compatriotes connaissaient mal son habileté et son caractère, et quoique gens de mer ils étaient si peu accoutumés à de grands voyages qu'ils ne purent se former aucune idée juste des principes sur lesquels Colomb fondait ses espérances de succès. Ils rejetèrent inconsidérément ses propositions comme le songe d'un homme à projets chimériques, et perdirent pour toujours l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur.

Après avoir rempli ses obligations envers sa patrie, Colomb, loin de se décourager par le refus qu'il venait d'essuyer, poursuivit son projet avec une nouvelle ardeur. Il le proposa à Jean II, roi de Portugal, dans les États duquel il avait été établi longtemps, et qu'il considéra par cette raison comme ayant, après Gênes sa patrie, un droit à ses services. Les circonstances paraissaient lui promettre que ses offres seraient goûtées. Il s'adressait à un monarque d'un génie actif, assez bon juge lui-même d'une entreprise maritime et flatté de protéger toutes les tentatives qui avaient pour objet de découvrir de nouvelles terres. Ses sujets étaient les plus habiles navigateurs de l'Europe et les moins capables de se laisser effrayer par la nouveauté ou la hardiesse d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation et ses qualités personnelles étaient bien connues en Portugal; l'une suffisait pour empêcher qu'on ne regardât son projet comme tout à fait chimérique, et les autres ne permettaient pas de se défier de la droiture de ses intentions. Le roi l'écouta donc avec bonté et renvoya l'examen de son plan à Diégo Ortiz, évêque de Ceuta, et à deux médecins juifs,

estimés pour leurs connaissances dans la cosmographie, et qu'il avait coutume de consulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avait empêché les Génois d'adopter le projet de Colomb; à Lisbonne il eut à combattre un ennemi non moins redoutable, le préjugé. Les personnes dont les suffrages devaient décider cette question dirigeaient depuis longtemps tous les projets de navigation des Portugais et avaient donné le conseil de chercher un passage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb indiquait comme la plus courte et la plus sûre. Ils ne pouvaient par conséquent approuver son plan sans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie et de reconnaître la supériorité de l'étranger. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses et d'objections sans nombre, dans la vue de lui faire expliquer son projet avec assez de détail pour le connaître à fond, ils différèrent de prononcer un jugement définitif, et en même temps ils conspirèrent pour lui enlever la gloire et les avantages qui pouvaient lui revenir du succès de son entreprise, en conseillant au roi de faire partir un vaisseau qui devait l'exécuter en suivant la route que Colomb avait indiquée. Le roi Jean, oubliant en cette occasion les sentiments d'un souverain, eut la bassesse d'adopter ces perfides conseils; mais le pilote choisi pour suivre le plan de Colomb n'avait ni le génie ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires et n'apercevant aucune marque du voisinage des terres, il se laissa effrayer et retourna à Lisbonne, décriant le projet comme extravagant autant que dangereux.

Colomb ayant découvert cette trahison en ressentit l'indignation naturelle à une âme franche, et dans la chaleur de son ressentiment il se détermina à n'avoir plus

aucune relation avec une nation capable d'un si indigne procédé. Il quitta sur-le-champ le Portugal et aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvait désormais choisir en liberté le patron qu'il croirait le plus disposé à approuver et à exécuter son plan, il résolut de le proposer lui-même à Ferdinand et Isabelle, qui gouvernaient alors les royaumes unis de Castille et d'Aragon. Mais connaissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche auprès des rois et de leurs ministres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frère Barthélemy, à qui il avait communiqué toutes ses idées, pour négocier en même temps l'exécution de son projet auprès d'Henri VII, un des princes de l'Europe les plus instruits et les plus puissants.

Ce n'était pas sans raison que Colomb craignait que ses propositions ne fussent pas admises à la cour d'Espagne. Cette puissance était alors engagée dans une guerre difficile avec le royaume de Grenade, le seul État qui restât aux Maures sur le continent. Le caractère circonspect et défiant de Ferdinand donnait à ce prince de l'éloignement pour les projets hardis et singuliers. Isabelle, avec un esprit plus élevé et plus entreprenant, était obligée de suivre les impressions de son époux. Les Espagnols n'avaient fait jusque-là aucun effort pour étendre leur navigation au delà de ses anciennes limites. Ils avaient vu les découvertes étonnantes des Portugais sans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fournissait un champ vaste à l'activité de la nation et à son amour pour la gloire. Avec des circonstances si défavorables, il était impossible à Colomb d'obtenir une décision prompte chez un peuple lent et circonspect. Son caractère était cependant admirablement assorti à celui de la nation dont

il sollicitait la confiance et la protection. Il était grave et poli dans son maintien, réservé dans ses paroles et ses actions, irréprochable dans ses mœurs et observateur exact de tous les devoirs et de toutes les pratiques de la religion. Des qualités si respectables lui concilièrent plusieurs amis et lui acquirent une estime si générale que, malgré la simplicité de son extérieur, convenable à la médiocrité de sa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence eût fait imaginer quelque projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritaient une sérieuse attention.

Ferdinand et Isabelle, quoique entièrement occupés de la guerre contre les Maures, écoutèrent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer tout de suite à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeait les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connaissances avaient fait alors si peu de progrès en Espagne, que ces prétendus philosophes, choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoraient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondait ses conjectures et ses espérances. Quelques-uns d'entre eux, égarés par de fausses notions sur la figure et la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposait ne pouvait s'exécuter en moins de trois années. D'autres soutenaient ou que Colomb trouverait l'Océan sans bornes, selon l'opinion de quelques anciens ou qu'en marchant toujours droit à l'ouest il arriverait à un point où la figure convexe de la terre le mettrait dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, et qu'il périrait infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémi-

sphères, que la nature avait séparés pour toujours. Quelques-uns même de ces juges, sans daigner entrer dans aucune dicussion, rejetèrent le projet d'après la maxime par laquelle l'ignorance et la pusillanimité se sont excusées dans tous les temps, que « c'est une grande pré- » somption à un particulier de supposer qu'il possède lui » seul des connaissances supérieures à celles de tout le » reste du genre humain. » Ils ajoutaient que si les contrées que Colomb se proposait de découvrir existaient réellement, elles n'auraient pu demeurer ignorées depuis si longtemps, et que les lumières et la sagacité des siècles précédents n'auraient pas laissé la gloire de les découvrir à un pilote obscur et à un Génois.

Il fallait toute la patience et toute l'adresse de Colomb pour suivre sa négociation avec des hommes si prévenus. Il avait à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux savoir, avec lequel il est bien plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences et cinq années inutilement employées à instruire ses juges et à répondre à leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand et à Isabelle un rapport si peu favorable, que l'un et l'autre déclarèrent à Colomb que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout à fait terminée, il leur était impossible de s'engager dans aucune autre entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelque précaution qu'on prît pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut son projet rejeté pour toujours. Mais, heureusement pour le genre humain, la supériorité du génie qui rend un homme capable de former une entreprise extraordinaire et hardie est communément accompagnée d'un enthousiasme assez ardent pour n'être ni refroidi par les délais ni rebuté par les obstacles.

C'était là le caractère de Colomb. Il sentit vivement le coup qu'on venait de lui porter ; mais en se retirant sur-le-champ d'une cour qui l'avait amusé si longtemps de vaines espérances, sa confiance dans la vérité de son système ne diminua point, et son désir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus ardent. Après avoir sollicité sans succès la protection des souverains, il s'adressa aux ducs de Medina Sidonia et de Medina Celi, qui, quoique simples sujets, étaient assez puissants et assez riches pour mettre son projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réussit pas mieux ; car ces seigneurs, soit qu'ils ne fussent pas plus convaincus par les arguments de Colomb que leurs souverains, soit qu'ils craignissent de blesser l'orgueil de Ferdinand, refusèrent de seconder une entreprise que le monarque avait rejetée.

Au chagrin que Colomb ressentit du mauvais succès de ses tentatives se joignit l'inquiétude que lui causait l'ignorance où il était du destin de son frère Barthélemy, qu'il avait envoyé à la cour de Londres et dont il n'avait aucune nouvelle. Le vaisseau qui portait Barthélemy avait été pris par des pirates, et lui-même, dépouillé de tout, était demeuré captif pendant plusieurs années. A la fin il avait trouvé le moyen de s'échapper et était arrivé à Londres, mais dans une telle indigence qu'il fut obligé pendant longtemps de dessiner et de vendre des cartes jusqu'à ce qu'il eût gagné assez d'argent pour s'habiller décemment et se présenter à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frère sous les yeux du roi, qui, malgré son extrême économie et sa défiance pour toute entreprise dispendieuse et nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avait fait jusque-là aucun des princes à qui il avait été présenté.

Cependant Colomb, ignorant ce qu'était devenu son frère et n'ayant plus aucune espérance de la part de l'Espagne, s'était déterminé à aller lui-même en Angleterre. Il se préparait à partir et avait disposé de ses enfants pour le temps de son absence, lorsque Juan Pérez, prieur du couvent de Rabida près de Palos, où les fils de Colomb avaient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux était très-attaché à Colomb, dont il avait eu plusieurs occasions de connaître les talents et la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son système, conjointement avec un médecin du voisinage, habile dans les mathématiques. Cet examen les convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partait Colomb et de la probabilité du succès, que Pérez, voulant conserver à sa patrie la gloire et les avantages de cette grande entreprise, hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau avec l'attention qu'elle méritait.

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectait. Elle fit dire a Pérez de se rendre sur-le-champ au bourg de Santa-Fé, où la cour s'était établie pendant le siége de Grenade, et où elle voulait conférer avec lui sur le sujet important auquel Pérez la rappelait. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour et un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. On se flattait alors que la guerre avec les Maures serait bientôt heureusement terminée par la prise de Grenade, et que la nation allait être plus en état de s'engager dans de nouvelles entreprises. Cette circonstance, jointe aux marques de bonté que la reine venait de donner à Colomb, encou-

ragea ses amis à se montrer avec plus de confiance et à favoriser son projet plus ouvertement qu'auparavant. Les principaux de ses protecteurs étaient Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, et Louis Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon. Leur zèle à seconder cette grande entreprise mérite à leur nom une place honorable dans l'histoire. Ils firent connaître Colomb à plusieurs personnes de haut rang qu'ils intéressèrent en sa faveur.

Mais il n'était pas aisé de persuader Ferdinand. Sa froide et défiante prudence lui faisait encore regarder le projet comme extravagant, et pour rendre inutile le zèle des partisans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des personnes qui avaient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance et aussi peu disposé à se relâcher en rien de ses premières demandes. Il proposait d'armer une petite flotte sous son commandement, et voulait le titre de vice-roi perpétuel et héréditaire de toutes les mers et de toutes les terres qu'il découvrirait, avec le dixième des profits qu'elles rapporteraient en propriété pour lui et ses descendants. En même temps il offrait d'avancer le huitième de la dépense de l'armement, à condition qu'il aurait une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entreprise. Si elle échouait il ne demandait aucune récompense. Au lieu d'envisager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il était de la vérité de son système, et d'admirer la magnanimité qui, après tant de délais et de refus, lui faisait soutenir ses demandes à la même hauteur, les personnes qui traitaient avec Colomb se mirent à calculer mesquinement les frais de l'ex-

pédition et la valeur de la récompense. La dépense, quelque modérée qu'elle fût, était, disaient-ils, trop considérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs et les émoluments que demandait Colomb étaient exorbitants, quelque heureux que fût le succès, et si ses espérances étaient trompées, de si magnifiques dons faits à un aventurier paraîtraient inconsidérés et ridicules. Sous ces dehors imposants de prudence et de précaution, leur opinion parut si plausible et fut si vivement soutenue par Ferdinand, qu'Isabelle abandonna tout à fait Colomb et rompit brusquement la négociation qu'elle avait entreprise avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avait éprouvés jusqu'alors. Son rappel à la cour avait fait renaître ses espérances et lui avait fait croire que ses travaux touchaient à leur fin. Il retombait dans l'incertitude. Toute la fermeté de son esprit lui suffit à peine pour soutenir ce revers inattendu ; il se retira le cœur navré, et ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avait d'abord projeté.

Vers ce temps-là Grenade se rendit. Ferdinand et Isabelle y firent leur entrée en triomphe et prirent ainsi possession d'une ville dont la conquête chassait du cœur de leurs royaumes une puissance ennemie, et les rendait maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrénées jusqu'aux frontières du Portugal. Comme les succès donnent aux esprits une ardeur qui les élève et les enhardit, Quintanilla et Santangel, les patrons de Colomb, toujours vigilants et adroits, saisirent ce moment favorable pour faire un dernier effort auprès d'Isabelle. Après avoir témoigné quelque surprise de la voir

hésiter si longtemps à encourager le plus beau projet qui eût jamais été proposé à aucun monarque, elle qui avait toujours protégé toutes les grandes entreprise, ils lui représentèrent que Colomb était d'un jugements sain et d'un caractère irréprochable, parfaitement capable, par son expérience dans l'art de la navigation et par ses connaissances dans la cosmographie, de se faire des idées justes de la structure du globe et de la situation de ses différentes parties; qu'en offrant de risquer lui-même sa vie et sa fortune dans l'exécution de son plan, il donnait la preuve la plus décisive de la force de sa conviction et de la réalité de ses espérances; que la somme qu'il demandait pour équiper une flotte était fort peu de chose, et que les avantages qui pouvaient en revenir étaient immenses; qu'il n'exigeait d'autres récompenses de sa découverte et de ses travaux que celles que fourniraient les contrées mêmes qu'il espérait découvrir; qu'autant il était digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphère des connaissances humaines et d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouverait de satisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avait été si longtemps bannie, à découvrir un nouveau monde, auquel elle ferait porter la lumière des célestes vérités et le bonheur qui en est la suite; que si elle ne se décidait pas sur-le-champ, l'occasion serait pour jamais perdue; enfin que Colomb se disposait à porter ailleurs ses offres; que quelque autre prince plus heureux ou plus hardi les accepterait, et que l'Espagne déplorerait éternellement la fatale timidité qui l'aurait privée de la gloire et des avantages qui lui étaient offerts.

Ces puissantes raisons, présentées par des personnes d'un si grand poids et dans un moment si bien choisi,

produisirent tout leur effet. L'incertitude et les craintes d'Isabelle se dissipèrent. Elle ordonna tout de suite qu'on fît revenir Colomb, annonça la résolution où elle était d'accepter toutes les conditions qu'il avait mises lui-même à son traité, et, regrettant que le mauvais état des finances ne lui permît pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamants en gage pour se procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le transport de sa reconnaissance, baisa la main de la reine, et, pour la dispenser d'avoir recours à l'expédient désagréable qu'elle proposait, il s'engagea à avancer sur-le-champ la somme dont on aurait besoin.

Colomb avait déjà fait plusieurs lieues dans la route qui allait l'éloigner pour toujours de l'Espagne, lorsque le courrier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en sa faveur, il retourna sur-le-champ à Santa-Fé, conservant cependant quelques restes de défiance mêlée avec la satisfaction que lui donnait son rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine, joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui était depuis si longtemps l'objet de ses pensées et de ses désirs, effacèrent bientôt le souvenir de tout ce qu'il avait souffert pendant huit années d'incertitudes et de sollicitations. La négociation fut dès lors suivie avec autant de promptitude que de facilité, et on signa, le 17 avril 1492, un traité dont voici les principaux articles :

1° Ferdinand et Isabelle, comme souverains de l'Océan, créaient Colomb grand amiral dans toutes les mers, îles et continents qui seraient découverts par lui ; office dont il jouirait, lui et ses héritiers, avec les mêmes droits et prérogatives qui appartenaient à celui de grand amiral de Castille, dans les limites de sa nouvelle juridiction. 2° Co-

lomb était nommé vice-roi de toutes les îles et continents qu'il découvrirait; mais si pour le bien des affaires il était nécessaire d'établir par la suite d'autres gouverneurs dans chacune de ces contrées, Colomb était autorisé à nommer trois personnes dont l'une serait choisie par Ferdinand et Isabelle. L'office de vice-roi devait aussi être héréditaire dans la famille de Colomb. 3° Ferdinand et Isabelle accordaient à Colomb et à ses héritiers, à perpétuité, le dixième de tous les profits provenant des productions et du commerce des pays qu'il découvrirait. 4° Si quelque querelle ou procès s'élevait sur des matières de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire serait terminée par la seule autorité de Colomb ou des juges désignés par lui. 5° Il était permis à Colomb d'avancer un huitième des frais de l'expédition et des fonds du commerce qui s'établirait, et, à raison de cette avance, il retirerait un huitième du profit.

Quoique le nom de Ferdinand soit joint dans ce traité à celui d'Isabelle, la défiance de ce prince était encore si forte qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise en sa qualité de roi d'Aragon; et comme toute la dépense devait être fournie par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvait procurer dans la suite un heureux succès.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avait essuyés, mais encore réparer le temps qu'on lui avait fait perdre en pressant elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai, tout ce qui dépendait de ses ordres se trouva prêt, et Colomb se rendit chez le roi et la reine pour recevoir leurs dernières instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les dé-

tails de l'exécution ; mais afin d'éviter de donner aucun ombrage au Portugal, ils lui défendirent absolument d'approcher d'aucun des établissements portugais sur la côte de Guinée, ni d'aucun des pays sur lesquels cette nation réclamait quelque droit pour les avoir découverts. Isabelle avait fait armer les vaisseaux dont Colomb devait prendre le commandement dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le prieur Jean Pérez, à qui Colomb avait déjà tant d'obligations, résidait dans le voisinage, ce bon ecclésiastique le servit encore utilement de son crédit auprès des habitants, non-seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquait des fonds qu'il s'était engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entre eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois frères du nom de Pinson, riches et bons marins, qui voulurent bien risquer leur vie et leur fortune avec lui.

Cependant, malgré tous les efforts d'Isabelle et de Colomb, l'armement ne répondit guère ni à la dignité de la nation ni à l'importance de l'objet. Il consistait en trois vaisseaux seulement, dont le plus grand était d'un port très-peu considérable. Il était commandé par Colomb comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie* en l'honneur de la Sainte-Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière. Martin Pinson commandait le second, appelé la *Pinta*, et avait son frère François comme pilote. Le troisième, appelé la *Nigna*, avait pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers étaient très-petits et n'étaient plutôt que de grandes chaloupes. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, était approvisionnée pour douze mois et portait quatre vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivaient

la fortune de Colomb et quelques gentilshommes de la cour d'Isabelle, chargés de l'accompagner. Enfin toute cette dépense, qui avait si fort effrayé la cour d'Espagne, et qui avait retardé si longtemps la négociation de Colomb, ne passait pas quatre mille livres sterling (environ quatre-vingt-dix mille livres de France).

L'art de la construction était encore dans l'enfance dans le quinzième siècle. Les vaisseaux n'étaient faits que pour des voyages très-courts, où l'on ne s'écartait point des côtes. On peut dire que le courage et le génie entreprenant de Colomb éclata surtout dans la confiance avec laquelle il se hasardait, avec des navires si peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, sans cartes pour le guider, sans connaissance des courants, sans expérience antérieure des dangers qu'il avait à craindre. Mais son empressement à accomplir le grand objet qui depuis si longtemps occupait toutes ses pensées lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances qui auraient arrêté un esprit moins audacieux que le sien. Il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur et fut si bien secondé par les personnes qu'Isabelle avait chargées de cette affaire, qu'il fut bientôt en état de partir. Mais comme il était plein de sentiments de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition dangereuse, et dont un des grands objets était d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré par un acte public de dévotion la direction et la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même et tous ceux qui partaient avec lui allèrent en procession solennelle à l'église du monastère de Rabida, où, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution, ils communièrent des mains du prieur Pérez, qui joignit ses prières aux leurs

pour le succès d'une entreprise qu'il avait protégée avec un zèle si actif.

Le lendemain au matin, mardi 3 août 1492, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile en présence d'une foule de spectateurs qui levaient leurs mains au ciel pour en obtenir une réussite heureuse, qu'ils souhaitaient plus qu'ils ne l'espéraient. Colomb cingla droit aux Canaries et y arriva sans aucun événement qui, dans toute autre circonstance, fût digne d'être remarqué; mais dans un voyage dont les suites devaient être si intéressantes, tout attirait l'attention. Le gouvernail de la *Pinta* se rompit le deuxième jour de la route. Cet accident alarma les équipages, aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident, et fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs, dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étaient si mauvais et si mal en ordre, qu'on jugea qu'ils résisteraient difficilement à une navigation qu'on s'attendait devoir être en même temps longue et dangereuse. Colomb les fit rétablir de son mieux, et ayant embarqué des provisions fraîches, il partit de Gomera, l'une des plus occidentales des Canaries, le sixième jour de septembre.

C'est à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du Nouveau-Monde; car dès ce moment Colomb, faisant voile directement à l'ouest, abandonna toutes les routes suivies jusque-là par les navigateurs, et se jeta dans une mer inconnue jusque-là. Il fit peu de chemin le premier jour faute de vent, mais le second il perdit de vue les Canaries. Aussitôt plusieurs de ses matelots, abattus et consternés en considérant la hardiesse de leur entreprise, commencèrent

à déplorer leur sort et à verser des larmes, comme s'ils ne devaient plus revoir la terre dont ils s'éloignaient. Colomb les rassura par les raisons qui lui faisaient espérer une heureuse réussite et par la vue des richesses qui les attendaient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisait. Ce découragement, qui se montrait de si bonne heure, fit connaître à Colomb qu'il aurait à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentait, mais encore celles qui naîtraient de l'ignorance et de la pusillanimité des hommes à qui il avait affaire; et il reconnut que l'art de manier les esprits ne lui était pas moins nécessaire pour réussir, que tout son courage et toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui-même et pour le pays qui l'employait, il joignait à la chaleur d'un homme à projets des qualités d'une autre espèce qui s'y trouvent rarement unies, une grande connaissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même, et le talent de diriger et de maîtriser les passions des autres. Ces qualités, qui le rendaient très-propre à commander, étaient accompagnées de toutes les connaissances de son art qui inspirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs espagnols, accoutumés seulement à suivre les côtes de la Méditerranée, ne pouvaient s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnaient sur eux trente ans d'expérience et d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne se fit que par ses ordres. Il veillait lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenait que quelques heures de sommeil et ne quittait pas le pont. Comme il naviguait dans des mers inconnues avant

lui, la sonde et tous les autres instruments d'observation étaient sans cesse entre ses mains. D'après l'exemple des navigateurs portugais, il était attentif au mouvement des marées, à la direction des courants, au vol des oiseaux ; il observait les poissons, les plantes marines et tous les corps flottants sur la mer, et il recueillait dans un journal toutes ses remarques avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages, accoutumés seulement à des voyages très-courts, ne pouvaient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignaient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisaient. Dans cette vue, quoique le deuxième jour après leur départ de Gomera ils eussent fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze et employa constamment le même artifice. Le 14 septembre la petite flotte se trouvait à plus de deux cents lieues à l'ouest des îles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau espagnol n'avait été jusqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeait plus exactement à l'étoile polaire, mais à un degré plus ouest : différence qui croissait à mesure qu'ils avançaient. Cet effet, aujourd'hui familier, quoique sa cause soit demeurée parmi les mystères de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyaient perdus dans un océan inconnu et sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là les lois de la nature semblaient s'altérer, et le seul guide qu'elle leur eût donné allait leur manquer tout à fait. Colomb, avec autant de présence d'esprit que d'adresse, inventa sur-le-champ une explication de ce phénomène, qui, sans le contenter lui-même, parut si plausible à

ses gens que leurs murmures s'apaisèrent et leur crainte se dissipa.

Il continua de porter droit à l'ouest, à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route, il trouva les vents alizés, qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques et sous quelques degrés de latitude en dehors. Ces vents, toujours fixes, le poussèrent avec une rapidité si soutenue qu'il fut rarement nécessaire d'employer la voile. A environ quatre cents lieues des Canaries, il trouva la mer si couverte de plantes qu'elle ressemblait à une prairie d'une vaste étendue, et elles étaient en quelques endroits si épaisses que la marche du vaisseau en était retardée. Les inquiétudes et les alarmes recommencèrent de nouveau. Les matelots imaginèrent qu'ils étaient arrivés aux dernières bornes de l'Océan navigable, que ces herbes épaisses allaient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachaient des écueils dangereux ou une grande étendue de terres submergées. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayait devait plutôt les encourager, comme étant le signe du voisinage de quelque terre. En même temps un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux voltiger autour du vaisseau et diriger leur vol vers l'ouest. La troupe abattue reprit courage et conçut quelque espérance.

Le premier octobre, l'amiral se trouva, selon son estime, à sept cent soixante-dix lieues à l'ouest des Canaries; mais, de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de l'étendue du chemin qu'ils avaient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avait que cinq cent quatre-vingt-quatre lieues de faites, et, heureusement pour Colomb, son propre pilote et ceux des autres vaisseaux n'étaient

pas assez instruits pour pouvoir reconnaître qu'on les trompait. Ils étaient depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, et ils avaient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avaient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux ou d'autres circonstances, les avaient trompés. Les espérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avait amusés, ou que leur propre crédulité leur inspirait, s'étaient toutes dissipées et semblaient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions se présentaient souvent à des hommes qui n'avaient d'autre objet d'occupation ni d'autre matière de discours et de raisonnement que le but et les circonstances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impression, d'abord sur les plus ignorants et les plus timides, et, passant par degrés aux plus instruits et aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes et à une cabale déclarée. Ils s'élevèrent contre la crédulité inconsidérée de leurs souverains, qui avaient eu assez de confiance aux vaines promesses et aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils protestaient qu'ils avaient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme était inconnu, et qu'on ne pouvait les blâmer s'ils refusaient de suivre plus longtemps un aventurier qui les menait tête baissée à une perte certaine; qu'il était nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchants vaisseaux étaient encore en état de tenir la mer; en même temps ils annonçaient la crainte où ils étaient que ce retour ne

fût désormais fermé, le vent qui avait été jusqu'alors favorable à leur route rendant impossible une navigation opposée. Tous convenaient qu'il fallait contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenait le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent, comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier qui avait manqué son projet n'exciterait ni intérêt ni curiosité.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il avait remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance et de la crainte dans le mécontentement de sa troupe, et il voyait une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit. Il feignit d'ignorer leur complot. Malgré l'agitation et l'inquiétude de son âme, il se montra toujours avec un visage gai, et affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus et qui en attend de plus grands encore. Quelquefois il employait l'adresse et les insinuations pour adoucir les esprits. D'autres fois il les attaquait par l'ambition ou l'avarice, en leur faisant de magnifiques peintures de la renommée et des richesses qu'ils allaient acquérir. En d'autres moments il prenait le ton de l'autorité et les menaçait de l'indignation de leurs souverains si par leur lâche conduite ils faisaient avorter une entreprise si noble, dont le but était d'étendre la gloire de Dieu et d'élever le nom espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportements séditieux, étaient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étaient accoutumés à respecter. Non-seulement il réprima ainsi les excès auxquels ils étaient prêts à s'emporter, mais il

leur persuada de s'abandonner encore quelque temps à sa conduite.

A mesure qu'ils avançaient, les apparences du voisinage de la terre semblaient plus certaines et rendaient l'espérance plus vive. Des oiseaux commençaient à paraître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb suivant encore en cela l'exemple des navigateurs portugais, que le vol des oiseaux avait guidés dans leurs découvertes, changea sa direction et porta au sud-ouest. Mais, après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle route sans succès, et ne voyant depuis un mois entier que le ciel et l'eau, les matelots perdirent tout à fait l'espérance. La crainte se réveilla avec plus de force; l'impatience, la rage, le désespoir éclatèrent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. Les officiers, qui avaient jusque-là partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise et avaient soutenu son autorité, se rangèrent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont; on fait des plaintes et des menaces à l'amiral; on exige qu'il reprenne sur-le-champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il serait inutile d'essayer encore et les insinuations et les raisons qui n'auraient point d'effet après avoir été employées si souvent, et qu'il était impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avait éteint tout sentiment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvaient plus apaiser une révolte devenue si violente et si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvait plus commander et de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeaient de lui, pourvu qu'ils conti-

nuassent de le suivre et de lui obéir encore trois jours, les assurant que si dans cet intervalle on ne voyait point terre, il abandonnerait son entreprise pour retourner en Espagne.

Quelque animés que fussent les gens de Colomb, et quelque impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hasardait pas beaucoup en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques et les plus nombreux annonçaient la terre. Depuis quelques jours la ligne prenait fond et rapportait des matières qui donnaient la même indication. Les troupes d'oiseaux étaient en plus grande quantité et composées non-seulement d'oiseaux de mer, mais encore d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* aperçut un roseau flottant qui semblait fraîchement coupé, et une pièce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêchèrent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenaient un aspect différent. L'air était plus doux et plus chaud, et durant la nuit le vent devenait inégal et variable. Colomb fut si persuadé par toutes ces remarques qu'il était près de terre, que le soir du onzième jour d'octobre, après une prière générale pour obtenir de Dieu un heureux succès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne et veiller toute la nuit, de peur d'être jeté à la côte. Dans ce moment de crise et d'attente, personne ne ferma les yeux. Tous restèrent sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espérait découvrir cette terre désirée depuis si longtemps.

Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le châ-

teau d'avant observa une lumière à quelque distance, et. tirant à part Pierre Guttières, page de la reine, il la lui montra. Guttières la distingua fort bien, et appelant Salcedo, commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle était en mouvement comme si elle était portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier : *Terre! terre!* de *la Pinta,* qui était toujours en tête des autres navires; mais on avait été si souvent trompé par des apparences, qu'on y croyait plus difficilement et qu'on attendait le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude et l'impatience. Le jour arriva enfin, et les doutes et les craintes s'évanouirent. On vit distinctement à deux lieues au nord une île plate et verdoyante, garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, et qui présentait tous les signes d'un pays délicieux. La troupe de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu, et les équipages des deux autres navires se joignirent à elle dans cet acte de piété. On versait des larmes de joie; on se félicitait mutuellement. Les actions de grâces qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devait au commandant. Les Espagnols se jetèrent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avaient de leur faute et du respect qu'il leur inspirait. Ils lui demandèrent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité et de leur insolence, qui lui avaient causé tant de peines et d'inquiétudes, et qui avaient mis tant d'obstacles à l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien; passant enfin d'une extrémité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avaient menacé et insulté, ils le regardèrent dans la chaleur de leur admiration comme inspiré par le ciel et doué d'une sagacité et d'un courage plus qu'humains pour l'ac-

complissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédents.

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes et armées s'avancèrent vers l'île, enseignes déployées, au son d'une musique militaire et avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on approchait de la côte, on la voyait se couvrir d'habitants attirés par la nouveauté du spectacle, et dont les attitudes et les gestes exprimaient l'étonnement et l'admiration des objets extraordinaires qui frappaient leurs yeux. Colomb fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau monde qu'il venait de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous baisèrent la terre après laquelle ils soupiraient depuis si longtemps. Ils élevèrent un crucifix, et, se prosternant, remercièrent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite solennellement possession du pays pour la couronne de Castille et de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avaient coutume d'observer dans les découvertes qu'ils faisaient.

Pendant toutes ces cérémonies, les Espagnols étaient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardaient en silence et avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenaient rien et dont ils ne prévoyaient pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnait. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venaient de traverser l'Océan, qui semblaient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, et qui portaient au loin un bruit terrible, semblable à celui du tonnerre et accompagné d'éclairs et de fumée, les frappèrent d'une telle terreur qu'ils commencèrent à respecter leurs nou-

veaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, et comme des enfants du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étaient guère moins étonnés des objets qu'ils avaient sous les yeux. L'herbe, les arbustes, les arbres étaient différents de ceux d'Europe. Le sol paraissait de bonne qualité, mais ne présentait presque aucune marque de culture. Le climat semblait chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoique extrêmement agréable. Les habitants étaient dans toute la simplicité de la nature; leurs cheveux noirs, longs et droits, flottaient sur leurs épaules, ou étaient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avaient point de barbe, et tout le reste de leur corps était absolument sans poil. Leur teint était de couleur de cuivre-foncé; leurs traits, singuliers plutôt que désagréables; leur physionomie douce et timide. Leurs visages et d'autres parties de leur corps étaient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve; mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols et reçurent d'eux, avec des transports de joie, des grelots, des grains de verre et d'autres bagatelles, pour lesquelles ils donnèrent en échange quelques provisions et du fil de coton, la seule marchandise de quelque valeur qu'ils pussent fournir. Vers le soir Colomb retourna à ses vaisseaux accompagné par un grand nombre d'insulaires dans leurs bateaux, qu'ils appelaient *canots*, faits d'un seul tronc d'arbre, mais qu'ils maniaient avec une adresse surprenante. Ainsi dans cette première entrevue des habitants du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout se passa en témoignages d'amitié et à la satisfaction des uns et des autres.

Colomb, qui prit dès lors les titres et l'autorité d'ami-

ral et de vice-roi, appela l'île qu'il venait de découvrir *San-Salvador*. Elle est plus connue sous le nom de *Guanahani* que les naturels lui donnaient. C'est l'une des îles *Lucayes* ou de *Bahama*.

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'île. La pauvreté des habitants lui fit juger que ce n'était pas là le riche pays qu'il cherchait. Mais, toujours d'après la théorie qu'il s'était faite sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclut que San-Salvador était une des îles que les géographes décrivaient comme situées dans le vaste océan qui baigne les côtes de l'Inde. Ayant observé que la plupart de ces insulaires portaient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiraient ce précieux métal. Ils lui montrèrent le sud et lui firent comprendre par signes que l'or abondait dans les pays situés dans cette direction. Il se détermina donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étaient le but de son voyage et qui pouvaient le dédommager des peines qu'il avait souffertes et des dangers qu'il avait courus. Il prit avec lui sept des naturels de San-Salvador pour lui servir de guides et d'interprètes lorsqu'ils auraient appris un peu d'espagnol, et ces hommes simples regardèrent comme une distinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

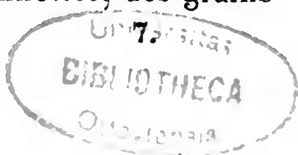
Il découvrit différentes îles et prit terre à trois des plus considérables, auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*, de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. Mais comme le sol, les productions, les habitants y étaient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informait partout d'où venait l'or et re-

cevait partout la même réponse, qu'il était apporté du sud. En suivant la même direction il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les îles qu'il avait déjà visitées, mais d'un terrain inégal, semé de collines et de montagnes, de rivières, de bois et de plaines; de sorte qu'il douta si c'était une île ou un continent. Les habitants de San-Salvador qu'il avait pris sur son bord lui donnaient le nom de *Cuba*. Colomb l'appela *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande rivière avec sa petite escadre, et tous les habitants s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Comme il avait résolu de caréner ses vaisseaux en cet endroit, il envoya quelques Espagnols avec un des insulaires de San-Salvador pour reconnaître l'intérieur du pays. Ses gens, s'étant avancés à environ soixante milles du rivage, lui rapportèrent que le sol était meilleur et mieux cultivé que dans les îles qu'on venait de découvrir, qu'outre beaucoup de huttes éparses, ils avaient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitants, que les naturels leur paraissaient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador, qu'ils en avaient été reçus avec le même respect, qu'on leur avait baisé les pieds et qu'on les avait honorés comme des êtres descendus du ciel, qu'on leur avait fait manger d'une certaine racine dont le goût ressemblait à celui de la châtaigne rôtie, et une espèce particulière de blé appelé *maïs* qui paraissait pouvoir fournir une très-bonne nourriture soit rôtie, soit en farine, qu'ils n'avaient vu dans le pays d'autre quadrupède qu'une espèce de chien qui ne pouvait pas aboyer et un animal ressemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit, enfin qu'ils avaient observé parmi ces peuples quelques ornements d'or, mais de peu de valeur.

Ces députés avaient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les suivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb que l'or qui leur servait de parure se trouvait à *Cubanacan*. Ils entendaient par là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral, ignorant leur langage, sans habitude de leur prononciation, et d'ailleurs toujours conduit dans ses conjectures par son système de découverte et son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parlaient du grand Kan, et imagina que le grand royaume de *Cathay*, décrit par Marc Paul, n'était pas fort éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque temps à visiter le pays. Il parcourut tous les havres depuis le Port-au-Prince au nord de Cuba jusqu'à l'extrémité orientale de l'île; mais, quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontrait à chaque pas et de la fertilité prodigieuse du sol, circonstances qui par leur nouveauté frappaient vivement son imagination, il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons et remplir l'attente des souverains qui l'employaient. Les naturels, aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettaient à la recherche de ce métal que ceux-ci l'étaient de l'ignorance et de la simplicité des insulaires, indiquèrent à l'est une île qu'ils appelaient *Haïti*, en faisant entendre que l'or y était plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre; mais Martin Alonzo Pinson, voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettait, quitta les deux autres vaisseaux, sans s'embarrasser des signaux que lui fit l'amiral pour lui ordonner de diminuer de voiles jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

Colomb, retardé par des vents contraires, ne put pas

gagner Haïti avant le 6 décembre. Il donna au premier port où il aborda le nom de *Saint-Nicolas* et à l'île même celui d'*Hispaniola* en l'honneur de la nation qu'il servait. Comme il ne put ni rejoindre *la Pinta* ni établir aucun commerce avec les habitants, qui s'étaient enfuis dans les bois en montrant une grande frayeur, il quitta tout de suite Saint-Nicolas, et, suivant le côté du nord de l'île, il entra dans un havre qu'il appela *la Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se saisirent d'une femme qui s'enfuyait. Après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles qu'il s'était aperçu déjà qu'on estimait beaucoup dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes de l'humanité de ces étrangers et de tout ce qu'ils avaient d'extraordinaire, l'admiration qu'excitèrent en eux les petits présents qu'elle avait rapportés et qu'elle leur montrait avec transport, le désir d'en obtenir de pareils, toutes ces circonstances dissipèrent leurs craintes et déterminèrent plusieurs d'entre eux à venir jusqu'au havre. Leur curiosité et leurs désirs furent satisfaits. Ces peuples ressemblaient beaucoup à ceux de Guanahani et de Cuba. Même ignorance, même simplicité. Ils paraissaient également privés des arts qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées; mais ils étaient doux, crédules et si timides, qu'il était aisé de prendre un grand ascendant sur eux, d'autant que leur étonnement les conduisit à la même illusion qui avait fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espèce d'êtres au-dessus de l'espèce humaine et descendus immédiatement du ciel. Ils avaient beaucoup d'or qu'ils recevaient de leurs voisins, et ils l'échangèrent avec un grand empressement contre des sonnettes, des grains



de verre et des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étaient également satisfaites, chacune regardant l'échange comme très-avantageux pour elle. Colomb reçut la visite d'un cacique ou prince du pays, qui arriva avec toute la pompe que pouvait connaître ce peuple simple, porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes et suivi d'un grand nombre de ses sujets, qui montraient pour lui beaucoup de respect. Son maintien était grave et composé. Il avait de la dignité avec ses gens et une grande politesse avec Colomb et les Espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces et une ceinture d'un travail curieux, et il en reçut avec une grande satisfaction quelques petits présents.

Colomb, toujours occupé à découvrir les mines d'or, continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication pour savoir où elles étaient situées. Ils s'accordaient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelaient *Cibao,* à quelque distance de la mer et à peu près vers l'est. Frappé de ce mot, qui lui parut être le même que *Cipango*, nom donné aux îles du Japon par Marc Paul et par quelques autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avait découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie, et se tenant assuré d'arriver à ces régions qui étaient le but de son voyage, il porta à l'est. Il entra dans un havre commode qu'il appela *Saint-Thomas,* et trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique puissant, appelé *Guacanahari*, qui, comme il l'apprit dans la suite, était un des cinq souverains qui se partageaient l'île. Guacanahari envoya sur-le-champ des députés à Colomb qui lui présentèrent un masque tra-

vaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez et la bouche étaient d'or battu ; le cacique le faisait inviter en même temps à venir au lieu de sa résidence près du havre appelé aujourd'hui *Cap-Français*, à quelques lieues plus loin du côté de l'est. Colomb envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince, qui, se conduisant avec plus de dignité, semblait mériter de plus grands égards. Les députés, étant revenus, rendirent à Colomb un compte si favorable du pays et des habitants, qu'il consentit avec beaucoup d'empressement à l'entrevue que Guacanahari lui proposait.

Dans ce dessein, il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre avec un bon vent et une mer très-calme. La multiplicité de ses occupations ne lui avait pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il se retira vers minuit pour prendre quelque repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci, se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mousse sans expérience, et le vaisseau, emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut sur le pont. Tout était dans la confusion et le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe et d'aller jeter une ancre à la poupe, mais, au lieu d'obéir, ils voguèrent vers *la Nigna,* qui était environ à une demi-lieue de là. Il voulut faire couper les mâts pour soulager le navire, mais il était trop tard. Le vaisseau s'était ouvert près de la quille et faisait tant d'eau que sa perte devint inévitable. Moyennant le calme de la mer et le secours des chaloupes de *la Nigna,* arrivée à propos, personne ne périt. Aussitôt que les insulaires s'aperçurent de ce malheur, ils accoururent en

foule sur le rivage, leur prince Guacanahari à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils déploraient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, et se laissant diriger par les Espagnols, ils les aidèrent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras on porta à terre presque tout ce qui était de quelque valeur : aussitôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder. Par ses ordres on les déposa tous dans un même endroit, et il y plaça des sentinelles armées qui tenaient la multitude à une certaine distance et l'empêchaient non-seulement de dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui appartenait à ces étrangers devenus leurs hôtes. Le lendemain matin le prince rendit visite à Colomb, qui s'était transporté à bord de *la Nigna*, et s'efforça de le consoler de sa perte en lui offrant tout ce qui dépendait de lui pour la réparer.

Colomb avait en effet besoin de consolation; il était séparé de *la Pinta* et ne doutait pas que le traître Pinson n'eût fait voile pour l'Europe afin de porter les premières nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avait faites et de lui dérober auprès de la reine la gloire et la récompense qui lui appartenaient à si juste titre. Il demeurait avec un seul vaisseau, le plus petit et le plus endommagé de l'escadre, ayant à traverser une mer si vaste et à reporter en Europe un si grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonstances était alarmante, et toutes ensemble remplissaient l'esprit de Colomb de la plus vive

inquiétude. Le désir de prévenir Pinson et de combattre les impressions défavorables que ce rival pourrait donner de lui en Espagne, ne lui permit pas de différer son retour. La difficulté de ramener dans *la Nigna* les équipages des deux vaisseaux et l'opinion qu'il avait prise de la bonté du pays et de la douceur des habitants le confirmèrent dans la pensée qu'il avait eue de laisser une partie de sa troupe dans l'île, afin qu'en résidant parmi ces peuples les Espagnols pussent apprendre leur langue, étudier leurs dispositions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établissement d'une colonie qu'il projetait de ramener, assurer enfin tous les avantages qu'il attendait de ses découvertes. Lorsqu'il proposa ce projet à ses gens, tous l'approuvèrent, et, soit pour se reposer des fatigues d'un voyage, soit légèreté naturelle aux navigateurs, soit espérance d'amasser de grandes richesses dans un pays qui paraissait les promettre, plusieurs s'offrirent volontairement à rester à Hispaniola.

Rien ne manquait plus à l'exécution du projet que d'obtenir le consentement de Guacanahari, dont la simplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occasion favorable pour lui faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé par signes qu'il désirait de savoir pourquoi les insulaires s'étaient enfuis avec une si grande précipitation à l'approche de ses vaisseaux, le cacique lui fit entendre que le pays était désolé par les *Caraïbes,* peuple habitant quelques îles situées au sud-ouest, nation guerrière et cruelle, qui se plaisait dans le carnage et qui mangeait la chair des prisonniers tombés entre ses mains; qu'à la première apparition des Espagnols, les insulaires avaient supposé que c'étaient les Caraïbes aux-

quels ils n'osaient pas tenir tête, et qu'ils avaient eu recours au moyen qu'ils employaient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans leurs bois les plus épais et les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur et montra si ouvertement l'impuissance où était sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevrait sans alarme l'offre de le défendre contre eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique et sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il était lui-même, et lui offrit de laisser dans l'île un nombre d'hommes suffisant non-seulement pour défendre les habitants des incursions que pourraient faire les Caraïbes à l'avenir, mais pour se venger des maux qu'ils avaient faits.

Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement et se crut désormais en sûreté sous la protection de ces hommes, enfants du ciel, et supérieurs en force au reste des mortels. On traça sur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appela *Navidad* (de la Nativité), parce qu'il était débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades et on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'amiral. L'ouvrage fut fini en dix jours, ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une assiduité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant ce temps Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses et sa libéralité la haute opinion qu'ils avaient des Espagnols, et la persuasion où ils étaient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut en même temps leur donner

une idée imposante de la force que les Espagnols avaient en main pour punir et exterminer ceux qui mériteraient leur juste indignation. Dans cette vue, en présence d'un peuple nombreux, il disposa ses gens en ordre de bataille et leur fit voir par des épreuves innocentes la bonté du tranchant des sabres espagnols, la force de leurs piques et les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers, ignorant l'usage du fer, ne connaissant d'autres armes que des flèches de roseau armées d'os de poisson, des sabres et des javelines de bois durci au feu, furent saisis d'étonnement et de frayeur. Avant que leur surprise et leur crainte eussent eu le temps de s'affaiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur qu'ils tombèrent à terre se couvrant le visage de leurs mains, et lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnants des boulets, ils conclurent qu'il était impossible de résister à des hommes qui disposaient de ces instruments destructeurs et qui marchaient armés de l'éclair et du tonnerre contre leurs ennemis.

Après avoir convaincu les insulaires de la bienfaisance et du pouvoir des Espagnols, et avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur les esprits de ce peuple timide, Colomb destina trente-huit de ses gens pour rester dans l'île. Il mit à leur tête Diégo d'Arada, gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avait reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui était nécessaire pour subsister et se défendre. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se tenir unis ensemble, de montrer une soumission sans réserve au commandant, d'éviter de donner aucun sujet de plainte aux naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacana-

hari, mais de ne jamais se mettre en son pouvoir en s'avançant dans l'île en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettrait en état de prendre une pleine et paisible possession du pays et de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même temps à faire mention de leurs noms au roi et à la reine et à présenter leurs services sous le jour le plus avantageux.

Après avoir pris toutes ces précautions pour la sûreté de la colonie, il partit du port de la Nativité le 4 janvier 1493, et faisant voile vers l'est, il découvrit et nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'île. Le 6, il aperçut *la Pinta* et la rejoignit après une séparation de plus de six semaines. Pinson s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avait été emporté par la force de la mer et des courants et que les vents contraires l'avaient empêché de revenir. L'amiral, quoique très-convaincu des mauvaises intentions de Pinson et de la faiblesse des raisons qu'il apportait pour sa défense, sentit bien que ce n'était pas là le moment de compromettre son autorité en l'exerçant tout entière; il était d'ailleurs si satisfait de cette réunion qui le délivrait de beaucoup de craintes, que, toute mauvaise qu'était l'apologie de Pinson, il la reçut sans objection et parut lui rendre son amitié. Pendant la séparation d'avec l'amiral, Pinson avait visité plusieurs parties de la côte et tiré un peu d'or des naturels en trafiquant avec eux, mais il n'avait fait aucune découverte importante.

L'état du vaisseau de Colomb et l'impatience de ses gens le forçaient de hâter son retour en Europe. *La Nigna*, ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisait eau de toutes parts. Ses compagnons de voyage,

après une si longue absence, brûlaient du désir de revoir leur pays natal et de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avaient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 janvier, et, se dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avait à son bord quelques habitants des différentes îles qu'il avait découvertes, et outre l'or qui avait été le principal objet de ses recherches, il rapportait une petite quantité de toutes les productions qui pouvaient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus et d'autres curiosités naturelles propres à attirer l'attention et à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février, et on avait déjà fait cinq cents lieues sur la mer Atlantique, lorsque des vents violents commencèrent à s'élever et, continuant de s'accroître, devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience et l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux fut employé. Mais il était impossible de résister à la violence de la tempête, et, comme on était loin encore de toute terre, leur perte semblait inévitable. Les matelots eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes mêmes, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes; tous ces moyens étant sans effet et la perte des Espagnols paraissant inévitable, ils s'abandonnaient au désespoir et s'attendaient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans de si terribles situations et lorsque la mort se présente sous les formes les plus effrayantes, Colomb était en proie à des sentiments plus douloureux encore et qui lui étaient particuliers. Il craignait que l'étonnante découverte qu'il

venait de faire ne pérît avec lui et que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvaient en être les fruits. Son nom allait passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent et trompé, au lieu de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffaient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avait tentées et exécutées, il se retira dans sa chambre et écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avait suivie, de la situation et de la richesse des pays qu'il avait découverts et de l'établissement de la colonie qu'il y avait laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma d'une espèce de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec soin et qu'il jeta à la mer, dans l'espérance que quelque accident heureux conserverait un dépôt si précieux au monde.

Enfin la Providence vint à son secours et sauva une vie réservée à d'autres événements intéressants. Le vent tomba, la mer se calma, et le soir du quinzième jour on découvrit une terre vers laquelle on gouverna sans la connaître. On s'aperçut bientôt que c'était *Sainte-Marie,* une des Açores ou îles occidentales, soumises à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouverneur, Colomb se conduisant avec autant de prudence que de courage, obtint des rafraîchissements et tous les secours dont il avait besoin. Une circonstance l'inquiétait cependant beaucoup. *La Pinta*, qu'il avait vue le premier jour de la tempête, ne paraissait point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été ensevelie dans les eaux

et que tout n'eût péri. Ensuite ses premiers soupçons revinrent, et il se persuada que Pinson avait fait voile pour l'Espagne, afin d'arriver avant lui et de partager sa gloire en donnant les premières nouvelles de ses découvertes.

Cette dernière crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de distance de la côte d'Espagne, lorsqu'il touchait presque au terme de son voyage et qu'il était, ce semble, hors de tout danger, une autre tempête s'éleva presque aussi violente que la première, et qui, après l'avoir ballotté deux jours et deux nuits, le força d'entrer dans le Tage. Après en avoir demandé la permission au roi de Portugal, il se rendit à Lisbonne, et quoique les Portugais pussent assez naturellement sentir quelques mouvements de jalousie en voyant une autre nation entrer avec eux dans la carrière des découvertes qu'ils croyaient réservée à eux seuls, et dès les premiers pas éclipser leur renommée, Colomb fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un homme qui avait exécuté une entreprise aussi nouvelle que grande. Le roi l'admit en sa présence, le traita avec la plus haute considération, écouta le récit de son voyage avec une admiration mêlée de regret, tandis que Colomb de son côté jouissait de la satisfaction de développer l'importance de sa découverte et de prouver la justesse de ses spéculations aux mêmes personnes qui, par une ignorance nuisible à elles-mêmes et fatale à leur pays, venaient de les rejeter comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier.

Colomb, impatient de retourner en Espagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars il arriva au port de Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même lieu. Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau

tous les habitants coururent au rivage pour embrasser leurs parents et leurs compatriotes, et savoir des nouvelles de leur voyage. Mais, lorsqu'ils apprirent l'heureux succès de l'expédition; lorsqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus, des productions singulières des pays qu'on avait découverts, l'effusion de la joie fut générale et ne put se contenir. On sonna toutes les cloches, on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna lui et sa troupe à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris. Le soir du même jour Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port *la Pinta,* que la violence de la tempête avait jetée bien loin au nord.

Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi et à la reine, qui étaient alors à Barcelonne, de son arrivée et de ses découvertes. Ferdinand et Isabelle, également étonnés et ravis d'un succès qu'ils n'espéraient presque plus, répondirent à Colomb de la manière la plus honorable et la plus flatteuse, et lui mandèrent de se rendre sur-le-champ auprès d'eux pour apprendre de lui-même le détail de son expédition et des circonstances du service signalé qu'il venait de leur rendre. Dans son voyage à Barcelonne, le peuple accourait en foule de tous les endroits voisins, le suivait avec admiration, et lui prodiguait les applaudissements. Ferdinand et Isabelle ordonnèrent que son entrée dans la ville se fît avec tout l'appareil convenable à un événement qui allait donner à leur règne un si grand lustre. Les hommes qu'avait amenés Colomb des pays qu'il venait de découvrir mar-

chaient les premiers. Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne, les faisaient regarder comme des hommes d'une espèce nouvelle. Après eux on portait les ornements d'or façonnés par l'art grossier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes et la poudre du même métal recueillie dans les rivières; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermait la marche et attirait tous les yeux. On contemplait avec admiration cet homme extraordinaire dont le génie et le courage avaient conduit les Espagnols, à travers des mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand et Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, vêtus de tous les ornements royaux et placés sous un dais magnifique. A son approche ils se levèrent, et ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siége préparé pour lui, et de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation espagnole et à la dignité de l'assemblée et en même temps avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi et la reine se mirent à genoux pour rendre grâces à Dieu d'une découverte dont ils espéraient recueillir pour leurs royaumes les plus grands avantages. Ils donnèrent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnaissance et de l'admiration que leur inspiraient son courage et ses travaux. Il fut confirmé, lui et ses héritiers, par des lettres patentes, dans tous les priviléges stipulés dans le traité de Santa Fé. Sa famille fut anoblie. Le roi, la reine, et, à leur exemple, tous les courtisans le traitèrent en toute

occasion avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit, plus que toutes ces faveurs, cet esprit actif et entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avait déjà découverts, mais aller encore à la recherche des contrées plus riches qu'il se flattait toujours de découvrir.

Tandis que ces préparatifs se faisaient, le bruit de l'expédition et des découvertes de Colomb se répandait et attirait l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avait découvert un nouveau monde, ne pouvait croire une chose si fort au delà de la sphère des idées communes. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement et d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie. Ils en parlaient avec ravissement ; ils se félicitaient les uns les autres d'avoir vécu dans un siècle où cette grande découverte reculait les bornes des connaissances, ouvrait au genre humain une moisson nouvelle de recherches et d'observations, et fournissait désormais à l'homme un moyen de connaître parfaitement la structure et les productions du globe qu'il habite. Les opinions se partagèrent, et l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts ; on demandait à quelle division de la terre ils appartenaient. Colomb soutenait toujours sa première idée, et voulait qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment était confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. L'or abondait dans l'Inde, et il avait rapporté des

îles qu'il avait visitées une assez grande quantité de ce métal pour croire qu'on y en trouverait des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, était commun dans ces îles. Le piment lui paraissait être une espèce de poivre d'Inde. Il prenait une racine assez ressemblante à la rhubarbe pour cette drogue précieuse, qu'on supposait alors être une production particulière des Indes orientales. Les oiseaux qu'il avait apportés étaient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui paraissait le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminèrent non-seulement les Espagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avait découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, et Ferdinand et Isabelle leur donnèrent le nom d'*Indes* dans la ratification du traité de Santa-Fé accordée à Colomb à son retour. Lorsque ensuite l'erreur fut découverte et la vraie situation du Nouveau-Monde mieux déterminée, il conserva son premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales*, et ses habitants *Indiens*.

Ce nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse et de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération trop naturelle aux voyageurs que ses compagnons mettaient dans leurs récits, donnèrent de si belles espérances, que le goût des découvertes et des entreprises s'anima tout à coup parmi les Espagnols à un point étonnant. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrèrent la plus grande impatience pour une seconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandaient à être employés. La belle perspective offerte à leur avidité et à leur ambition leur faisait fermer

les yeux sur les dangers et la longueur du voyage. Ferdinand lui-même, paraissant avoir oublié son caractère précautionné et son éloignement pour les entreprises hasardeuses, partageait l'enthousiasme de ses sujets. Il fit faire les préparatifs d'une seconde expédition, et ils furent achevés avec une promptitude à laquelle les Espagnols n'étaient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paraîtrait assez considérable, même dans notre siècle, consistait en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étaient d'un très-grand port : il s'y embarqua quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de gentilshommes qui avaient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre devaient rester dans le pays et s'étaient pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour se défendre et pour former un établissement. Ils emportaient toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences et toutes les plantes qui paraissaient devoir réussir sous le climat des Indes occidentales, avec des ustensiles et des outils de toutes sortes. Enfin il y avait parmi eux tous les genres d'ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit.

Cependant, quelque importants et bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand et Isabelle crurent devoir s'assurer par d'autres précautions la propriété et la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais et les pensées religieuses de ce siècle leur faisaient une nécessité d'obtenir du Pape la concession de ces nouvelles terres. Mais comme il fallait éviter que cette concession ne contrariât celle qui avait déjà été faite au Portugal, on établit pour limites entre elles une ligne qu'on supposait tirée d'un pôle à l'autre et passant à cent lieues à l'ouest des Açores; le Pape accorda

de nouveau aux Portugais tout ce qui était à l'est de cette ligne, et donna aux Espagnols tout le pays à l'ouest. Ferdinand avait fait valoir le désir d'étendre la foi chrétienne comme un motif de sa demande au Pape, et dans la bulle cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupait de ce projet louable, plusieurs religieux, sous la conduite du P. Boyl, Catalan d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb et se dévouer à l'instruction des naturels du pays. Les Indiens que Colomb avait amenés avec lui, ayant reçu les notions suffisantes de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beaucoup de solennité, le roi lui-même, le prince son fils et les principaux seigneurs de sa cour leur servant de parrains.

Ferdinand et Isabelle ayant obtenu ainsi un titre qui leur paraissait nécessaire à la souveraineté de tous les pays qu'ils pouvaient découvrir sur une si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb était extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avait laissée et de suivre la carrière de gloire qu'il s'était ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix le 25 septembre, et, touchant encore à l'île Gomera, il porta au sud et s'avança dans cette direction plus qu'il n'avait fait dans son premier voyage. Par là il jouit plus constamment du secours des vents alizés qui règnent entre les tropiques, et fut porté vers un groupe d'îles situées à une grande distance à l'est de celles qu'il avait déjà découvertes. Le vingt-sixième jour après son départ de Gomera, il prit terre à une des *Caraïbes* ou *Iles du Vent*, à laquelle il donna le nom de *Deseada* (la Désirade), à

cause du désir que ses gens montraient d'aborder à quelque partie du Nouveau-Monde. Il découvrit ensuite successivement *la Dominique*, *Marie-Galante*, *la Guadeloupe*, *Antigoa*, *Saint-Jean-de-Porto-Rico* et plusieurs autres îles qu'il trouva sur sa route en avançant vers le nord. Elles étaient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui avait peints de si effrayantes couleurs. Sa description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquèrent, ils furent reçus d'une manière qui les convainquait de l'esprit guerrier et de l'audace des insulaires, et ils découvrirent dans leurs habitations les restes des horribles repas dans lesquels ils se nourrissaient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Colomb était trop empressé de savoir l'état de sa colonie et de lui porter les secours dont il supposait qu'elle avait besoin, pour s'arrêter dans aucune de ces îles. Il continua donc sa route vers Hispaniola. Lorsqu'il arriva à la Nativité, où il avait laissé ses trente-huit hommes, il fut fort étonné de n'en voir aucun se montrer et accourir au-devant de leurs compatriotes avec des transports de joie. Inquiet de leur sort, et soupçonnant ce qui leur était arrivé, il prit terre. Tous les naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nouvelles de sa colonie s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entièrement démoli; des lambeaux d'habillements espagnols, des débris de leurs armes et de leurs ustensiles répandus autour de lui ne laissèrent aucun doute sur le destin malheureux de la garnison. Tandis que les Espagnols pleuraient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frère du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui était arrivé après son départ de l'île. Un commerce suivi avec les Espagnols avait diminué peu à

peu le respect des insulaires pour eux. Les Européens, par leur mauvaise conduite et leurs violences, avaient bientôt laissé voir qu'ils avaient tous les besoins, toutes les faiblesses et toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb, qui leur en imposait par sa présence et son autorité, la garnison avait secoué toute espèce de subordination, et oubliant les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'était rendu indépendant et s'était abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies. L'or, les provisions des insulaires étaient devenus la proie de ces oppresseurs. Ils s'étaient portés en petites troupes dans toute l'île, exerçant partout leur avidité et leur insolence. Ces violences sans prétextes avaient à la fin lassé la patience et excité le courage de ce peuple, malgré sa douceur et sa timidité. Le cacique de Cibao, dont les Espagnols infestaient surtout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avait surpris et fait périr plusieurs qui parcouraient l'île avec autant de sécurité que si les habitants n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avait ensuite assemblé ses sujets, et, ayant investi le fort, il y avait fait mettre le feu. Quelques Espagnols avaient été tués en s'y défendant, le reste avait péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Espagnols n'avaient pas encore détaché d'eux, avait pris les armes pour les défendre et avait reçu une blessure qui le retenait chez lui.

Ce récit ne mettait pas Guacanahari à couvert de tous les soupçons ; mais Colomb vit que ce n'était pas un moment favorable pour rechercher sa conduite avec sévérité. Il rejeta donc l'avis de plusieurs de ses officiers qui voulaient se saisir de la personne du cacique et venger la

mort des Espagnols en attaquant les insulaires. Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer l'amitié de quelque prince du pays pour faciliter l'établissement qu'ils projetaient, et leur exposa le danger de soulever contre eux toute l'île en exerçant une rigueur inutile et déplacée; au lieu de perdre le temps à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvaient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine et plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une ville, et obligeant tous les Espagnols de mettre la main à un ouvrage d'où le salut commun dépendait, les maisons et les remparts furent bientôt en état de les loger et de les mettre en sûreté. Il donna à cette cité naissante, la première que les Européens fondaient dans le Nouveau-Monde, le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de sa protectrice la reine de Castille.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre non-seulement tous les dégoûts et toutes les difficultés qui pouvaient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte, mais, ce qui était plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience et l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité, naturel aux Espagnols, semblait s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervait. Plusieurs d'entre eux étaient des gentilshommes, qui, n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étaient engagés dans cette expédition sur les descriptions pompeuses et exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fausse adoptée par Colomb lui-même, qu'Hispaniola était ou le Cipango de Marco Polo ou l'Ophir d'où Salomon tirait ces marchandises précieuses qui avaient répandu

dans son royaume de si immenses richesses. Mais lorsqu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avaient compté recueillir sans peine, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignait, et que, s'ils pouvaient jamais y atteindre, ce ne serait que par des efforts très-lents et par une longue persévérance de travail et d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jeta dans un abattement voisin du désespoir et les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçait de ranimer leur courage en leur faisant observer la fertilité du sol et en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportait chaque jour des différentes parties de l'ile. Ils n'avaient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le temps et à des intervalles réglés, et ils regardaient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs désirs. L'esprit de mutinerie devint général, et il se fit une conspiration qui pouvait être fatale à l'amiral et à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs et envoya les autres prisonniers en Espagne. Il y renvoyait en même temps douze des vaisseaux de transport qui l'avaient accompagné et demandait un renfort d'hommes et de nouvelles provisions.

Cependant, pour prévenir l'oisiveté, qui nourrissait le mécontentement des Espagnols en leur laissant le temps de penser au renversement de leurs espérances, il projeta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement sous le commandement d'Alonzo d'Ojeda, officier actif et vigilant, pour visiter le district de Cibao, où l'on disait que l'or était en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition

avec une grande partie de ses troupes. Il déploya dans cette occasion tout l'appareil militaire pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha enseignes déployées, au son d'une musique guerrière, et faisant voltiger un petit corps de cavalerie, tantôt en avant et tantôt à son arrière-garde. Comme c'était la première fois que les habitants du Nouveau-Monde voyaient des chevaux, l'aspect de ces animaux les frappa d'admiration et de terreur, impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité qu'ils n'avaient eux-mêmes aucun animal domestique, ni aucune idée du surcroît de force que l'homme s'était donné en se soumettant le cheval. Ils imaginèrent que le cheval et le cavalier ne formaient qu'un seul corps animé et un être doué de raison, dont les mouvements rapides leur causaient le plus grand étonnement, et dont l'impétuosité et la force leur semblaient irrésistibles. Colomb s'efforçait ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeait pas de gagner aussi leur confiance et leur amitié. Il se conduisait avec eux, dans toutes les circonstances, avec l'intégrité la plus scrupuleuse et la justice la plus exacte, et il les traitait non-seulement avec humanité, mais avec indulgence. La description que les naturels lui avaient faite de Cibao s'était trouvée vraie. Ce pays montagneux et sans culture roulait l'or dans tous ses ruisseaux, et on y en trouvait des grains dont quelques-uns étaient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avaient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre et purifier la mine étaient des opérations au-dessus de leur industrie, et ils ne faisaient pas assez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur industrie et de leur esprit à se le procurer en plus grande

quantité. Tout ce qu'ils en possédaient, ils l'avaient recueilli dans le lit des rivières ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques les Espagnols ne pouvaient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattaient d'être bientôt les maîtres. Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province, y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ses gens qui n'avaient pas voulu croire que le pays produisît de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux et touché de leurs mains.

L'espérance des richesses que pouvait fournir le pays de Cibao vint fort à propos pour relever les esprits abattus des colons qui se trouvaient pressés par des besoins de différents genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avaient apporté d'Europe était en grande partie consommé. Ce qui en restait se trouvait si corrompu par la chaleur et l'humidité du climat, qu'on n'en pouvait presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivaient une si petite quantité de terrain, et avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvaient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avaient pas encore eu le temps de préparer la terre pour lui faire produire des aliments. Ils se voyaient en danger de mourir de faim et étaient déjà réduits à une très-petite ration. Ils commençaient en même temps à être attaqués des maladies particulières à la zone torride et dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais et contenu les rivières dans un lit constant. Effrayés de la violence et des symptômes du

mal, ils accusaient Colomb et les compagnons de sa première expédition qui, par leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola, les avaient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare et stérile où ils allaient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers et des colons les plus distingués adoptaient et répétaient ces plaintes séditieuses au lieu de les arrêter. Il fallut toute l'autorité et toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité et la subordination. Il employa alternativement les menaces et les promesses; mais rien ne contribua plus à adoucir les mécontents que l'espoir de trouver dans les mines de Cibao des trésors qui les dédommageraient de leurs souffrances et qui effaceraient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

Lorsque Colomb, par ses soins et sa prudence, eut ramené l'ordre et la paix, il crut pouvoir quitter l'île et poursuivre ses découvertes. Il voulait surtout s'assurer si ces nouvelles contrées tenaient à quelques régions de la terre déjà connues, ou si elles en étaient une portion absolument séparée. Il confia en son absence le gouvernement de l'île à son frère D. Diego, aidé d'un conseil d'officiers. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'île et d'y établir l'autorité des Espagnols; après avoir laissé à l'un et à l'autre des instructions très-détaillées sur la conduite qu'ils devaient tenir, il leva l'ancre, le 24 avril, avec un vaisseau et deux petites barques. Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba, il se trouva engagé dans

un labyrinthe formé par un nombre infini de petites îles qu'il appela *le Jardin de la reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers et des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses et de ces orages accompagnés d'éclairs et de tonnerre, qui ne cessent presque pas entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuisèrent; sa troupe, excédée de fatigue et de faim, murmurait, menaçait, était prête à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Environné de dangers de toute espèce, il était obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres et de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasions d'étendre son expérience et ses lumières, et elles furent le salut de sa petite escadre; mais une si longue fatigue de corps et une application d'esprit si soutenue, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, le conduisirent à une fièvre violente qui se termina par une léthargie dans laquelle il perdit la mémoire et le sentiment, et fut sur le point de perdre la vie.

Mais à son retour à *Isabelle*, la joie qu'il éprouva en y trouvant son frère Barthélemi contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étaient écoulés depuis la séparation de deux frères que les mêmes goûts et les mêmes talents unissaient d'une étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce temps aucun commerce l'un avec l'autre. Barthélemi, après avoir abandonné sa négociation à la cour d'Angleterre, était retourné en Espagne par la France. Il avait appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de Colomb, et avait su qu'il se disposait à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le

départ de l'amiral. Ferdinand et Isabelle le reçurent avec la considération que méritait le frère d'un homme qui leur rendait de si grands services, et pensant avec raison que ce serait une grande joie pour Colomb, ils lui donnèrent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*.

Barthélemi ne pouvait arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'assistât de ses conseils et qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avait apportées d'Europe étaient un faible secours pour les besoins des Espagnols et ne pouvaient longtemps les défendre des horreurs de la famine. L'île ne leur fournissait pas de quoi y suppléer. Ils étaient en même temps menacés d'un danger plus grand encore et plus prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étaient sous les ordres de Margarita avaient secoué toute discipline et toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral, ils se dispersaient dans toute l'île, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, et traitant ces hommes doux et paisibles avec toute l'insolence de la tyrannie militaire.

Tant que les Indiens avaient pu espérer que leurs souffrances finiraient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étaient soumis en silence et avaient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'étaient enfin aperçus que bientôt ils ne pourraient plus secouer le joug. Les Espagnols avaient bâti une ville et l'avaient environnée de remparts. Ils avaient construit des forts en différents endroits, enclos et semé quelques terrains. Ils paraissaient venus, non plus simplement pour visiter l'île, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas con-

sidérable, les Indiens avaient une culture si imparfaite et si strictement mesurée sur leur propre consommation, qu'il ne leur était pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolents et sans activité, d'un tempérament naturellement faible et énervé, ils se contentaient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec la cassave, suffisaient pour nourrir des hommes dont les forces n'étaient épuisées ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur semblaient voraces à l'excès. Ces pauvres gens, voyant qu'un Espagnol consommait la nourriture de plusieurs Indiens, les regardaient comme des hommes insatiables, et supposaient qu'ils avaient abandonné leur patrie parce qu'elle ne fournissait pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, et qu'ils étaient venus parmi eux pour y chercher à subsister. En même temps que le soin de leur propre conservation faisait désirer aux insulaires le départ de ces hôtes incommodes qui consommaient en si peu de temps le petit fonds de leurs provisions, les injures qu'ils en recevaient tous les jours ajoutaient à leur impatience; mais, après avoir attendu inutilement le départ des Espagnols, ils conçurent que pour éloigner la destruction dont ils étaient menacés soit par la famine, soit par les exactions de leurs tyrans, il leur était nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies et de les chasser de l'établissement qu'ils avaient formé par la violence.

Telles étaient les dispositions générales des Indiens lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices et des outrages qu'ils éprouvaient de la part des

Espagnols et enflammés d'une rage dont leur caractère doux et patient ne paraissait pas susceptible, ils n'attendaient qu'un signal de leur chef pour tomber tous à la fois sur la colonie. Les Espagnols qui s'écartaient étaient souvent surpris et ne revenaient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits et rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de salut que dans une entière confiance en sa sagesse. Il devenait nécessaire de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avait évité jusqu'alors avec le plus grand soin: quelque inégal que pût paraître le combat entre les habitants du Nouveau-Monde, nus, armés seulement de massues, de bâtons noircis au feu, de sabres de bois, de frondes, de flèches dont la pointe était d'os de poissons, et des Européens accoutumés à la discipline et pourvus de tous les instruments de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'était pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensait beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avait à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux ou un simple délai, si le sort des armes ne décidait pas la guerre sur-le-champ, pouvaient devenir également funestes. Colomb, convaincu que tout dépendait de la vigueur et de la rapidité de ses opérations, assembla tout de suite ses troupes. Elles étaient réduites à un très-petit nombre; les maladies causées par la chaleur et l'humidité du pays avaient fait de grands ravages. L'expérience n'avait pas encore montré aux Européens les remèdes du mal, ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étaient morts, et plusieurs de ceux qui restaient étaient incapables de service. Le corps de troupes qui entra en cam-

pagne consistait seulement en deux cents hommes de pied, vingt chevaux et vingt grands chiens : on peut sans doute trouver étrange d'entendre faire mention de chiens comme faisant partie d'une armée; mais ces animaux n'étaient pas les ennemis les moins redoutables pour les Indiens nus et timides. Tous les caciques de l'île, si on en excepte Guacanahari qui demeura toujours attaché aux Espagnols, avaient rassemblé leurs forces, qui montaient, si nous en croyons les historiens espagnols, à cent mille hommes. Au lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois et dans les défilés de leurs montagnes, ils eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Real, la plus grande plaine de leur pays. Colomb ne leur donna pas le temps de s'apercevoir de leur erreur et de changer leur position ; il les attaqua pendant la nuit, temps où des troupes indisciplinées sont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée et ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu et la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, et les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent tellement à leur trouble et à leur consternation qu'ils jetèrent bas leurs armes et laissèrent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua beaucoup. On en fit prisonniers un plus grand nombre qu'on réduisit en esclavage. Le reste perdit tout espoir et toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardaient comme invincibles.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'île, et à la soumettre, sans trouver aucune résistance. Il imposa un tribut sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitaient dans les parties de l'île où l'on trouvait de l'or étaient obligés de fournir tous

les trois mois autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devaient fournir vingt-cinq livres de coton. C'est là la première taxe régulière qui ait été imposée sur les Indiens, et elle a servi de base et d'exemple à des exactions encore plus onéreuses. Colomb s'écartait en cela des maximes de douceur qu'il avait jusqu'alors suivies et recommandées; mais à cette époque on intriguait puissamment contre lui à la cour pour ruiner son crédit et décrier ses opérations. On rendait des comptes très-désavantageux et de lui-même et des pays qu'il avait découverts. Beaucoup de courtisans voyaient avec envie sa réputation et son crédit croître de jour en jour. Fonseca, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avait conçu une telle prévention contre Colomb pour des raisons que les écrivains du temps ne font pas connaître, qu'il écoutait avec la plus grande partialité toutes les plaintes qu'on faisait de l'amiral. Il était difficile à un étranger sans amis, sans expérience dans les intrigues de cour, de résister à une cabale si forte. Colomb vit qu'il n'y avait qu'un moyen de soutenir son crédit et de réduire ses adversaires au silence, c'était de fournir une assez grande quantité d'or non-seulement pour justifier ce qu'il avait annoncé des richesses du pays, mais pour engager Ferdinand et Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe sur les Indiens et à en exiger le payement avec une extrême rigueur. C'est tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, autant qu'il est possible, de s'être écarté en cette occasion de la douceur et de l'humanité avec lesquelles il avait jusqu'alors traité les malheureux Indiens.

Le travail, l'attention et la prévoyance qu'imposait aux

Indiens l'obligation de payer ce tribut étaient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à passer leurs jours dans l'indolence sans aucun soin de l'avenir. Ils étaient incapables d'une industrie si régulière et si continue; et cette servitude leur parut si cruelle que pour secouer ce joug ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir. Ils firent le projet d'affamer ces oppresseurs qu'ils n'osaient plus combattre, et, d'après l'opinion qu'ils avaient conçue de la voracité des Espagnols, ils ne doutèrent pas du succès. Ils suspendirent toute culture; ils ne semèrent point de maïs; ils arrachèrent toutes les racines de manioc qui étaient plantées; et, se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnèrent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendaient. Les Espagnols furent réduits aux dernières extrémités, mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe et trouvèrent tant de ressources dans leur industrie et leur intelligence, qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans aucune nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses, et dans le cours de quelques mois plus du tiers des insulaires périt après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

Tandis que Colomb jetait ainsi les fondements de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, ses ennemis travaillaient sans relâche à le priver de la gloire et des récompenses auxquelles ses services et ses travaux lui donnaient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent

toujours un nouvel établissement, les maladies causées par un climat malsain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut représenté comme les effets de son ambition imprudente et inquiète. Son attention à conserver la discipline et la subordination fut appelée rigueur excessive, et les châtiments dont il avait puni la mutinerie et le désordre furent regardés comme autant d'actes de cruauté. Ces accusations prirent tant de crédit dans une cour ombrageuse, qu'on nomma un commissaire chargé de se transporter à Hispaniola et d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent qu'on confierait cet emploi important à Aguado, valet de chambre du roi, qu'ils proposèrent bien moins pour sa capacité que pour son dévouement à leurs intérêts. Enflé de son élévation subite, Aguado déploya, dans l'exercice de son ministère, la sotte importance et l'insolence ridicule, ordinaires aux petits esprits lorsqu'ils se voient revêtus de dignités qu'ils n'osaient espérer et chargés d'emplois au-dessus de leurs forces. Il écouta avidement non-seulement les Espagnols mécontents, mais même les Indiens. Il encouragea les uns et les autres à produire leurs griefs, bien ou mal fondés. Il fomenta l'esprit de dissension dans l'île, et ne fit aucun règlement qui pût remédier à des abus dont il voulait faire des crimes à l'administration de Colomb. Colomb sentit vivement combien sa situation serait humiliante s'il demeurait dans le pays où un juge si prévenu observait toutes ses démarches et affaiblissait son autorité : il prit donc la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand et d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'était passé, surtout dans les démêlés qu'il avait eus avec ses ennemis, espérant obtenir de leur

équité et de leur discernement une décision juste et favorable. Il remit l'administration de la colonie en son absence à D. Barthélemi son frère, avec le titre d'*adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. Par un choix moins heureux et qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan président de la cour de justice, avec des pouvoirs très-étendus.

En revenant en Europe, Colomb prit une route différente de celle qu'il avait suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola, sous le parallèle du vingt-deuxième degré de latitude; car l'expérience n'avait pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre et plus prompte de porter au nord pour trouver les vents de sud-ouest. Ce malheureux choix qu'on ne peut guère regarder comme une faute de la part de l'amiral, dans un temps où la navigation de l'ancien monde au nouveau était encore dans l'enfance, l'exposa à des dangers et à des travaux infinis, en le forçant de lutter continuellement avec les vents alizés qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré l'extrême difficulté de cette navigation, il suivit sa route avec sa patience et sa fermeté ordinaires; mais il fit si peu de chemin qu'après trois mois il ne voyait pas encore la terre. A la fin, ses provisions commencèrent à s'épuiser. L'équipage et lui-même étaient réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne. Mais, dans cette extrême détresse, l'amiral conserva l'humanité de son caractère et refusa de céder aux pressantes sollicitations de ses gens qui proposaient de manger les Indiens qu'ils avaient à bord ou de les jeter à la mer pour diminuer le nombre des bouches. Il leur représenta que ces pauvres gens étaient des hommes, réduits par une calamité com-

9.

mune à la même condition qu'eux, et ayant droit à partager le même sort; son autorité et ses remontrances écartèrent ces idées féroces suggérées par le désespoir, et elles n'eurent pas le temps de renaître, car on vit bientôt la côte d'Espagne, et toutes les craintes et toutes les souffrances prirent fin.

Colomb parut à la cour avec la confiance tranquille mais modeste d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable, mais comme ayant rendu d'importants services. Ferdinand et Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal fondées, le reçurent avec des marques de considération si distinguées que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion; leurs plaintes et leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les perles, le coton et d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit parurent réfuter pleinement les propos que les mécontents avaient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne et en leur imposant une taxe régulière, il avait donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets et fondé pour elle un revenu qui paraissait devoir être considérable. Les mines qu'il avait trouvées étaient une autre source de richesses encore plus abondante, et, quelque solides que fussent ces avantages, Colomb les représentait seulement comme des préludes à d'autres acquisitions et comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditait et auxquelles les précédentes devaient infailliblement le conduire.

Ces considérations attentivement méditées firent une grande impression non-seulement sur Isabelle, qui était flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, mais sur Ferdinand même, qui, ayant rejeté

d'abord ses projets, était plus disposé à se défier de leur succès. L'un et l'autre se déterminèrent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui était nécessaire pour en achever l'établissement, et à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardait l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs se firent de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avait eu pour objet que la découverte du Nouveau-Monde, dans le second on s'était proposé de faire un établissement; mais les mesures prises pour le former avaient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols et par des accidents imprévus, effets de différentes causes. On voulait dresser et suivre un nouveau plan pour une colonie régulière, qui pût servir de modèle à tous les établissements semblables qui se feraient dans la suite. Chaque article fut pesé et réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueraient. Il y en avait de tous les ordres et de toutes les professions, et le nombre en était déterminé d'après l'utilité de chaque classe et les besoins de la colonie. On devait aussi emmener des femmes. On s'était convaincu que, dans un pays où la disette de vivres avait causé tant de désastres, le premier soin devait être d'obtenir des subsistances par la culture, et l'on y faisait passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin, comme les Espagnols ne pensaient alors à tirer aucun profit de la multiplication et de la vente des productions du Nouveau-Monde, qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses, et comme toutes leurs vues et toutes leurs espérances se portaient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devaient leur fournir, on envoyait une troupe d'ouvriers habiles

dans l'art d'exploiter et de traiter les mines. Tous ces émigrants devaient recevoir du roi leur paye et leur subsistance pendant quelques années.

Jusque-là ces dispositions étaient sages et convenables à l'objet qu'on avait en vue ; mais on prévoyait qu'il serait difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avait été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola et de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnait aux galères ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étaient convaincus n'étaient pas d'une nature atroce. Cet avis ouvert sans beaucoup de réflexion fut adopté de même. On vida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie, et les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas à la déportation. Il était pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les colons sont d'une nécessité indispensable dans un état naissant, où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force et l'autorité des lois. Cette corruption, une fois introduite dans le corps politique, ne pouvait manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse et de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouvèrent et ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause.

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement et sans peine de Ferdinand et d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avait proposé, lorsqu'il

fallut le mettre à exécution il essuya des retardements qui auraient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des difficultés et à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur et de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, et en partie de l'épuisement où se trouvaient les finances par les dépenses excessives qu'avaient occasionnées le mariage du fils unique de Ferdinand et d'Isabelle avec Marguerite d'Autriche et celui de Jeanne, leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe; mais ce fut surtout l'ouvrage des artifices et de la méchanceté des ennemis de Colomb. Étonnés de l'accueil qu'il avait reçu de ces souverains à son retour, et contenus par sa présence, ils laissèrent passer le flot de la faveur contre lequel ils sentaient qu'il leur était impossible de lutter. Mais leur haine était trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, et, aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, ils traversèrent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entière avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinait, et presque deux ans avant que la petite escadre dont il devait prendre le commandement fût en état de mettre en mer.

L'armement consistait seulement en six vaisseaux d'un port médiocre et assez mal pourvus pour un voyage si long et si dangereux. Colomb allait prendre une route différente de toutes celles qu'il avait jusqu'alors suivies. Comme il était persuadé que les riches contrées de l'Inde étaient situées au sud-ouest des pays qu'il avait découverts, il se proposait, pour y arriver, de faire voile, des Canaries ou des îles du cap Vert, directement au sud,

jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne et alors de tourner à l'ouest, espérant trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les tropiques. Plein de cette idée, il mit à la voile et toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les îles du cap Vert, et continua sa route au sud avec les trois autres. Il ne leur arriva rien de remarquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés en deçà de la ligne. Là, il fut arrêté par un calme; il éprouva en même temps une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclataient ou laissaient écouler la liqueur, et que les provisions se gâtaient. Les Espagnols, qui ne s'étaient jamais avancés si loin au sud, craignaient que les vaisseaux ne prissent feu et commençaient à croire ce qu'avaient dit de la zone torride les anciens, qui la regardaient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent continuelles et qu'il fût difficile de rester sur le pont.

L'amiral, qui avait dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire, se trouva si épuisé par la fatigue et le défaut de sommeil qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte accompagné de fièvre. Toutes ces circonstances le forcèrent de céder aux instances de ses gens et de changer de route pour porter au nord-ouest et toucher à quelqu'une des îles Caraïbes où il pourrait se réparer et prendre quelques provisions.

Le 1er août, le matelot de garde sur la hune excita dans l'équipage une surprise agréable en criant *terre*. On gouverna de ce côté et l'on découvrit une île considérable que l'amiral appela île de *la Trinité*, nom qu'elle con-

serve encore aujourd'hui. Elle est située sur la côte de la Guiane, près de l'embouchure de l'Orénoque. Cette rivière, quoique du troisième ou quatrième ordre pour la grandeur parmi celles du Nouveau-Monde, surpasse de beaucoup toutes celles de notre hémisphère. Elle porte à l'Océan une masse d'eau si énorme et coule avec tant d'impétuosité que lorsqu'elle rencontre la marée, qui, sur cette côte, monte à une très-grande hauteur, il se fait un choc qui élève et agite les flots d'une manière surprenante et terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, et on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'Océan sans les y mêler. Avant d'avoir pu connaître le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant et les vagues agitées; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux qu'il l'appela *la Bouche du Dragon*. Lorsque le danger fut passé, il vit, dans l'objet même qui l'avait si fort effrayé, des motifs d'espérance et de consolation. Il conjectura avec beaucoup de justesse qu'une si grande rivière ne pouvait pas être fournie par une île et qu'elle devait couler au travers d'un très-grand continent, et il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchait depuis si longtemps. Plein de cette idée, il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria et de Cumana. Il prit terre en différents endroits et eut quelque commerce avec les habitants, dont les traits et les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens d'Hispaniola. Ils portaient des ornements d'or en petites plaques et des perles très-belles qu'ils échangèrent volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils semblaient avoir plus d'intelligence et de courage que les habitants des îles. On y voyait des

quadrupèdes de différentes espèces et une grande variété d'oiseaux et de fruits. L'amiral fut si transporté de la beauté et de la fertilité du pays, que, plein de cet enthousiasme qui accompagne ordinairement la passion des découvertes, il imagina que c'était là le paradis terrestre de l'Écriture, que Dieu avait donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendrait digne d'un si beau séjour. C'est ainsi que Colomb eut la gloire non-seulement de faire connaître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte et de conduire le premier les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire et la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités et l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin sa découverte. Il ne put se dispenser de regagner Hispaniola. En son chemin il découvrit les îles de Cubagua et de Margarita, devenues considérables depuis par la pêche des perles. En arrivant à Hispaniola il était épuisé de fatigues et de maladie; mais les affaires de la colonie étaient dans une situation qui ne lui permettait pas d'y jouir du repos dont il avait un si grand besoin.

Pendant son absence, ce pays avait éprouvé beaucoup de révolutions. Son frère l'adelantade, en conséquence des conseils que lui avait donnés Colomb avant son départ, avait transporté la colonie d'*Isabelle* dans un lieu plus commode de l'autre côté de l'île. Il avait jeté les fondements de Saint-Domingue, qui a été longtemps la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le Nouveau-Monde et le siége de tous les tribunaux suprêmes de la cour d'Espagne en Amérique. Dès que les

Espagnols y furent établis, l'adelantade, pour les empêcher de languir dans l'inaction et leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'île que son frère n'avait pas encore visitées ou assujetties. Les Indiens, hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent partout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouvèrent bientôt le joug si insupportable que, tout redoutables qu'étaient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Cette révolte n'était pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nus et désarmés. Mais, pendant que l'adelantade était en campagne, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. Roldan, cet homme que Colomb avait placé dans un poste qui le constituait gardien de l'ordre et de la tranquillité publique, en était le chef. Un caractère turbulent et une ambition aveugle le portèrent à cette démarche indigne de son rang, et les motifs qu'il en donnait à ses compatriotes étaient frivoles et sans fondement. Il accusait Colomb et ses deux frères d'arrogance et de sévérité; ils avaient pour but, disait-il, de se faire dans le pays un État indépendant de la cour d'Espagne; ils avaient fait périr une partie des Espagnols de faim et de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il était honteux pour des Castillans de demeurer esclaves soumis et dociles de trois aventuriers génois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, et une nation voit toujours avec tant de jalousie et de mécontentement l'élévation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même temps

que son rang et la considération dont il jouissait y ajoutaient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef, et, prenant les armes contre l'adelantade et son frère, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi et tentèrent de surprendre le fort de Saint-Domingue. La vigilance et le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obliger de se retirer dans la province de Xaragua, et non-seulement ils continuèrent de méconnaître l'autorité de l'adelantade, mais ils excitèrent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug.

Tel était le malheureux état de la colonie lorsque Colomb arriva à Saint-Domingue. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avait envoyés des Canaries n'y avaient pas encore paru. Par la maladresse du pilote et la force des courants, ils avaient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Saint-Domingue et forcés de se jeter dans un havre de la province de Xaragua où Roldan et les séditieux étaient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandants des navires sa séparation d'avec l'adelantade; et, employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable de nouveaux colons qu'ils amenaient, et qui se rendraient, disait-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de raisonnements pour déterminer ces gens-là à épouser sa querelle. C'étaient des scélérats échappés des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oisiveté et la licence, et à qui les actes de violence étaient familiers. Ils adoptèrent aisément un genre de vie fort semblable à celui qu'ils venaient de quitter. Les commandants des navires, s'apercevant trop tard de l'impru-

dence qu'ils avaient commise en laissant débarquer tant de monde, firent voile pour Saint-Domingue, et arrivèrent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds de provisions qu'ils avaient été chargés de porter était tellement diminué par la longueur du voyage que ce qui en restait ne pouvait être pour la colonie que d'un bien faible secours.

Le renfort d'hommes qui s'était associé à la révolte de Roldan le rendit plus formidable et non moins insolent dans ses prétentions. Colomb, quoique pénétré de son ingratitude et indigné de l'audace des mécontents, ne voulut pas se presser d'en venir aux mains. Il tremblait à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affaiblissant les deux partis, encouragerait leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'apercevait aussi que les préventions et les passions qui avaient fait prendre les armes aux rebelles avaient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuraient fidèles, que plusieurs d'entre eux blâmeraient des mesures violentes, et que tous ne s'y prêteraient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public et le danger de sa situation le déterminèrent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par promettre une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir, et ramena en effet par là quelques mécontents. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderaient à y retourner, ce qui convenait à ceux que la maladie ou d'autres raisons avaient dégoûtés du Nouveau-Monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, et satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi, par degrés et sans répandre une goutte

de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçait la colonie d'une ruine entière et à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité et d'un gouvernement régulier.

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque colon dans différentes parties de l'île, et on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avait d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que pût être ce règlement dans une colonie encore faible, il fut pour ce malheureux peuple la source de calamités sans nombre et des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissements espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens. Ce ne fut pas même le seul effet funeste de la révolte d'Hispaniola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur le continent; car sa propre sûreté l'obligea de garder près de lui son frère l'adelantade et les gens de mer qu'il aurait pu employer à cette expédition. Aussitôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne avec un journal de son dernier voyage, une description des nouvelles contrées qu'il avait découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avait navigué, et des échantillons de l'or, des perles et des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avait eus par échange des naturels du pays. En même temps il fit passer à la cour un récit de la révolte d'Hispaniola, dans lequel il accusait les mutins non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pouvaient entraîner sa ruine, mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on aurait pu prendre pour pousser les décou-

vertes plus loin. Il proposait différents règlements propres à perfectionner le gouvernement de l'île et à étouffer l'esprit de sédition, qui, quoique suspendu dans le moment actuel, pouvait se rallumer avec plus de fureur. Roldan et ses associés ne négligèrent pas de leur côté d'envoyer par les mêmes vaisseaux l'apologie de leur conduite et leur récrimination contre l'amiral et ses frères; et malheureusement pour l'Espagne et pour Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand et d'Isabelle que l'amiral lui-même.

Mais avant de faire connaître les effets que produisit cette prévention de la cour d'Espagne, nous devons détourner l'attention du lecteur sur d'autres événements aussi intéressants par eux-mêmes que par leur liaison avec l'histoire du Nouveau-Monde. Pendant que Colomb poursuivait ses différents voyages à l'ouest, la passion des découvertes se soutenait en Portugal, où elle s'était d'abord montrée, et elle y devenait plus active. Les succès de Colomb et les réflexions des Portugais sur la faute qu'ils avaient faite en rejetant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière, et un désir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avait faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel, qui avait hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avaient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. A peine fut-il monté sur le trône qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama, homme de naissance, que ses vertus, sa prudence et son courage rendaient digne de la confiance qu'on lui montrait. L'escadre,

comme toutes celles qu'on armait pour faire des découvertes, dans ce siècle où la navigation était encore dans l'enfance, était très-faible et consistait seulement en trois vaisseaux qui n'étaient ni d'un port ni d'une force proportionnés au service qu'on en attendait. Les Européens n'avaient encore alors aucune connaissance des vents alizés et des moussons régulières qui, tant dans l'océan Atlantique que dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation, en quelques temps de l'année, facile et en d'autres non-seulement difficile, mais presque impossible : aussi le temps que Gama avait choisi pour son départ était le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, et portant au sud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires avant de pouvoir gagner le cap de Bonne-Espérance. Là, leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beau temps pour doubler ce terrible promontoire qui avait été si longtemps la borne de la navigation des Européens, et tourna ensuite au nord-ouest le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différents ports; et après plusieurs aventures que les historiens rapportent en donnant de justes éloges à sa prudence et à son intrépidité, il jeta l'ancre devant la ville de Mélinde. Dans tous ces grands pays qu'on trouve le long des côtes de l'Afrique, depuis la rivière du Sénégal jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avaient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connaissances, sans commerce, et différant des Européens autant par leurs traits et leur couleur que par leurs mœurs et leurs gouvernements; mais, à mesure qu'ils avançaient, ils virent avec une satisfaction extrême la figure des hommes changer insen-

siblement et s'embellir, et les traits asiatiques dominer davantage ; ils aperçurent des marques de civilisation et même quelque connaissance des lettres ; ils trouvèrent la religion mahométane reçue et un commerce assez considérable tout établi. Gama trouva au port de Mélinde plusieurs vaisseaux indiens. Il poursuivit alors son voyage, presque sûr du succès ; et sous la conduite d'un pilote mahométan, il arriva à Calicut, sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498. La richesse, la population, la culture, l'industrie et les arts de ce pays extrêmement civilisé étaient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée d'après les relations imparfaites qu'on en avait en Europe. Mais comme il n'avait avec lui ni les forces nécessaires pour y former un établissement, ni les marchandises avec lesquelles il eût pu commencer quelque commerce, il se hâta de retourner en Portugal et d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long et le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonnne le 14 septembre 1499, deux ans deux mois et cinq jours après son départ de ce port.

On voit que, dans le cours du quinzième siècle, le genre humain fit plus de progrès dans la connaissance du globe que dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, faible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très-resserrée, et sa marche fut incertaine et timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage et fit de plus grands pas. Par ses progrès même il acquit plus de vigueur et s'avança enfin vers son but avec une rapidité et une assurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance et la crainte avaient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avaient employé près de cinquante ans à se traîner le long de la

côte d'Afrique du cap Bon au cap Vert, sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. En moins de trente ans, après avoir passé la ligne et pénétré dans un autre hémisphère, ils s'étaient avancés à quarante-neuf degrés du cap Vert. Enfin dans les sept dernières années du siècle, on avait découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est on avait traversé des mers, abordé à des régions ignorées et ouvert entre l'Europe et les opulentes régions de l'Inde une communication longtemps désirée et jusqu'alors cachée à l'impatience des Européens. Des événements si merveilleux et si inattendus éclipsaient tout ce qui s'était fait jusqu'alors de plus hardi et de plus éclatant. De plus grands objets s'offraient à l'esprit humain, qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur et exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avaient été jusqu'alors conduites par Colomb seul et aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisait des pays qu'il venait de visiter et par l'exposition des richesses qu'il en avait apportées, offrirent d'équiper à leurs frais et à leurs risques des bâtiments pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyait ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions, qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avaient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'était pas fâché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles

entreprises. Il saisit avec empressement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie et les efforts des hommes à projets qui voudraient prendre sur eux-mêmes tous les risques. Une des premières offres de cette espèce fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'était un fort bon officier qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang et sa bonne réputation lui procurèrent assez de crédit parmi les négociants de Séville pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajos lui assurait un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour. Sans consulter Colomb et sans avoir aucun égard aux droits et à l'autorité qu'on lui avait donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au Nouveau-Monde; et, pour le diriger dans sa course, on lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral et les cartes des pays qu'il avait découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, et, suivant servilement celle que Colomb avait tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels, et, se portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela et reconnut une grande étendue de côtes au delà de celles que venait de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral, qui avait regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avaient placé leurs fonds dans cette expédition.

Améric Vespuce, gentilhomme florentin, accompagnait Ojeda dans ce voyage; on ignore en quelle qualité. Mais comme il était bon marin et très-habile dans toutes les

sciences subsidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons qu'ils lui abandonnèrent la direction principale de toutes les manœuvres et opérations du voyage. Peu de temps après son retour, il communiqua la relation de ses aventures et des découvertes qu'il venait de faire à un de ses compatriotes ; et, pressé de la vanité commune aux voyageurs de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du Nouveau-Monde. Le voyage d'Améric était écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits il avait joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs et les habitants de ces contrées inconnues. Comme c'était la première description du Nouveau-Monde qu'on rendît publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau et le merveilleux dut se répandre avec rapidité et se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposait l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte la gloire qui lui appartenait. Le nom d'Améric a supplanté celui de Colomb, et le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du temps et ne puisse plus être réparée.

La même année il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes. Non-seulement Colomb avait introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols, mais les premiers aventuriers qui se distin-

guèrent dans cette carrière avaient été tous formés sous lui et devaient à ses leçons les connaissances et l'habileté qui les mettaient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigno, qui avait servi sous l'amiral dans sa dernière expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équiper un seul vaisseau, avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général et important à la nation. Nigno et Guerra ne firent aucune découverte intéressante, mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or et de perles pour exciter dans leurs compatriotes le désir de faire des entreprises semblables. Peu de temps après, Vincent Yanez Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud et fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paraît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par delà l'embouchure du Maragnon, appelé autrement la rivière des Amazones. Tous ces navigateurs adoptaient la fausse théorie de Colomb et croyaient que les pays découverts étaient une partie du grand continent de l'Inde.

Dans le cours de cette première année du seizième siècle, le Brésil, cette belle partie de l'Amérique dont Pinson s'était approché de si près sans y toucher, fut entièrement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pedro Alvarès Cabral. Celui-ci, voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables

ou des calmes fréquents, porta au large et s'avança si fort à l'ouest qu'à sa grande surprise il trouva une terre située sous le dixième degré au delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'était quelque île de l'océan Atlantique jusqu'alors inconnue, mais, en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisait partie de quelque grand continent, et cette conjecture se trouva juste. Cette terre était la partie de l'Amérique méridionale connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha; et, s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol et de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal et dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement, aussi intéressant qu'inattendu. La découverte du Nouveau-Monde par Colomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier et l'exécutant avec autant de courage que de persévérance; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul aurait pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avait pas fait connaître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y aurait conduits.

Pendant que l'Espagne et le Portugal faisaient ainsi des progrès dans la connaissance de cette vaste portion du globe où Colomb avait porté leurs pas, lui-même, loin de jouir des honneurs et de la tranquillité que méritaient de si grands services, avait à combattre tous les obstacles et à dévorer tous les dégoûts que pouvaient lui susciter l'envie et la malveillance des gens qui étaient sous ses ordres et l'ingratitude de la cour qu'il servait. L'accommodement fait avec Roldan avait à la vérité désuni et af-

faibli les mutins, mais sans extirper de l'île les semences de discorde. Plusieurs des mécontents demeuraient armés et refusaient de se soumettre à l'amiral. Ses frères et lui-même étaient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation et des inquiétudes si continuelles l'empêchaient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramaient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étaient mécontents de son administration avaient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avait dépêchés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers avait porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misère et leur infortune, en excitant la compassion, rendaient leurs plaintes intéressantes et leurs accusations croyables. Ils excédaient sans relâche Ferdinand et Isabelle de mémoires contenant le détail de leurs malheurs et des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paraissaient en public, ils les environnaient en tumulte et renouvelaient leurs importunités pour le payement des arrérages qui leur étaient dus et pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultaient les fils de l'amiral partout où ils les rencontraient, leur reprochant la fatale curiosité d'un père visionnaire qui avait conduit la nation dans des régions malheureuses, qui n'étaient qu'un gouffre où allaient s'engloutir les richesses de l'Espagne et un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre ouverte contre Colomb était secondée par les insinuations secrètes et plus dangereuses des courtisans qui avaient déjà formé leurs plans et qui enviaient ses succès et son crédit.

Ferdinand recevait volontiers ces accusations et les

écoutait avec une grande prévention contre celui qui en était l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avait faites des richesses de l'Amérique, les retours avaient été jusqu'alors si modiques qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armements. La gloire de la découverte du Nouveau-Monde et la perspective éloignée des avantages du commerce étaient tout ce que l'Espagne avait retiré de ses avances. Mais le temps avait déjà affaibli les premiers sentiments de satisfaction et de joie que la découverte avait causés, et la gloire toute seule n'était pas un objet qui pût satisfaire l'âme froide et intéressée de Ferdinand. On entendait si mal alors la nature du commerce que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne serait pas sur-le-champ très considérable, ne paraissait mériter aucune attention. Ferdinand regardait l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne et s'en prenait à la mauvaise conduite et à l'incapacité de l'amiral de ce qu'un pays abondant en or n'avait pas encore enrichi ses conquérants. Isabelle même, qui, d'après la bonne opinion qu'elle avait de Colomb, l'avait constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre et la violence de ses accusateurs et commença à croire qu'une haine si générale devait être l'effet de griefs véritables qui demandaient à être redressés.

La reine n'eut pas plutôt cédé au torrent de la calomnie qu'on prit une résolution fatale à Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à Hispaniola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il était autorisé à le déplacer et à prendre lui-même le gouvernement de l'île s'il trouvait les accusations bien fondées. Il était impossible à l'accusé

d'éviter la condamnation lorsqu'on donnait au même homme et le droit de le juger et l'intérêt de le trouver coupable. Quoique Colomb eût alors apaisé toutes les dissensions de l'île; quoiqu'il eût amené les Espagnols et les Indiens à se soumettre à l'autorité; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines et cultiver le pays, ce qui assurait pour l'avenir un revenu considérable au roi ainsi que de grands avantages aux colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre et la grandeur de ces services, montra, en mettant le pied à Hispaniola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral, qui se trouvait alors absent; saisit tous ses effets, comme si Colomb eût été déjà convaincu; se rendit maître par force du fort et des magasins du roi, se fit reconnaître en qualité de gouverneur général, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral et le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même temps la copie d'un ordre du roi qui enjoignait à Colomb de lui obéir.

Colomb, profondément affecté de l'ingratitude et de l'injustice de Ferdinand et d'Isabelle, n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avait à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux; mais il en appela directement au trône des procédés d'un juge si violent et si évidemment partial. Bovadilla, sans daigner même le voir, le fit arrêter sur-le-champ, mettre aux fers et traîner à bord d'un vaisseau. Jusque dans cet humiliant revers de fortune la fermeté, qui distinguait le caractère de Colomb, ne l'abandonna point. Rassuré par le témoignage de sa conscience et se consolant lui-même par le souvenir des grandes choses qu'il

avait exécutées, il souffrit cette horrible insulte non-seulement avec calme, mais avec dignité. Il n'eut pas même la consolation que peut donner dans les souffrances la compassion d'autrui. Bovadilla s'était déjà rendu si populaire en accordant différents priviléges à la colonie, en donnant des Indiens à tous ceux qui lui en demandaient, et en relâchant les rênes de la police et du gouvernement, que les colons, qui, pour la plupart, étaient des gens sans aveu, forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier, firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrâce et l'emprisonnement de Colomb. Ils se flattaient de jouir désormais d'une liberté sans bornes, conforme à leur goût et à leurs premières habitudes. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de Colomb que Bovadilla recueillit les accusations dont il se proposait de le charger. Toutes furent reçues, jusqu'aux plus invraisemblables et aux plus absurdes, faites par les gens les plus infâmes. Le résultat de cette information aussi indécente qu'inique fut envoyé en Espagne. Bovadilla faisait partir en même temps Colomb et ses deux frères chargés de fers, et, ajoutant la cruauté à l'insulte, il les fit mettre sur différents vaisseaux, les privant ainsi de la consolation qu'ils auraient trouvée à leurs communs malheurs dans les secours de l'amitié. Mais tandis que les violences et l'insolence de Bovadilla obtenaient des habitants d'Hispaniola une approbation générale qui déshonore leur mémoire et leur pays, un homme conservait le souvenir des grandes actions de Colomb et était touché des sentiments de respect et de compassion dus à son rang, à son âge et à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel était l'amiral, ne fut pas plutôt hors de la vue de l'île, qu'il s'approcha de son pri-

sonnier avec respect et lui offrit de lui faire ôter les fers dont il était si injustement chargé. « Non, répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi et de la reine, j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre. »

Heureusement le voyage fut court. Aussitôt que Ferdinand et Isabelle apprirent que Colomb était amené prisonnier, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement allait produire, et combien leur réputation en souffrirait. Toute l'Europe devait être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avait exécuté de si grandes choses. On se récrierait contre l'injustice d'une nation à qui il avait rendu tant de services et contre l'ingratitude des souverains dont il avait illustré le règne. Honteux de leur propre conduite, ils s'empressèrent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimait à leur réputation; ils donnèrent sur-le-champ ordre de mettre Colomb en liberté, l'invitèrent à venir à la cour et lui envoyèrent de l'argent pour y paraître d'une manière convenable à son rang. En se présentant, Colomb se jeta à leurs pieds. Il demeura quelque temps dans le silence, les divers sentiments qui l'agitaient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il se remit de son trouble et justifia sa conduite par un long discours où il produisit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence, de sa droiture et de la fureur de ses ennemis, qui, non contents d'avoir ruiné sa fortune, travaillaient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent, son honneur et sa réputation. Ferdinand

le traita avec politesse et Isabelle avec une sorte de tendresse et de respect. Ils témoignèrent tous deux leur chagrin de ce qui était arrivé, protestèrent qu'on avait agi contre leurs intentions, et promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance et leur protection. Ils destituèrent sur-le-champ Bovadilla de son emploi, afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits et les priviléges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avait découverts. En voulant paraître venger Colomb, ils nourrissaient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avait portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devaient tout, et le retenant à la cour sous divers prétextes, ils nommèrent au gouvernement d'Hispaniola Nicolas d'Ovando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara.

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui était porté par des mains qui semblaient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes âmes sont aisément blessées des soupçons qu'on jette sur leur droiture, et s'irritent de tout ce qui porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvait ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols, et la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Partout où il allait, il portait avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avait été chargé; il les avait toujours suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil.

Le zèle des découvertes ne s'éteignait cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvait l'homme qui le

premier l'avait excité parmi les Espagnols. Roderigo de Lastidas, homme de qualité, équipa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avait la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Espagne. Ils firent voile directement à l'ouest, arrivèrent à la côte de Paria, et, suivant toujours la même direction, découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terra-Firma*, depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Darien; peu de temps après, Ojeda, avec son premier associé, Améric Vespuce, entreprit un second voyage, et, ignorant la marche de Lastidas, suivit la même route et toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Lastidas eut un heureux succès, celui d'Ojeda fut malheureux; mais l'un et l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à mesure que les Espagnols acquéraient une connaissance plus étendue de l'Amérique, ils prenaient des idées plus favorables de ses richesses et de sa fertilité.

Ces aventuriers n'étaient pas encore revenus de leurs voyages, qu'on équipa une flotte aux frais du roi pour porter Ovando à Hispaniola en qualité de gouverneur. Sa présence était absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises et empêcher la ruine entière dont son imprudente administration menaçait la colonie. Il ne pouvait se dissimuler à lui-même la violence et l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb; et pour prévenir les suites qu'il en devait craindre, il faisait son unique objet de se concilier les colons en favorisant toutes leurs passions. Dans cette vue, il avait établi des règlements de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avait regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévère,

nécessaire pour accoutumer des hommes sans principes et sans mœurs à connaître la subordination et l'autorité des lois, il leur laissait une liberté sans bornes, et allait jusqu'à les encourager dans leurs plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avait autorisé par les lois mêmes l'oppression de ce malheureux peuple : il avait fait faire un dénombrement exact de ceux qui avaient échappé à la misère et à la tyrannie ; il les avait classés et donnés en propriété aux colons qui lui étaient attachés, de sorte que l'île entière était réduite à l'état de servitude. L'avidité des Espagnols était trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les menait par troupes aux montagnes, et on les forçait de fouiller la mine en leur imposant des tâches réglées sans discrétion et sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces et un genre de vie si différent de celui qu'ils avaient mené jusqu'alors détruisaient à vue d'œil cette race d'hommes faibles, de manière que bientôt il ne serait pas resté trace des anciens habitants de l'île.

La nécessité d'apporter un prompt remède à ces maux hâta le départ d'Ovando. Il avait le commandement de l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le Nouveau-Monde. Il consistait en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étaient embarqués deux mille cinq cents personnes avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un si puissant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre son emploi et de retourner en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. On ordonna aussi à Roldan et aux autres chefs des mutins qui avaient été les

plus ardents ennemis de Colomb de quitter l'île. On publia une ordonnance par laquelle les Indiens étaient déclarés sujets libres de l'Espagne, et l'on défendit d'exiger d'eux aucun service par force et sans le payer à un prix raisonnable. Quant aux Espagnols eux-mêmes, ils furent soumis à plusieurs règlements tendant à éteindre l'esprit de licence et de mutinerie qui avait été si funeste à la colonie, et à établir le respect pour l'ordre public, sans lequel aucune société ne peut ni subsister ni prendre de l'accroissement. Enfin, pour borner les gains exorbitants que les particuliers étaient supposés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un seul endroit, où il serait fondu par des officiers publics qui en retiendraient la moitié pour le roi.

Tandis qu'on prenait ces mesures pour la tranquillité et la prospérité de la colonie dont Colomb était le fondateur, il était réduit à l'occupation vulgaire de solliciter auprès d'une cour ingrate; et, malgré son mérite et ses services, il sollicitait en vain. Il demandait, aux termes de la convention de 1492, d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avait découvertes. Malheureusement pour lui, la circonstance qui parlait le plus fortement en faveur de ses droits était précisément celle qui déterminait le jaloux monarque à les méconnaître. L'étendue de ces riches contrées et l'importance qu'elles acquéraient de jour en jour faisaient regarder à Ferdinand les concessions faites à Colomb comme excessives et contraires à la bonne politique. Il craignait de confier à un sujet une autorité qui paraissait déjà si étendue et qui pouvait devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle, et, sous différents prétextes également frivoles et injustes, ils éludèrent l'exécution d'un traité solennel

qu'ils avaient signé l'un et l'autre. Après avoir consumé deux ans en sollicitations humiliantes, Colomb comprit qu'il lui serait impossible de vaincre les préventions de Ferdinand, et que ce serait désormais en vain qu'il réclamerait les droits de la justice et des services rendus auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat.

Ces injustices, loin de le décourager, ne l'empêchèrent même pas de suivre le grand objet qui avait mis son génie en activité et qui l'avait déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avait toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en était encore uniquement occupé. Ses observations dans son voyage à Paria, quelques indications obscures qu'il avait reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Ladislas et de la Cosa, lui faisaient croire que par delà le continent de l'Amérique il y avait une mer qui s'étendait jusqu'aux Indes orientales, et qu'il pourrait trouver quelque isthme par lequel il serait facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue et l'ancien Océan. Il conjecturait très-heureusement que ce détroit ou cet isthme était situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge et accablé d'infirmités, s'offrir, avec l'ardeur d'un jeune aventurier, à entreprendre un nouveau voyage dans la vue de vérifier cette conjecture et d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avait toujours voulu exécuter. Les circonstances étaient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand et d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étaient bien aises d'avoir un prétexte honorable pour éloigner de la cour, en l'employant, un homme dont leur politique ne leur permettait pas d'accueillir les demandes, et dont il eût été indécent

de méconnaître les services. Sans vouloir récompenser Colomb, ils connaissaient son mérite, et l'expérience qu'ils avaient faite de ses talents et de sa conduite était pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures, et d'espérer qu'elles se réaliseraient. Une dernière considération très-puissante se joignit à celles-là. La flotte portugaise conduite par Cabral venait d'arriver des Indes, et la richesse de ses retours donnait aux Européens des idées plus justes que celles qu'ils avaient pu avoir jusqu'alors de la richesse et de la fertilité de ces régions. Les Portugais avaient été plus heureux dans leurs découvertes que les Espagnols. Les pays auxquels ils venaient de s'ouvrir un chemin étaient florissants par l'industrie et les arts. Le commerce y était établi depuis longtemps et porté plus loin qu'en aucune contrée. Les Portugais, dès leurs premiers voyages, purent en rapporter des marchandises précieuses et recherchées, et faire, en les vendant en Europe, des profits aussi prompts que considérables. Lisbonne devenait le centre du commerce et de la richesse, tandis que l'Espagne n'avait que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvait retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvait donc être plus agréable aux Espagnols que l'offre que leur faisait Colomb de les conduire en Orient par une route qu'on imaginait devoir être plus courte et moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même, séduit par cette espérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

Malgré les avantages que la nation pouvait attendre de cette entreprise, Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtiments, dont les plus grands n'étaient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver

le danger et à tenter de grandes choses avec de faibles moyens, il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son frère Barthélemi et Ferdinand son second fils l'accompagnèrent. Il partit de Cadix le 9 de mai, et toucha, comme il faisait toujours, aux Canaries. De là, il se proposait de faire voile directement vers le continent de l'Amérique; mais son grand bateau marchait si mal et était en si mauvais état qu'il fut forcé de toucher à Hispaniola, dans l'espérance qu'il pourrait l'échanger avec quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avait transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Saint-Domingue, il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés et sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage et de l'accident qui l'avait obligé de changer de route, et il lui demanda la permission d'entrer dans le havre, non-seulement pour pouvoir négocier l'échange de son vaisseau, mais encore pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan violent dont il prévoyait les approches par différents pronostics que son expérience et sa sagacité lui avaient appris à reconnaître. Il conseillait en même temps au gouverneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Espagne. Ovando rejeta sa demande et méprisa son conseil. Dans une circonstance où la seule humanité aurait offert un asile à un étranger, on refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devait la possession et même la connaissance. Ses avis salutaires, qu'on pouvait suivre sans aucun inconvénient, furent regardés comme les songes d'un visionnaire qui avait l'arrogance de faire le prophète, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit suivante l'ouragan se déclara

avec une violence terrible. Colomb, qui avait prévu le danger et pris toutes ses précautions, sauva sa petite escadre. La flotte destinée pour l'Espagne eut le sort que méritait la ridicule obstination des commandants. De dix-huit vaisseaux, deux ou trois seulement échappèrent. Bovadilla, Roldan et la plus grande partie des ennemis les plus ardents de Colomb et des oppresseurs des Indiens périrent. Toutes les richesses qu'ils emportaient, acquises par tant d'injustices et de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montaient à deux cent mille pesos, somme immense en ce temps-là. Parmi le petit nombre des vaisseaux qui échappèrent, se trouva celui qui portait les effets que Colomb avait sauvés des ruines de sa fortune. Tous les historiens, voyant dans cet événement une distinction si marquée et si juste de l'innocent d'avec le coupable, et une dispensation si équitable de la peine et de la récompense, ont cru y reconnaître l'action immédiate de la Providence divine, qui vengeait les torts d'un homme de bien persécuté et punissait les oppresseurs d'un peuple innocent.

Colomb quitta bientôt l'île où il avait été si mal accueilli, et fit voile vers le continent. Après une longue et dangereuse navigation, il découvrit *Guanaia*, île voisine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitants de la Grande-Terre, qui y venaient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés et plus avancés dans la connaissance des arts utiles qu'aucune des nations qu'il avait jusqu'alors découvertes. Les Espagnols demandant, avec leur empressement ordinaire, de quel pays venait l'or que les Indiens portaient comme ornement, ces Indiens montrèrent l'ouest, donnant à entendre que l'or y était si abondant qu'on l'employait

aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayants, ce qui l'aurait conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier et grand projet de trouver un détroit qui communiquât avec l'océan Indien, porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent, depuis le cap Gracias-à-Dios jusqu'au havre de Porto-Bello, auquel il donna ce nom pour sa beauté et sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit, et, quoiqu'il prît terre souvent et s'avançât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser et reconnaître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du Sud. La beauté du pays le charma tellement, et il conçut une idée si favorable de sa richesse par les monceaux d'or que les naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la rivière de Belem, dans la province de Veragua, sous les ordres de son frère, et de retourner en Espagne pour en rapporter tout ce qui était nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie et l'indiscipline des hommes qu'il avait à conduire le privèrent de la gloire de former la première colonie européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence et leur rapacité forcèrent les Indiens à prendre les armes, et, comme ils étaient plus braves que les habitants des îles, ils détruisirent une partie des Espagnols, et obligèrent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvaient plus se maintenir.

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux, des tem-

pêtes violentes, accompagnées de tonnerres et d'éclairs, mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte. Ses gens, mécontents et découragés, épuisés de fatigues et manquant de vivres, étaient de mauvaise volonté ou hors d'état d'exécuter ses ordres; un de ses vaisseaux périt. Il fut forcé d'abandonner l'autre, et, avec les deux qui lui restaient, il quitta cette partie du continent qu'il avait nommée, dans sa détresse, la *Côte des Contradictions*. De nouveaux malheurs l'attendaient encore. A la vue de la côte de Cuba une violente tempête l'assaillit; ses vaisseaux se heurtèrent et furent si endommagés par le choc, qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque, où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités semblait alors comblée. Il se trouvait jeté sur le rivage d'une île fort éloignée d'Hispaniola, seul établissement européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étaient hors d'état d'être réparés. Il paraissait impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola, et c'était cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources, et plus actif encore dans les dangers extrêmes qui accablent les âmes faibles, trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelque espoir. Il profita de la douceur et de l'hospitalité des habitants du pays qui, regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressaient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots, chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, mais si mal faits et si difficiles à manœuvrer, qu'ils méritaient à peine le nom de *bateaux*. Avec ces frêles machines, propres seulement à suivre la côte ou à traverser une petite baie, Mendès, Espagnol, et Fieschi, Génois, deux gentilshommes particulièrement

attachés à Colomb, offrirent courageusement d'aller à Hispaniola, voyage de plus de trente lieues, qu'ils exécutèrent en dix jours en surmontant des dangers incroyables, et en éprouvant une si grande fatigue que plusieurs des Indiens qui les accompagnaient y succombèrent et moururent. Le gouverneur d'Hispaniola, loin de les accueillir comme leur courage le méritait, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espagnols pour lesquels ils venaient demander des secours. Ovando, par une basse jalousie, ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'île qui était sous son gouvernement. Cette féroce et vile passion ferma son cœur à tous les sentiments d'humanité que devaient exciter en lui ou le souvenir des services et des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités Mendès et Fieschi sollicitèrent huit mois entiers pour leur commandant et leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir.

Cependant mille sentiments divers agitaient l'esprit de Colomb et de ses compagnons d'infortune. D'abord l'espoir d'une prompte délivrance, qu'on attendait du succès du voyage de Mendès et Fieschi, releva les esprits les plus abattus. Lorsqu'il se fut écoulé quelque temps, les plus timides commencèrent à croire que leurs libérateurs avaient manqué l'île d'Hispaniola; à la fin on fut généralement persuadé qu'ils avaient péri. Le rayon d'espérance qui avait d'abord lui à ces infortunés rendait leur condition plus horrible. Le désespoir, porté à son comble, devint universel. Leur dernière ressource venait de leur échapper, et ils se voyaient destinés à finir leurs misérables jours parmi des sauvages, loin de leur patrie et de leurs amis. Les matelots furieux se mutinèrent

ouvertement, menacèrent la vie de Colomb, à qui ils reprochaient d'être l'auteur de toutes leurs calamités; et, se saisissant de dix canots qu'il avait achetés des Indiens, ils se retirèrent à un autre endroit de l'île, malgré ses prières et ses remontrances. En même temps les insulaires commencèrent à murmurer du long séjour des Espagnols dans leur île. Leur industrie n'était pas supérieure à celle de leurs voisins d'Hispaniola, et l'obligation de nourrir tant d'étrangers était pour eux aussi intolérable. Ils commencèrent à apporter des vivres avec plus de répugnance et en moindre quantité, et menacèrent de n'en plus fournir. Cette résolution eût été fatale aux Espagnols. Leur vie dépendait de la bienveillance des Indiens, et à moins qu'ils ne vinssent à bout de réchauffer l'admiration et le respect que ce peuple simple leur avait montrés à leur arrivée, leur perte était inévitable. Les violences des mutins avaient contribué plus que toute autre chose à effacer les idées favorables que les Indiens avaient conçues de leurs hôtes, mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice qui rétablit et augmenta même la haute opinion des insulaires pour les Espagnols. Ses connaissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y aurait dans peu de temps une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse, il assembla autour de lui les principaux Indiens, et, après leur avoir reproché l'inconstance qui leur faisait retirer leur affection et leurs secours à des hommes qu'ils avaient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étaient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieux, qui a fait et qui gouverne le monde; que ce grand esprit était offensé du refus qu'on faisait de secourir des hommes qui étaient les objets de sa faveur

particulière ; qu'il se préparait à punir ce crime avec sévérité ; que cette nuit même la lune leur retirerait sa lumière, et leur paraîtrait de couleur de sang, signe de la colère divine et emblème de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence et l'incuriosité qui sont particulières aux nations de l'Amérique, et par d'autres avec l'étonnement stupide naturel à des peuples barbares. Mais lorsque la lune commença à s'obscurcir par degrés et parut enfin de couleur de sang, tous furent frappés de terreur ; ils coururent consternés à leurs maisons, et revenant tout de suite à Colomb chargés de vivres, les mirent à ses pieds en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand esprit et d'écarter le malheur qui les menaçait. Colomb se montra touché de leurs prières. L'éclipse se dissipa, la lune reprit son éclat, et dès ce jour, non-seulement les Espagnols eurent des provisions en abondance, mais les Indiens évitèrent même avec une attention qui allait jusqu'à la superstition de leur donner aucun sujet de plainte.

Pendant que cela se passait, les mutins avaient fait plusieurs tentatives pour gagner Hispaniola dans les canots qu'ils avaient saisis, et toutes avaient été sans succès, soit par la mauvaise manœuvre, soit par la violence des vents et des courants. Furieux de ce nouveau contretemps, ils se mirent en marche pour l'endroit de l'île où Colomb était resté, en lui préparant de nouvelles insultes et lui faisant craindre de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvait un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvait redouter de la part des mutins. Le gouverneur d'Hispaniola, entretenant toujours des soupçons injurieux à Colomb, envoyait une petite barque à la Jamaïque,

non pour tirer ses compatriotes de l'état où ils étaient depuis si longtemps, mais pour les épier et reconnaître leur situation; et de peur que la compassion de ceux qu'il employait à cette mission ne les engageât à donner quelque secours à ces malheureux contre son intention, il avait donné le commandement de ce petit bâtiment à Escobar, ennemi cruel et invétéré de Colomb. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exactitude, avait jeté l'ancre à quelque distance de l'île, s'était approché du rivage dans un petit bateau, avait observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains compliments à Colomb, et après avoir reçu sa réponse, était parti sur-le-champ. Dès que les Espagnols avaient découvert le vaisseau qui s'approchait de l'île, ils s'étaient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de la délivrance si longtemps attendu était enfin arrivé. Mais lorsque le navire eut disparu si subitement, ils tombèrent dans le plus horrible abattement et perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutait à sa négligence passée, conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de ses compagnons. Il leur assura que Mendès et Fieschi étaient arrivés sains et saufs à Hispaniola, qu'ils enverraient incessamment des vaisseaux, et qu'il avait refusé de retourner dans celui d'Escobar qui était trop petit pour les recevoir tous, étant résolu à ne jamais abandonner les fidèles compagnons de son infortune. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils surent gré à Colomb de la générosité avec laquelle il paraissait occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage et lui rendirent leur confiance

Sans cet heureux changement Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchaient. Tous ses efforts pour les calmer ne faisaient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenaient de jour en jour plus extravagantes et leurs desseins plus violents et plus sanguinaires. La sûreté commune exigeait qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb, souffrant et affaibli par la goutte, ne pouvait se mettre en campagne. Son frère l'adelantade marcha contre eux. Les mutins rejetèrent avec mépris toute espèce d'accommodement et fondirent sur lui. Il était bien préparé à les recevoir. Au premier choc, plusieurs de leurs chefs furent tués. L'adelantade, qui était aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blessa, le désarma et le fit prisonnier. Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur première insolence. Bientôt après, la troupe entière se soumit à Colomb et s'engagea par les serments les plus solennels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité était-elle rétablie qu'on vit paraître les vaisseaux que Colomb avait promis sans y compter beaucoup. Les Espagnols quittèrent avec des transports de joie une île où la jalousie inhumaine d'Ovando les avait laissés languir pendant plus d'une année exposés à toutes les espèces de calamités.

Lorsque Colomb fut arrivé à Saint-Domingue, le gouverneur, employant tous les artifices des âmes viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flatta l'homme dont il était jaloux et qu'il avait voulu faire périr. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison et lui accorda toutes sortes de distinctions. Mais, au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haine qui dévorait son cœur; il mit en

liberté le chef des mutins, que Colomb avait amené dans les fers pour le faire juger pour ses crimes, et menaça tous ceux qui avaient défendu le parti de l'amiral de rechercher leur conduite. Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvait empêcher; mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandait un homme qui l'avait traité en toute occasion avec tant d'injustice et d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits, et il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur, qui avait accompagné sa vie, continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux fut obligé de revenir à Saint-Domingue, ne pouvant plus tenir la mer : l'autre, battu par de violentes tempêtes, fit sept cents lieues avec des vergues pour mâts, et gagna avec beaucoup de difficulté le port de Saint-Lucar. Colomb y reçut en arrivant la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venait de mourir, et avec elle il perdait la dernière ressource qu'il avait espéré de trouver dans sa justice, son humanité et sa bienveillance. Il ne restait plus personne qui pût réparer les injustices qu'on lui avait faites, le récompenser de ses services et le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avait toujours traversé, et avait été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenaient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. C'était pourtant dans cette triste occupation que Colomb était destiné à consumer le reste de ses jours. Aussitôt que sa santé put le lui permettre, il alla à la cour. Ferdinand le reçut avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs et la restitution de tous les priviléges qui lui étaient promis par le traité

de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes et laissa voir clairement l'intention où il était de ne jamais terminer cette affaire. La santé affaiblie de Colomb flattait Ferdinand de l'espérance qu'il serait bientôt délivré de ce solliciteur importun, et le soutenait dans l'exécution de son injuste plan de délai. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avait servi avec tant de fidélité et de succès, épuisé par les fatigues et les chagrins qu'il avait essuyés, et affaibli par les infirmités qui étaient le fruit de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid, le 20 de mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il mourut avec la fermeté qui avait toujours distingué son caractère, et avec les sentiments de religion qu'il avait montrés dans toutes les circonstances de sa vie.

LIVRE TROISIÈME.

Conquête du Mexique par Fernand Cortès.

Fernand Cortès était né en 1485, à Médelin, petite ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avait été destiné d'abord à l'étude des lois, carrière qu'on croyait propre à le conduire à la fortune, et il fut envoyé à Salamanque, où il prit quelque teinture de savoir. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenait pas à son génie ardent et inquiet, et se retira à Médelin, où il s'adonna tout entier à la chasse et aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si emporté, que, pour satisfaire l'inclination qui le portait au métier de la guerre, son père consentit à l'envoyer hors de sa patrie en qualité de volontaire dans quelqu'une des armées espagnoles. Cette nation avait alors deux théâtres sur lesquels les jeunes gens qui cherchaient à se distinguer pouvaient déployer leur valeur : l'un était l'Italie, où commandait Gonsalve de Cordoue, l'autre était le Nouveau-Monde. Cortès choisit le premier, mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyait à Naples. Ce contre-temps lui fit tourner ses vues du côté de l'Amérique, où il était d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando, gouverneur d'Hispaniola et son parent (98). A son arrivée à Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y était attendu, et le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables et lucratives; mais c'était peu pour son ambition. En 1511, sous le gouvernement de Diego

Colomb, fils de Christophe Colomb et qui avait succédé à Ovando comme gouverneur d'Hispaniola, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquez, envoyé par Diego Colomb pour s'emparer de l'île de Cuba. Il se distingua tellement dans cette expédition que, malgré quelques disputes violentes avec Velasquez, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint enfin ses bonnes grâces et une ample concession de terres et d'Indiens, sorte de récompense qu'on accordait alors ordinairement aux aventuriers du Nouveau-Monde.

Quoique Cortès n'eût pas jusque-là commandé en chef, les qualités qu'il avait montrées en différentes occasions difficiles donnaient les plus grandes espérances et tournaient vers lui tous les yeux de ses compatriotes comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de la jeunesse, en trouvant des objets et des occupations propres à l'exercer, s'était calmée par degrés et s'était changée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractère, contenue par la discipline et adoucie par le commerce de ses égaux, n'était plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étaient accompagnées d'une prudence calme dans ses plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, et, ce qui est le caractère des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance et de gouverner l'esprit des hommes. Il joignait enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire et attirent le respect, une figure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires et une constitution robuste, capable de soutenir les plus grandes fatigues.

Velasquez, devenu gouverneur de Cuba, cherchait depuis longtemps un homme doué du talent de commander

et qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie, afin de l'envoyer conquérir l'empire du Mexique nouvellement découvert. Il pensa que le rang et la fortune de Cortès ne lui permettaient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avait lieu de croire que la facilité avec laquelle il avait lui-même oublié d'anciens différends lui avait gagné sa bienveillance; il se flattait enfin qu'une nouvelle marque de confiance achèverait de le lui attacher pour toujours. Il crut donc avoir trouvé en lui un sujet propre à ses desseins, et lui confia le commandement d'une escadre destinée à cette conquête et dont il avait fait personnellement une partie des frais.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect et de reconnaissance pour le gouverneur. Il arbora sur-le-champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire et prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa sur-le-champ toute son activité et tout son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre et à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds et tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres et ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre et des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvaient pas s'équiper d'une manière convenable à leur rang (99). Tout innocente et même louable que fût cette conduite, les concurrents auxquels il avait été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représentèrent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes en cherchant à s'assurer leur respect et leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappelèrent à Velasquez ses an-

ciens démêlés avec l'homme à qui il venait imprudemment de montrer une si grande confiance, et lui prédirent que Cortès se servirait de son nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avait essuyées que pour reconnaître le bienfait qu'il venait de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance et du refroidissement; et, d'après les conseils de ses amis, il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent de se confirmer et d'éclater avec violence. Connaissant tout le danger d'un retardement, il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude qu'il mit à la voile de San-Iago de Cuba le 18 novembre. Velasquez l'accompagna au rivage et prit congé de lui avec l'apparence de la confiance et de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que San-Iago.

Là il fut joint par plusieurs aventuriers et reçut un renfort de munitions de guerre et de bouche, dont il était assez mal pourvu. A peine avait-il quitté San-Iago que la jalousie qui s'était emparée de l'âme de Velasquez s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux et à ses ordres, il sentait que son pouvoir avait cessé et que celui de Cortès devenait plus absolu. Son imagination grossissait toutes les circonstances qui avaient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès ramenaient avec adresse Velasquez sur toutes les réflexions qui pouvaient augmenter ses craintes; ils appelèrent même la superstition à leur se-

cours; et avec autant d'adresse que de méchanceté, ils surent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendait. Velasquez se repentit amèrement de la confiance imprudente qu'il avait mise en un homme dont la fidélité lui paraissait si suspecte, et dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour enlever à Cortès sa commission : mais celui-ci avait déjà si bien gagné l'estime et la confiance de ses troupes et se trouva si assuré de leur zèle, qu'en employant tantôt la séduction et tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquez fussent exécutés.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havane pour lever encore des soldats et achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminèrent à le suivre et s'engagèrent à fournir le reste des approvisionnements qui lui manquaient. Mais comme il leur fallait du temps pour remplir leurs engagements, Velasquez, convaincu qu'il ne devait plus compter sur un homme à qui il avait fait connaître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnait ce retardement pour tenter encore de dépouiller Cortès de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une faiblesse puérile ou d'une trahison manifeste pour avoir permis à Cortès de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya un homme de confiance à la Havane, chargé de remettre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur-le-champ Cortès, de l'envoyer prisonnier à San-Iago sous

une bonne escorte et de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même temps aux principaux officiers pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyait. Mais, avant l'arrivée de son messager, un moine de Saint-François avait fait passer la nouvelle de ce qui se tramait à Barthélemy d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Cortès, averti du danger, eut le temps de prendre ses précautions. La première fut d'éloigner de la Havane, sous quelque prétexte, Diégo de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquez devait lui rendre suspect. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par delà le cap Antoine, et sut ainsi l'éloigner sans paraître soupçonner sa fidélité. Après son départ, Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquez. Comme les officiers ainsi que les soldats avaient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardaient toute leur fortune, ils furent étonnés et indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur voulait sacrifier non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire et de richesses qu'eux-mêmes avaient conçues. Ils supplièrent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avait tant de droits, et de ne pas les priver d'un chef qu'ils avaient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquez. Cortès céda aisément à des instances qui n'avaient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il désirait lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais

abandonner des soldats qui lui avaient donné des preuves si éclatantes de leur attachement, et leur promit de les conduire incessamment à cette riche contrée qui était depuis si longtemps l'objet de leurs pensées et de leurs désirs.

Tous les préparatifs étaient faits pour son départ; mais quoique les Espagnols de Cuba eussent rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition; quoique chaque établissement y eût fourni des hommes et des provisions; quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, et que chaque aventurier eût employé tous ses fonds et tout son crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la faiblesse de l'armement, bien peu proportionné en effet à un aussi grand projet que l'était la conquête d'un vaste empire. La flotte consistait en onze vaisseaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'était que de cent tonneaux; trois, de soixante-dix ou quatre-vingts tonneaux, et sept petites barques sans ponts. Elle portait six cent dix-sept hommes, dont cinq cent huit soldats et cent neuf matelots et ouvriers. Les soldats étaient partagés en onze compagnies, selon le nombre des vaisseaux, chacune commandée par un capitaine qui avait en même temps le commandement du vaisseau et celui des troupes quand elles seraient à terre (100). Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe était encore récent, et qu'on n'en donnait dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée, il n'y avait dans la troupe de Cortès que treize soldats armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses et le reste d'épées et de piques; au lieu des armes défensives ordinaires, qui eussent été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avaient des cottes d'armes

de coton piqué, qu'on avait reconnues être suffisantes pour garantir des flèches des Américains. Ils n'avaient que seize chevaux, dix petites pièces de campagne et quatre fauconneaux.

C'est avec ces faibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étaient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthousiasme religieux se trouvait mêlé avec l'esprit de découverte et de conquête, et par une combinaison plus étrange, avec l'avidité même, dans toutes les entreprises des Espagnols, leurs étendards portaient une grande croix avec cette épigraphe : *Suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons.* Les compagnons de Cortès, aussi avides de piller le riche pays qu'ils allaient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étaient tellement animés de ces deux passions qu'ils se mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du succès et de l'assurance d'être protégé par le ciel.

Cortès, déterminé à visiter tous les endroits où Grijalva était allé, fit directement voile vers l'île de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens, Jérôme d'Aguilar, Espagnol qui avait été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme, qui avait appris parfaitement un dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandu dans une grande étendue de pays, et qui avait d'ailleurs de la prudence et de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortès se rendit à Tabasco dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avait été, et d'en retirer une aussi grande quantité d'or; mais la disposition des habitants

était entièrement changée pour des raisons qu'on ne connaît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux et qu'ils attaquassent avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement et la terreur que leur inspirèrent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcertèrent leur courage et les forcèrent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, et donnèrent à Cortès des provisions, des habits de coton, un peu d'or et vingt femmes esclaves (101).

Cortès continua sa course à l'ouest sans perdre, autant qu'il le pouvait, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean-d'Ulloa. Comme il entrait dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux semblaient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix et d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte et sans défiance, et lui adressèrent, d'un air très-respectueux, un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand objet qu'il méditait les lenteurs et l'incertitude que causerait nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes et des gestes; mais il ne demeura pas longtemps dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'aurait pu faire. Une des femmes esclaves qu'il avait eues du

cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortès et de ses nouveaux hôtes, aperçut son embarras et la confusion d'Aguilar, et comme elle entendait parfaitement la langue mexicaine, elle expliqua dans la langue yucata, qu'Aguilar entendait, ce que disaient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de dona Marina, et qui fait une si grande figure dans l'histoire du Nouveau-Monde où les plus grands événements sont presque toujours l'effet de très-petites causes, était née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre et avoir éprouvé diverses aventures, elle était tombée entre les mains des peuples de Tabasco et avait vécu assez longtemps parmi eux pour apprendre leur langue sans oublier la sienne. Quoique cette manière de converser par l'entremise de deux interprètes fut très-fatigante et très-ennuyeuse, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitants d'un pays où il voulait pénétrer, et, dans les transports de sa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante des secours de la Providence en sa faveur.

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avait reçues à son bord étaient députées de Pilpatoë et de Teutilé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordait et qui était soumise à un grand monarque appelé Montézuma, l'autre commandant de ses troupes; ces députés étaient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en visitant leur côte et pour lui offrir les secours dont il pouvait avoir besoin pour continuer sa route. L'air de ces Indiens et les intentions exprimées dans leur message frappèrent Cortès. Il les assura, dans les termes les plus respectueux, qu'il abordait chez eux avec des sentiments

d'amitié, qu'il venait faire des propositions d'une grande importance au bien du prince et de son royaume, et qu'il les exposerait en personne au gouverneur et au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux et son artillerie, et ayant choisi un terrain convenable, il commença à y élever des baraques et à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devaient être un jour les destructeurs de leurs pays, les aidèrent dans toutes les opérations de leur débarquement avec un empressement dont ils eurent depuis bien des raisons de se repentir.

Le jour suivant, Pilpatoë et Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite, et Cortès, les regardant comme les ministres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avaient coutume d'en marquer aux petits caciques avec lesquels ils traitaient. Il leur apprit qu'il venait en qualité d'ambassadeur de don Charles d'Autriche, roi de Castille, et le plus puissant monarque de l'est, et qu'il était chargé de propositions d'une telle importance, qu'il ne pouvait les communiquer qu'à Montézuma lui-même, et il leur demanda de le conduire devant lui sans perdre de temps. Les officiers mexicains ne purent cacher la peine que leur faisait une demande qu'ils prévoyaient devoir être fort mal reçue de leur souverain, dont l'esprit était déjà rempli d'inquiétudes et de craintes, depuis les premières nouvelles qu'il avait apprises de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortès de son projet, ils s'efforcèrent de gagner sa bienveillance en le pressant d'accepter des présents qu'ils voulaient mettre à ses pieds en qualité d'humbles

esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistaient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs et en ornements d'or et d'argent d'une valeur considérable et d'un travail curieux. La vue de ces présents produisit un effet bien différent de celui que se proposaient les Mexicains. Loin de satisfaire l'avidité des Espagnols, elle l'accrut, et leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisait ces richesses, que Cortès, se donnant à peine le temps d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë et Teutilé cherchaient à le détourner d'aller à la capitale, et prenant un ton fier et décidé, leur répéta qu'il voulait avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres à la suite des chefs des Mexicains avaient été occupés à dessiner, sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats espagnols et tout ce qu'ils trouvaient de plus singulier. Cortès, qui s'en aperçut et qui apprit que ces dessins devaient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie et plus imposante des objets étonnants qui se présentaient pour la première fois à la vue des Indiens, et qu'aucun mot de leur langue ne pouvait rendre. Pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connaître la bravoure de ses soldats et la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille, l'infanterie exécuta plusieurs mouvements dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, et la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force et son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du camp, fit un grand dégât dans les

arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le silence et l'étonnement qui sont naturels lorsque l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paraissent redoutables; mais au bruit du canon, plusieurs s'enfuirent, d'autres tombèrent de frayeur, et tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener et à les rassurer. Leurs peintres employèrent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, et leur imagination à inventer des figures et des caractères qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venaient d'être les témoins.

On dépêcha sur-le-champ des courriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux et de lui faire le récit de ce qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyait en même temps au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passait dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avaient établi une excellente institution que l'Europe même ne connaissait pas encore. Ils avaient en différents endroits, sur les principales routes, des courriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité et se relevant les uns les autres à de médiocres distances, portaient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisait sa résidence fût distante de cent quatre-vingts milles de Saint-Jean-d'Ulloa, les présents de Cortès furent portés à l'empereur et sa réponse rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avaient jusque-là traité avec les Espagnols furent chargés de la réponse du monarque; mais comme

ils savaient combien les projets et les désirs du général étaient opposés aux résolutions que venait de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès, sans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présents qu'envoyait Montézuma et qui étaient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondait à la grandeur du monarque et dépassait de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étaient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisait paraître avec plus d'avantage. Cortès et ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton si belles et d'un tissu si fin qu'elles égalaient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres et d'autres objets, qui n'étaient formés que de plumes de différentes couleurs employées avec assez d'adresse et d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité et la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira surtout leurs regards ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or massif, représentant le soleil; l'autre d'argent, emblème de la lune (102). Il y avait en outre des bracelets, des colliers, des anneaux et d'autres bijoux d'or, et afin que les Espagnols pussent prendre une idée complète de toutes les richesses que fournissait le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés et tels qu'on les trouvait dans les mines et les rivières. Cortès reçut ces présents avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui envoyait. Mais quand les Mexicains, croyant désormais leur négociation plus facile, lui firent savoir

que, quoique l'empereur lui eût envoyé ces présents comme une marque des égards qu'il avait pour le prince que Cortès représentait, il ne consentait point à ce que des troupes étrangères approchassent davantage de sa capitale, ou même demeurassent plus longtemps dans ses domaines, le général espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant qu'il ne se relâcherait point de sa première demande, et qu'il ne pourrait sans honte retourner auprès de son souverain, s'il n'avait été admis en la présence du prince qu'il était venu visiter de sa part. Les Mexicains, étonnés de voir un homme qui osait s'opposer à une volonté qu'ils étaient accoutumés à regarder comme irrésistible, effrayés en même temps du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demandèrent et obtinrent de Cortès la promesse qu'il resterait dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyaient à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres.

La fermeté avec laquelle Cortès persistait dans sa résolution devait naturellement conduire la négociation entre lui et l'empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissait à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entière ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti était celui auquel il y avait lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain et puissant. L'empire du Mexique était alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande société policée en si peu de temps. Quoiqu'il ne subsistât que depuis cent trente ans, sa domination s'étendait de la mer du Nord à la mer du Sud, sur un territoire de plus de cinq cents lieues de l'est à l'ouest, et de plus de deux cents lieues du sud au nord, et com-

prenait des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédaient à aucun des pays de la zone torride. La nation était guerrière et entreprenante, l'autorité du monarque illimitée et ses revenus considérables. Si, avec les forces qu'on pouvait réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étaient encore campés sur une côte stérile et malsaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline et de leurs armes, ils n'auraient pu résister à un pareil choc; ou ils auraient péri dans un combat si inégal, ou ils auraient abandonné leur entreprise.

La puissance de Montézuma le mettait en état de prendre ce parti vigoureux, et son caractère même semblait l'y porter. De tous les princes qui avaient tenu le sceptre du Mexique, il était le plus haut, le plus violent et le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyaient avec crainte, et ses ennemis avec terreur. Il gouvernait les premiers avec une sévérité terrible; mais ils avaient une si grande opinion de son habileté qu'ils étaient forcés de le respecter, et les victoires nombreuses qu'il avait remportées sur ses ennemis avaient répandu au loin la terreur de ses armes et avaient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais quoiqu'il eût peut-être assez de talents pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où était cet empire et dans le cours ordinaire des choses, ces talents étaient bien insuffisants pour une conjecture si extraordinaire, et ne le mettaient pas en état de se décider avec la justesse et la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

Depuis que les Espagnols avaient paru sur la côte, il

avait laissé voir tous les symptômes de l'embarras et de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devaient lui inspirer le sentiment de son pouvoir et le souvenir de ses premiers exploits, il avait mis dans toutes ses délibérations une inquiétude et une indécision qui n'échappèrent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité et le trouble de Montézuma aussi bien que le découragement de ses sujets n'étaient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols et de la terreur de leurs armes; on les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens espagnols et les plus estimés, il y avait parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçait et leur serait apportée par une race de conquérants redoutables venant des régions de l'est pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte était l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe, qui aurait frappé l'esprit de ses habitants de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causait la première vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montraient aux Mexicains. Quoi qu'il en soit, comme cette nation était plus superstitieuse qu'aucune autre du monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instruments destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçait le Mexique. Dans de pareilles circonstances on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire et de tous ses sujets.

Cependant lorsque le messager arrivé du camp espagnol apporta la nouvelle que Cortès, persistant dans sa

première demande, refusait d'obéir à l'ordre qui lui enjoignait de quitter le pays, Montézuma, malgré ses terreurs, montra un moment de résolution, et dans un transport de colère naturel à un prince orgueilleux qui n'avait jamais rencontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses dieux ces insolents étrangers. Mais ses incertitudes et ses craintes revinrent bientôt; et au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appela encore ses ministres pour consulter et prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudrait agir ne prennent jamais que des mesures lentes et faibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur-le-champ des moyens efficaces de repousser l'ennemi; on se contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés, fort imprudemment sans doute, d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Ceux-ci étaient cependant inquiets et incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre. D'après ce qu'ils avaient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entre eux s'en formaient des idées si exagérées qu'ils étaient déterminés à braver toutes les difficultés et tous les dangers pour achever une conquête qui devait les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres, jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés par plusieurs observations que ce pays avait une forme régulière de gouvernement, prétendaient que c'était une folie véritable que d'attaquer un si grand État avec une poignée d'hommes manquant de provisions, affaiblis déjà par les maladies particulières au climat, qui en avaient fait périr plusieurs, et sans avoir l'appui d'aucune alliance

dans le pays. Cortès applaudissait secrètement à ceux qui tenaient pour les résolutions hardies; et il encourageait des espérances romanesques qui lui étaient communes avec eux, et qui concouraient à l'exécution des plans qu'il avait concertés.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquez s'étaient déclarés, et où il avait tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avait confiée, celui-ci avait senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandait même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue, il n'avait rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talents pour le commandement lui méritèrent aisément leur estime, et il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevait pas un général assez au-dessus de ceux qui étaient sous ses ordres pour ne pas établir entre eux un commerce continuel. Cortès sut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manières affables et par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (103); enfin, en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats qu'ils oublièrent presque que l'armement avait été fait sous l'autorité et aux dépens d'un autre que Cortès.

Pendant que le général espagnol conduisait ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma et un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur-le-champ ses États. Mais lorsque le général renouvela la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le

quitta brusquement, et sortit de son camp avec des regards et des gestes qui exprimaient toute sa surprise et tout son ressentiment. Le lendemain au matin, il ne parut aucun des Indiens qui avaient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, et d'y apporter des provisions qu'ils échangeaient avec les soldats. Tout commerce parut cesser, et on s'attendait à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquez non-seulement à murmurer et à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entre eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avait à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes, et de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte et y augmenter son armée. Diégo de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontents, s'en acquitta avec toute la liberté et la grossièreté d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimait le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion, et comme il connaissait fort bien les dispositions et le caractère de ses soldats, et qu'il prévoyait la manière dont ils recevraient une proposition qui renversait en un instant toutes les belles espérances qu'ils avaient jusque-là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à paraître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz, et il donna des ordres pour que l'armée se tînt prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers, frustrés de leurs espérances, se plaignirent et menacèrent. Les émissaires de Cortès, se joignant à eux, enflammèrent leur dépit. La

fermentation devint générale. Tout le camp était prêt à se mutiner ; tous demandaient avec empressement à voir le général. Cortès ne se fit pas presser longtemps. A sa vue ils exprimèrent tout d'une voix l'étonnement et l'indignation que leur causaient les ordres qu'ils venaient de recevoir. Il était honteux, disaient-ils, pour des Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger, et infâme de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux, ils étaient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avait été heureuse jusqu'à ce moment, et qui tendait si manifestement à répandre la connaissance de la religion et à procurer à leur patrie tant de gloire et d'avantages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès, ils étaient disposés à le suivre au travers de tous les dangers, pour former un établissement et recueillir les trésors qui faisaient depuis si longtemps l'objet de leurs désirs ; mais s'il voulait retourner à Cuba et céder honteusement toute sa gloire et ses espérances à un rival envieux, ils se choisiraient dans le moment même un autre général qui les guiderait dans le chemin de la gloire qu'il n'avait pas le courage de suivre.

Cortès, enchanté de leur ardeur, ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçaient des sentiments que lui même avait inspirés, et dont, à la chaleur de leurs expressions, il voyait combien ils étaient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendait. Il déclara qu'il n'avait donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'était là le désir général des troupes ; qu'il avait sacrifié en cela sa propre opinion, par déférence pour celle qu'il croyait être la leur ; qu'il avait toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays ;

qu'on l'avait trompé en lui persuadant que leurs vues étaient différentes des siennes; qu'il les voyait avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devait animer tout véritable Espagnol; que cette certitude allait lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, et qu'il était très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritait. A cette déclaration de Cortès on répondit par des applaudissements et des cris de joie. La résolution parut unanime et prise d'un consentement universel; car ceux qui la condamnaient secrètement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté.

Sans laisser à ses gens le temps de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venait de prendre, Cortès s'occupa sur-le-champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée, et, d'après leur suffrage, il forma un conseil et nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leurs gouvernements dans les nouveaux établissements qu'ils forment, la colonie fut établie sur le modèle de l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms et les mêmes marques de dignité et eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortès qui lui étaient entièrement dévoués, et les actes de leur élection et de leur nomination furent dressés au nom du roi, sans y faire mention de celui de Velasquez. Les deux mobiles des Espagnols, dans toutes leurs entre-

prises au Nouveau-Monde, l'avidité et l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortès le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appela la riche ville de la vraie croix : *Villa-Rica de la Vera-Cruz.*

La première assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permission de s'y présenter, et s'approchant avec une contenance respectueuse, propre à relever la dignité du tribunal et à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours, dans lequel il employa beaucoup d'art et dit les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entraient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtus de l'autorité suprême sur la colonie, il les considérait comme exerçant toute celle du souverain et comme représentant sa personne; qu'il se croirait désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderait comme intéressant le bien public, avec la même fidélité et le même zèle que s'il s'adressait à son maître même; que la sûreté d'une colonie qui s'établissait dans un grand empire, dont le monarque montrait déjà des dispositions ennemies, dépendait des armes et par conséquent de la subordination et de la bonne discipline parmi les troupes; qu'il avait tenu d'abord son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que, comme Velasquez avait depuis longtemps révoqué sa commission, on pouvait contester la légitimité de son pouvoir, et qu'il craignait lui-même d'exercer une autorité qui ne serait fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque: que la colonie ne pouvait confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance complète à ses ordres était absolument nécessaire;

que toutes ces considérations le déterminaient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvait avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer tout entière à celui qu'ils choisiraient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût désormais la commander; que, quant à lui, son dévouement à sa patrie était tel qu'il se réduirait, s'il était nécessaire, à n'être qu'un simple officier; qu'il servirait avec le même zèle en cette qualité qu'en celle de général, et prouverait à ses compagnons de guerre que, quoique accoutumé à commander, il savait aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquez, et après avoir baisé son bâton de commandement, le remit entre les mains du président et se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avait concerté toutes ses mesures avec ses partisans les plus fidèles, et préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il désirait. On accepta sa démission, et comme la prospérité continue qui avait jusque-là couronné son expédition était une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommèrent, d'une voix unanime, premier magistrat de la colonie et général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui serait expédiée au nom du roi, avec les pouvoirs les plus étendus, et qu'il les exercerait jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venait de prendre. Les soldats ratifièrent le choix du général avec de grands applaudissements. On proclama le nom de Cortès, et tous lui jurèrent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Cortès, ayant heureusement accompli ses desseins et secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il semblait être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de marques de respect pour le conseil et de reconnaissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnait, et se trouva revêtu de l'autorité suprême tant au civil qu'au militaire sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, et commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venait de recevoir. Il ne s'était regardé jusqu'à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne; il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquez, prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus longtemps spectateurs oisifs de tout ce qui se passait. Ils se récrièrent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardaient comme illégal, et contre la conduite de l'armée, qu'ils traitaient de désobéissance. Cortès, sentant la nécessité de prévenir de bonne heure, par un acte de vigueur, les effets de ces discours séditieux, fit arrêter Ordaz, Escudero et Velasquez de Léon, chefs de cette faction, et les envoya sur la flotte les fers aux pieds. Leurs partisans effrayés et confondus restèrent tranquilles, et Cortès, qui avait plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connaissait le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité et d'adresse qu'il s'opéra entre eux une sincère réconciliation, tellement que, dans les occasions les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avaient essuyé, ne purent les détacher de ses intérêts. Dans cette occasion, ainsi que dans d'autres également critiques pour sa fortune et sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès

à l'or du Mexique, qu'il distribuait avec profusion à ses amis et à ses ennemis.

Cortès, ayant fortifié ainsi l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvait quitter désormais son camp et s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivait. Quelques Indiens s'approchèrent de son camp et furent secrètement admis en sa présence. Ils étaient envoyés avec des propositions d'alliance et d'amitié par le cacique de Zempoalla, ville considérable et peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffrait impatiemment le joug, et craignait et haïssait si fortement Montézuma que rien ne pouvait lui être plus agréable que l'espérance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissait. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumière et d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposait d'attaquer était désuni, et que le souverain n'y était pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvaient pas être bornées à une seule province, et qu'il se trouverait, en d'autres parties de l'empire, des mécontents las de la soumission ou désirant un changement, et prêts à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montrerait. Plein de ces idées, et commençant dès lors à se tracer un plan que le temps et une connaissance plus exacte de l'état du pays devaient le mettre bientôt en état de suivre et d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans et leur promit d'aller incessamment visiter leur cacique.

Pour remplir sa promesse, il n'était pas nécessaire

qu'il s'écartât de la route qu'il s'était déjà proposé de suivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à visiter la côte ayant reconnu un village nommé Quiabislan, à environ quarante milles au nord, qui, à raison de la fertilité du sol environnant et de la bonté de son havre, semblait être un poste plus commode que celui que les Espagnols avaient jusqu'alors occupé, Cortès était déterminé à y transporter son camp. Zempoalla se trouvait sur son chemin. Le cacique le reçut aussi bien que Cortès pouvait l'espérer. Il lui fit des présents et des caresses qui montraient un extrême désir de gagner sa bienveillance, le traita comme un libérateur, et lui montra un respect porté presque jusqu'à l'adoration. Cortès apprit de lui plusieurs particularités du caractère de Montézuma et les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma, lui disait en pleurant le cacique, était un tyran hautain, cruel et soupçonneux, qui traitait ses sujets avec une arrogance extrême, ruinait les provinces par des exactions, enlevait les enfants aux pères et aux mères pour les immoler à ses dieux. Cortès, dans sa réponse au cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols, en visitant des pays si éloignés de leur patrie, était de redresser les torts et de délivrer les hommes de l'oppression, et, lui ayant fait espérer ses secours quand il en serait temps, il continua sa marche vers Quiabislan.

Le lieu que ses officiers lui avaient indiqué lui parut si favorablement situé et si bien choisi, qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville. Les maisons ne devaient être que des huttes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étaient nécessaires, tant à l'établisse-

ment et à la conservation de la colonie qu'à l'exécution du dessein que le général et les soldats avaient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers et soldats, mit la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnait l'exemple de l'activité et de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla et de Quiabislan les aidèrent; et ce petit poste, par lequel commencèrent des établissements nombreux et puissants, fut bientôt en état de défense.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutaient, Cortès avait des entrevues avec les caciques de Zempoalla et de Quiabislan, et, profitant de leur étonnement et de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentait à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étaient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvait résister, que, comptant sur la protection de ces étrangers, ils osèrent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étaient accoutumés à trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présentèrent pour lever le tribut ordinaire, et pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que ces deux nations venaient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avait ordonné de sortir de ses domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du monarque, les maltraitèrent, et, comme leur superstition n'était pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposaient à les sacrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha, en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux caciques,

s'étant jetés dans une rébellion ouverte, et ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachaient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux, en se reconnaissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation courageuse qui habitait les montagnes voisines; et tous, s'étant soumis volontairement à la couronne de Castille, offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico.

Il y avait à cette époque trois mois que Cortès était dans la Nouvelle-Espagne, et, quoique tout ce temps n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avait été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étaient d'une plus grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée et à conduire ses négociations avec les Indiens, il jetait les fondements de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvait se dissimuler que, son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvait contester, la sienne était elle-même chancelante et précaire. Velasquez ne pouvait manquer de se plaindre au roi des insultes qu'il avait reçues de Cortès, et pouvait présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'était joué de ses ordres, de manière à lui attirer une prompte destitution et une punition sévère. Avant de se mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services; une description pompeuse du pays qu'ils avaient découvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation et de ses arts; un tableau des progrès qu'ils y avaient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, et des moyens qu'ils se proposaient

d'employer pour en achever la conquête ; enfin un long exposé des motifs qui les avaient déterminés à renoncer à toutes liaisons avec Velasquez pour établir une colonie dépendant immédiatement du roi lui-même, et d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire : ils finissaient par supplier humblement le roi de ratifier par son autorité tout ce qu'ils avaient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues ; et, comme il savait fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvraient, n'accorderait que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisait de la Nouvelle-Espagne, si l'on n'y joignait des échantillons des riches productions qu'elle fournissait, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvaient réclamer pour leur part des trésors qu'on avait jusque-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel était l'ascendant de Cortès sur son armée, et telles étaient les espérances romanesques que les Espagnols se formaient de la richesse des pays qu'ils allaient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigents et avides fut capable de ce généreux effort, et fit à son souverain le plus riche présent que le Nouveau-Monde ait fait à l'Espagne. Porto-Carrero et Montejo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défense expresse de toucher à Cuba dans leur route vers l'Europe.

Tandis qu'on armait le vaisseau qui devait les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats et quelques matelots, partisans cachés de Velasquez ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissait de pénétrer avec une poignée d'hommes jusque dans le cœur d'un

grand empire, avaient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin et de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passait, et le mettre en état d'intercepter les trésors et les dépêches que Cortès envoyait en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret; mais, au moment où tout était prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avait servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, et le porta à exécuter un projet qu'il méditait depuis longtemps. Il voyait encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvait se réveiller tout à coup. Il remarquait que plusieurs de ses soldats, las du service, désiraient revoir leurs établissements de Cuba, et qu'au premier danger ou au premier revers il serait impossible de les retenir. Il sentait que, si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuaient encore par la désertion d'une partie de son armée, il serait forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avait point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtait à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, et s'il ne les réduisait à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue, il se détermina à détruire sa flotte; mais, comme il n'osait exécuter une résolution aussi hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il fallait toute son adresse pour venir à bout d'un projet

si difficile. Il persuada aux uns que les navires avaient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étaient absolument incapables de servir davantage ; à d'autres, il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteraient à l'armée cent hommes de plus, employés inutilement sur les vaisseaux, et à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards et toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvrait devant eux, et d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendait : d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre et mis en pièces, après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers et tout ce qui pouvait être de quelque utilité. C'est ainsi que, par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cents hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes et inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, et ne se réservant d'autre ressource que leur constance et leur valeur.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes et les dispositions de ses alliés étaient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette dernière, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse et de soins, furent sur le point de lui échapper par une saillie de ce zèle religieux qui, en plusieurs occasions, poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguait son caractère. Quoique jusque-là il n'eût eu ni le temps ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, et de leur faire connaître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses sodats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, et

d'élever à la place un crucifix et une image de la Vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès était si grande et l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut apaisé sans effusion de sang, et que la concorde fut bientôt rétablie.

Cortès commença sa marche et partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cents hommes, quinze chevaux et six pièces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendait moins propres à un service fatigant, fut laissé en garnison à Villa-Rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite et très-attaché à Cortès. Le cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions et deux cents Indiens appelés *tamenès,* chargés de porter les fardeaux et destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols, qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avaient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage et même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit aussi à Cortès un corps considérable de ses Indiens; mais le général se contenta d'en prendre quatre cents des plus distingués parmi eux, afin qu'ils pussent lui servir d'otages qui lui répondraient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans sa route jusqu'à ce qu'il eut atteint les frontières du pays de Tlascala. Les habitants de cette province, peuples belliqueux, étaient ennemis implacables des Mexicains, et avaient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civilisés que les Mexicains, ils étaient bien plus avancés dans les arts que les autres nations grossières de l'Amérique dont nous avons parlé

jusqu'à présent. Ils avaient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitaient de grandes villes et avaient une sorte de commerce; et si nous en croyons les relations imparfaites des premiers historiens espagnols, on découvrait dans leurs institutions et leurs lois quelques traces d'une justice distributive et d'une jurisprudence criminelle. Cependant comme, avec cette civilisation incomplète, l'agriculture seule ne suffisait pas à leur subsistance, et qu'ils étaient obligés d'y joindre la chasse, ils conservaient encore en partie les mœurs et le caractère des peuples chasseurs. Ils étaient féroces et passionnés pour la vengeance, courageux, altiers et indépendants, en guerre continuelle et presque sans communication avec les États voisins. Ils abhorraient tellement la servitude que non-seulement ils avaient constamment repoussé toute domination étrangère et maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étaient encore défendus contre toute tyrannie domestique; ne reconnaissant aucun maître, ils vivaient sous l'autorité douce et limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus.

Cortès, quoique instruit du caractère guerrier de cette nation, se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlascalans eux-mêmes portaient aux Mexicains et l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourraient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'accompagnaient furent envoyés aux Tlascalans pour demander, au nom de Cortès et de leur cacique, le passage sur les terres des Tlascalans. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlascalans

saisirent les ambassadeurs, et, sans égard pour leur caractère, se disposèrent à les sacrifier à leurs dieux. En même temps ils assemblèrent leurs troupes pour s'opposer à l'invasion de ces inconnus, s'ils tentaient de se faire un passage par force. Plusieurs motifs poussaient les habitants à cette résolution. Un peuple féroce, renfermé dans son pays et presque sans communication au dehors, est disposé à considérer tout étranger comme ennemi, et court facilement aux armes. Le projet de Cortès, de faire une visite à Montézuma, dans sa capitale, leur faisait croire, malgré toutes les protestations de l'étranger, qu'il recherchait l'amitié d'un monarque objet de leur haine et de leur crainte. Le zèle imprudent que Cortès avait montré en renversant les temples de Zempoalla remplissait les Tlascalans d'horreur; et comme ils n'étaient pas moins superstitieux que les autres nations de la Nouvelle-Espagne, ils avaient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs dieux, et de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler les hommes impies qui avaient osé profaner leurs autels. Ils méprisaient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étaient pas encore mesurés avec ces étrangers, et qu'ils n'avaient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes et de la discipline.

Cortès, après avoir inutilement attendu quelques jours le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutaient avec la même promptitude qu'elles se formaient. Les Espagnols trouvèrent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquèrent avec une grande intrépidité, et dans la première

action blessèrent quelques Espagnols et leur tuèrent deux chevaux, perte fort considérable, parce qu'elle ne pouvait pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes, on s'arrêta à propos, on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Espagnols essuyèrent des attaques presque continuelles, renouvelées, sous diverses formes et par des corps nombreux, avec une bravoure et une persévérance dont ils n'avaient point encore vu d'exemples dans le Nouveau-Monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux et en mêlant aux faits étonnants et réels beaucoup de circonstances incroyables et exagérées. Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est si inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment en présentant d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connaître en même temps le caractère des habitants de la Nouvelle-Espagne et celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec des armées nombreuses qui semblaient devoir écraser les Espagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connaissaient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune

discipline militaire. Ils perdaient tout l'avantage qu'ils auraient pu retirer de leur nombre et de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avaient, au milieu de l'action, d'emporter les blessés et les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme et fortifié par le désir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoraient, était universel parmi les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ce pieux devoir, les occupant pendant la chaleur du combat, les désunissait et diminuait la force de l'impression qu'ils auraient pu produire en se tenant plus serrés.

Non-seulement ils ne tiraient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendait encore leur valeur sans effet. Après trois batailles et un grand nombre d'escarmouches, il n'y avait pas encore eu un Espagnol de tué : leurs flèches et leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poisson, leurs piques faites d'un bois aiguisé et durci au feu, leurs épées de bois, étaient des armes redoutables pour des Indiens nus, mais ne pouvaient pénétrer ni les boucliers des Espagnols, ni leur corselets piqués appelés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançaient courageusement à la charge et combattaient souvent en corps. Beaucoup d'Espagnols furent blessés, mais tous légèrement; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servaient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattaient les Espagnols, ils se conduisaient envers eux avec une sorte de générosité. Ils les avertissaient quelquefois qu'ils allaient les attaquer; et comme ils savaient que ces étrangers manquaient de vivres, et qu'ils imaginaient peut-être, comme les autres Américains, que ces Européens

14

n'avaient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvaient pas assez de subsistance, ils envoyaient à leur camp de grandes quantités de volailles et de maïs, en leur faisant dire qu'ils eussent à se bien nourir, parce qu'ils dédaignaient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim; qu'ils croiraient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, et qu'ils craignaient que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger.

Cependant, lorsque, dans les combats multipliés qu'ils livrèrent aux Espagnols, ils s'aperçurent qu'il n'était pas aisé d'exécuter ces menaces, et que, malgré toute leur valeur, dont ils avaient une très-haute opinion, il n'y avait pas un Espagnol de tué ou de pris, ils commencèrent à croire qu'ils avaient affaire à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvaient rien. Dans cette extrémité, ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils pressèrent de leur expliquer des événements si extraordinaires, et de leur enseigner quelque moyen de repousser ces terribles conquérants. Les prêtres, après des sacrifices et des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étaient enfants du soleil et produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est; que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étaient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinait, qu'ils se flétrissaient comme les plantes dans les champs, et s'affaiblissaient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes.

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées et ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes

qu'ils regardaient comme éclairés par le ciel, s'écartèrent d'une de leur maximes les plus constantes en guerre, et se disposèrent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un temps oùi ls croyaient les trouver affaiblis. Mais Cortès avait trop de vigilance et de discernement pour être trompé par les stratagèmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnèrent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher et, sortant de leur camp, dispersèrent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avaient trompés et qu'ils tenteraient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés et commencèrent à désirer sérieusement la paix.

Ils étaient pourtant incertains sur la manière dont ils traiteraient avec ces étrangers. Ils ne savaient quelle idée se former de leur caractère, ni s'ils devaient les regarder comme des êtres bons ou malfaisants. La conduite des Espagnols en différentes circonstances pouvait donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté, ils avaient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avaient faits, avec quelques présents des bagatelles d'Europe, et renouvelé leurs propositions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnait des peuples accoutumés à la manière cruelle de faire la guerre établie parmi les Américains, qui sacrifiaient ou dévoraient sans pitié tous les prisonniers. Les Indiens pouvaient avoir pris de là une idée assez favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortès, ayant soupçonné des Tlascalans qui

apportaient des provisions à son camp d'être des espions, en avait saisi cinquante et leur avait fait couper les mains. L'impression qu'avait faite sur les Indiens le spectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur causaient les armes à feu et les chevaux, leur faisait regarder les Espagnols comme des êtres féroces (106). Leur incertitude se montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortès : « Si vous êtes, dirent-ils, des divinités d'une nature cruelle » et sauvage, nous vous offrons cinq esclaves, afin que vous » buviez leur sang et que vous mangiez leur chair. Si vous » êtes des divinités plus douces, acceptez ces présents » de parfums et de plumes. Si vous êtes des hommes, » voilà des viandes, du pain et des fruits pour vous nour- » rir. » La paix, que les deux partis désiraient également, fut bientôt conclue. Les Tlascalans se reconnurent vassaux de la couronne de Castille et s'engagèrent à secourir Cortès dans toutes ses expéditions. Il prit la république sous sa protection et promit de défendre leurs personnes et leurs biens. Ce traité fut conclu très à propos pour les Espagnols. Les fatigues du service, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuse d'ennemis, étaient excessives. La moitié des soldats étaient debout chaque nuit; et même ceux qui prenaient quelque repos dormaient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au premier signal. Plusieurs étaient blessés, et beaucoup d'autres, parmi lesquels on comptait Cortès lui-même, étaient attaqués de la maladie particulière au climat, qui en avait fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-Cruz. Malgré les provisions qu'ils recevaient des Tlascalans, ils manquaient souvent de vivres, et se trouvaient dans un besoin si grand des choses les plus nécessaires qu'ils étaient réduits à panser leurs plaies

avec un onguent fait de la graisse des Indiens. Excédés de tant de fatigues et de souffrances, les Espagnols commençaient à murmurer; et, lorsqu'ils réfléchissaient sur la multitude et le courage de leurs ennemis, ils étaient près de tomber dans le désespoir. Il fallait toute l'autorité et toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement, et pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avaient à combattre. La soumission des Tlascalans et l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannirent de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipèrent leurs inquiétudes sur l'avenir, et leur persuadèrent qu'aucune force en Amérique ne pouvait désormais résister à leurs armes.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala pour donner quelque repos à ses troupes. Pendant ce temps-là, il s'occupa de soins importants au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractère du souverain et de tous les détails qui pouvaient régler sa conduite et le déterminer à agir en ami ou en ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains était aussi forte qu'on le lui avait dit, et qu'il vit qu'il en pouvait tirer de puissants secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, et il y réussit facilement; car les Tlascalans, avec la légèreté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étaient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de temps de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyaient des Espagnols excitait leur étonnement et leur admiration (107); et, persuadés que ces étrangers avaient une ori-

gine céleste, ils s'empressèrent non-seulement de sastifaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de tous leurs désirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peines pour établir cette union entre les Indiens et lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle saillie du zèle inconsidéré dont il était animé. Tous les aventuriers espagnols de ce siècle se regardaient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne ; et moins ils étaient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance, plus ils avaient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entre eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instances d'abandonner leurs superstitions et d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité et de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignait ; mais ils soutinrent que les *Teutès* de Tlascala étaient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortès, et que, comme celui-ci avait droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étaient obligés de conserver le culte des dieux qu'avaient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux arguments. Les Tlascalans, fatigués et mécontents, le conjurèrent de ne plus parler sur ce sujet. Cortès, surpris et indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Il allait détruire leurs autels et renverser leurs idoles avec la

même violence qu'à Zempoalla, si le père Barthélemy d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avait arrêté l'impétuosité de son zèle. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple, également superstitieux et guerrier, avec lequel les Espagnols venaient de s'allier. Il déclara que ce qui s'était fait à Zempoalla lui avait toujours paru injuste; que la religion ne devait pas être prêchée le fer à la main, ni les infidèles convertis par violence; qu'il fallait employer d'autres armes pour cette conquête : l'instruction, qui éclaire les esprits, et les bons exemples, qui captivent les cœurs; que ce n'était que par ces moyens qu'on pouvait engager les hommes à renoncer à leurs erreurs et à embrasser la vérité. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortès se détermina à marcher à Mexico malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuraient que sa perte était inévitable, s'il se mettait au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma et aussi infidèle à sa parole. Comme il était accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvait à la tête d'une espèce d'armée régulière. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avait à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, et avait fait dire à Cortès qu'il serait reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula était une ville considérable, qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avait été la capitale d'un État indépendant et n'était soumise à l'empire du Mexique que

depuis peu de temps. Elle était regardée, par tous les habitants de ce qu'on appelle aujourd'hui le Mexique, comme une ville sainte, sanctuaire et résidence chérie de leurs dieux. On y venait en pèlerinage de toutes les provinces, et on immolait plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico. On peut croire que Montézuma avait invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriraient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colère sur ces impies qui venaient les braver jusque dans leur sanctuaire le plus respecté, soit dans la persuasion qu'il pourrait lui-même réussir plus facilement à les exterminer en les attaquant sous les yeux et sous la protection immédiate de ses divinités.

Cortès, avant de se mettre en marche, avait été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect et de cordialité, avait observé diverses circonstances qui excitaient ses soupçons. Les Tlascalans étaient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholulans avaient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouvèrent le moyen d'y entrer déguisés, et instruisirent Cortès qu'ils avaient remarqué qu'on faisait sortir toutes les nuits beaucoup de femmes et d'enfants des principaux citoyens, et qu'on avait sacrifié six enfants dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparaient à quelque expédition militaire. En même temps l'interprète Marina apprit d'une femme indienne de distinction dont elle avait gagné la confiance, qu'on concertait la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes mexicaines était caché à peu de distance de la ville; qu'on barrica-

dait les rues ; qu'on creusait des fossés et des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux ; qu'on faisait au haut des temples des amas de pierres et de traits, que l'heure fatale aux Espagnols s'approchait, et que leur destruction était inévitable. Cortès, alarmé par le concours de ces témoignages, fit arrêter secrètement trois des principaux prêtres et tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avait reçues. Il n'y avait pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis et d'exercer une vengeance si terrible qu'elle effrayât à jamais Montézuma et ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols et les Zempoallans dans une cour ou place, vers le milieu de la ville, où ses quartiers étaient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher sous divers prétextes les magistrats et plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné les troupes se mirent en mouvement et tombèrent sur la multitude, qui, demeurée sans chefs et surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains et resta sans défense et sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressaient de front, les Tlascalans les attaquaient par derrière. Les rues furent remplies de sang et de morts ; on mit le feu aux temples où s'étaient retirés les prêtres et quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines et dans les flammes. Cette scène de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitants de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols et la vengeance implacable des Indiens alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats, leur reprochant amèrement la

trahison qu'ils avaient préparée, et leur déclara que, comme sa justice était satisfaite, il pardonnait l'offense, à condition qu'ils rappelleraient les citoyens qui s'étaient enfuis, et rétabliraient l'ordre dans la ville. Tel était l'ascendant des Espagnols sur les Indiens, et la persuasion que ces étrangers étaient plus puissants et plus éclairés qu'eux, que, pour obéir aux ordres de Cortès, la ville se remplit en peu de jours d'habitants (108) qui, parmi les ruines de leurs temples, rendirent les services les plus vils à ces hommes dont les mains étaient encore teintes du sang de leurs frères et de leurs concitoyens.

De Cholula Cortès s'avança directement vers Mexico, qui n'en est éloigné que de vingt lieues. Partout où les Espagnols passaient, ils étaient reçus comme des libérateurs puissants qui venaient soulager les peuples de l'oppression, et comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité. Les caciques mêmes et les chefs des Indiens firent connaître à Cortès tous les sujets qu'ils avaient de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'aperçut pour la première fois qu'il y avait du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance; mais, lorsqu'il vit que le souverain était haï de ses sujets jusque dans le cœur de ses États, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, était d'ailleurs affaiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenaient le courage du général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avaient besoin pour être animés que des objets qui frappaient leurs sens. A mesure qu'ils descendaient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvrait par degrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles

du monde; des champs cultivés et fertiles qui s'étendaient à perte de vue, d'un lac qui ressemblait à une mer par son étendue, et qui était environné de grandes villes; enfin en voyant la capitale s'élever sur une île au milieu de ce lac, ornée de temples et de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantements. D'autres, croyant rêver, prenaient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offrait à leurs yeux (109). A mesure qu'ils avançaient, leurs doutes se dissipaient; mais leur étonnement ne faisait que croître. Ils furent alors persuadés que le pays était encore plus riche qu'ils ne l'avaient imaginé, et se flattèrent qu'à la fin ils allaient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusque-là ne s'était opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avait dessein de les surprendre. Des messagers arrivaient successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer et le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévalaient alternativement. Son trouble était si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisait craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès était presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevrait ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais, comme on n'éprouvait de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité, Cortès, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma et sans paraître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico

au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection et faisant observer la plus exacte discipline dans son armée.

Lorsqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paraissaient d'un rang distingué, parés de plumes et vêtus de très-belles étoffes de coton, vinrent à sa rencontre et défilèrent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la manière de leur pays. Ils annonçaient la venue de Montézuma lui-même, et bientôt après ses coureurs parurent. Ils étaient au nombre de deux cents, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nu-pieds et les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée et plus richement vêtue, au milieu de laquelle était Montézuma dans une espèce de fauteuil ou de litière resplendissante d'or et ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portaient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenaient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchaient trois officiers, tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevaient de temps en temps, et à ce signal les Indiens baissaient la tête et cachaient leur visage, comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval, et s'avança vers lui avec empressement et d'un air respectueux. En même temps Montézuma descendit de sa litière, et, s'appuyant sur les bras de deux de ses parents, s'approcha lui-même d'un pas lent et majestueux; tandis que ses gens étendaient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la manière européenne. Le monarque lui rendit son salut, à

la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main et la baisant ensuite. Cette cérémonie, qui était au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignait à peine croire que ses sujets fussent de la même espèce que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers, devant qui leur souverain s'humiliait ainsi, étaient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols, marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeler *Teutès*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de bien remarquable dans cette première entrevue. Montézuma conduisit Cortès et ses soldats dans les quartiers qui leur avaient été préparés, et prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour européenne. « Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos frères et chez vous; reposez-vous de vos fatigues et soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir. » Le palais donné aux Espagnols pour leur logement était un édifice bâti par le père de Montézuma. Il était environné d'une muraille de pierre, avec des tours de distance en distance qui servaient en même temps de défense et d'ornement; les appartements et les cours étaient assez grands pour loger les Espagnols et les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste, en plaçant son artillerie en face de différentes avenues, en ordonnant qu'une grande division de ses troupes serait toujours sous les armes, en plaçant des sentinelles, en un mot en faisant observer une discipline aussi exacte et aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Le soir, Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la

même pompe qu'à la première entrevue et porta, non-seulement au général, mais aux soldats, des présents dont la magnificence attestait la libéralité du souverain et l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'était faite des Espagnols. L'empereur lui dit que, selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étaient venus originairement d'un pays éloigné et avaient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avait amené cette colonie était retourné dans son pays, en promettant que dans un temps à venir ses descendants reviendraient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement et réformer leur constitution et leurs lois; que, par tout ce qu'il avait appris et vu des Espagnols, il était convaincu qu'ils étaient les descendants de ces premiers conquérants, dont la venue leur était annoncée par leurs traditions et leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avait reçus non comme des étrangers, mais comme des parents formés du même sang, et qu'il les priait de se regarder comme maîtres de ses États; que ses sujets et lui-même seraient toujours prêts à exécuter leurs volontés et même à prévenir leurs désirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité et le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne : il parla des vues qu'avait eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvait de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avait des Espagnols. Le lendemain au matin, Cortès et ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivants furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, et qu'ils

trouvèrent supérieure à tout ce qu'ils avaient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitants que par la beauté de ses édifices, et par des particularités qui la rendaient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appelé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan,* est situé dans une grande plaine environnée de montagnes assez hautes pour que son climat soit doux et sain, quoique sous la zone torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différents lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle des autres est saumâtre. C'était sur les bords d'un de ceux-ci et sur quelques îles voisines qu'était bâtie la capitale du Mexique. On arrivait à la ville par des chaussées de pierre et de terre d'environ trente pieds de largeur. Comme les eaux des lacs inondaient la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendaient très-loin. Celle de Tacuba, à l'ouest, était d'un mille et demi; celle de Tepeace, au nord-ouest, de trois milles; celle de Cuoyacan, au sud, de six milles. Du côté de l'est il n'y avait point de chaussée, et on ne pouvait arriver à la ville qu'en canot. A chaque chaussée il y avait des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquaient d'un côté à l'autre, et sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre et qui servaient de ponts. La construction de la ville n'était pas moins remarquable que les avenues en étaient singulières. Non-seulement les temples, mais aussi les maisons appartenant au monarque et aux personnes de distinction pouvaient être appelés magnifiques, en comparaison des édifices qu'on avait trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étaient malpropres, ressem-

blant aux huttes des autres Indiens; mais elles étaient placées avec régularité sur les bords des canaux qui passaient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageaient. On y trouvait de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvait contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptaient, à Mexico, au moins soixante mille habitants; l'industrie humaine, privée du fer et du secours de tout animal domestique, n'a jamais élevé un plus grand monument.

La nouveauté de ces objets pouvait amuser et étonner les Espagnols, mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues et favorables leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre d'un grand empire, et ils s'étaient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque. Les Tlascalans les avaient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singulière les livrerait à la merci de Montézuma, en qui ils ne pouvaient avoir aucune confiance, et d'où il leur serait impossible d'échapper. Ils avaient averti Cortès que, si l'empereur s'était déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'était par le conseil des prêtres, qui lui avaient indiqué, au nom de leurs dieux, ce moyen de détruire en un coup et sans risque tous les Espagnols. Le général voyait alors clairement que les craintes de ses alliés n'étaient pas sans fondement; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, ou en détruisant des parties entières des chaussées mêmes, sa retraite deviendrait impraticable, et qu'il demeurerait

enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvait l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité, Montézuma l'avait reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvaient-elles être regardées comme sincères? Quand elles l'auraient été, qui pouvait leur répondre qu'elles se soutiendraient? Leur salut dépendait de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avaient aucune raison de compter, et dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colère pouvait décider irrévocablement leur perte.

Ces réflexions qui se présentaient au dernier des soldats n'échappaient pas au général. Avant de partir de Cholula, il avait appris des Espagnols de Villa-Rica que Qualpopoca, un des généraux mexicains, commandant sur la frontière, avait assemblé une armée dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avaient engagées à secouer le joug, et qu'Escalante avait marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat, où les Espagnols étaient demeurés victorieux, Escalante avait été blessé à mort, et qu'il y avait eu sept Espagnols tués et un autre enveloppé par les ennemis et pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avait été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étaient pas immortels, et envoyée ensuite à Mexico. Cortès, quoique alarmé de cet avis qui lui faisait connaître les intentions de Montézuma, avait continué sa marche, mais il ne fut pas plutôt dans Mexico qu'il s'aperçut de la faute où l'avaient jeté un excès de confiance dans la valeur et la discipline de ses troupes, et le défaut de guide dans un pays inconnu, où

il ne pouvait communiquer ses idées que d'une manière très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'était engagé dans une situation où il était aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui était difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'était s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendait de l'opinion que les peuples de la Nouvelle-Espagne s'étaient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseraient apercevoir, Montézuma, qui n'était retenu lui-même que par la crainte, armerait contre eux tout son empire. Cortès était en même temps persuadé qu'il n'y avait qu'une suite non interrompue de victoires, et des succès complets et extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain, et couvrir les fautes et l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avait pris, et il vit que, pour se tirer de l'embarras où l'avait jeté une démarche hardie, il fallait en risquer une autre plus hardie encore. Le danger était grand, mais les ressources de son esprit étaient plus grandes encore. Après avoir pesé la matière avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais et de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espérait qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque, et leur soumission aveugle à toutes ses volontés, mettraient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins, ayant en sa puissance un otage si sacré, lui et les siens seraient à couvert de toute violence.

Il proposa sur-le-champ son projet à ses officiers. Les

plus timides furent épouvantés et firent des objections. Les plus éclairés et les plus hardis, persuadés que c'était le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçait, l'approuvèrent hautement et entraînèrent leurs compagnons, de manière qu'on convint d'en tenter sur-le-champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisait tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais, accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquez de Léon et Davila, cinq de ses principaux officiers, et de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivaient sans ordre, séparés et paraissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisaient du quartier des Espagnols à la cour, et le reste des Espagnols avec les Tlascalans étaient sous les armes, prêts à sortir au premier signal. Cortès et sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque, et les Mexicains se retirèrent par respect, comme ils avaient coutume de le faire. Le général s'adressa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avait employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amèrement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, et lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étaient les serviteurs. Montézuma, confondu de cette accusation inattendue, et changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitait, protesta de son innocence avec une grande vivacité, et, pour en fournir une preuve, ordonna sur-le-champ qu'on allât saisir Qualpopoca et ses complices, et qu'on les conduisît à Mexico. Cortès répli-

qua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnait l'empereur le persuadait entièrement, mais qu'il fallait quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persisteraient à regarder Montézuma comme leur ennemi, s'il ne leur donnait une preuve de sa confiance et de son attachement en quittant son palais et en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il serait servi avec tous les égards dus à un si grand monarque. A cette étrange proposition, Montézuma demeura muet et presque sans mouvement. Enfin, ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étaient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnières, et que, quand même il aurait la faiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriraient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortès, voulant éviter les moyens de violence, s'efforça tour à tour de l'adoucir et de l'intimider. La dispute devint vive; il y avait plus de trois heures qu'elle durait, lorsque Velasquez de Léon, jeune homme brave et impétueux, s'écria : « Pourquoi perdre le temps en vaines paroles? Qu'il se laisse conduire ou je lui perce le cœur. » La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots et le geste terrible dont il les accompagna frappèrent Montézuma de terreur, et, s'abandonnant à sa destinée, il céda à la volonté des Espagnols.

Ses officiers furent appelés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement et la douleur dont ils étaient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence et baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine sut-on dans la ville que les étrangers emmenaient l'empereur, que le peuple, s'abandonnant à tous les transports de la douleur

et de la rage, menaça d'exterminer sur-le-champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paraître avec l'air de la gaieté sur le visage, et leur faire signe de la main en leur déclarant que c'était de son propre choix qu'il allait résider pour quelque temps au milieu de ses amis, le tumulte s'apaisa ; la multitude, accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain, se dispersa tranquillement.

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, et emmené prisonnier sans résistance et sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution ; et si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étaient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paraîtraient si extravagantes et si incroyables qu'on n'y trouverait pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avait promises Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, et il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardaient cependant avec toute la vigilance que méritait un prisonnier de cette importance, en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect et d'attachement ; mais l'heure de l'humiliation et de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif.

Qualpopoca, son fils, et cinq des principaux officiers qui servaient sous lui, furent amenés dans la capitale, en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime et en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre espagnol, et, quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fidèles sujets et de braves gens en obéissant aux ordres de leur légitime souverain, et en combattant les ennemis de leur patrie, ils furent condamnés à mourir.

Mais une insulte plus cruelle encore était réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante, s'il n'en eût eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venait de tirer de celui qui avait été l'instrument du crime, et n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, suivi de quelques officiers et d'un soldat qui portait des fers, et, s'approchant du monarque avec un air sévère, il lui dit que les criminels, qui allaient subir leur supplice, l'avaient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il était nécessaire qu'il expiât sa faute, et, sans attendre de réplique, il ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Le monarque, nourri dans l'idée que sa personne était inviolable et sacrée, et considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes et en gémissements. Ses courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, les baignèrent de larmes, et, soutenant ses fers, s'efforçaient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids

plus léger. Leur douleur et leur désespoir ne se calmèrent que lorsque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance satisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince, qui d'abord avait montré une faiblesse indigne d'un homme, se livra sur-le-champ à une joie indécente, et passa, sans intervalle, de l'excès du désespoir aux transports de la reconnaissance et de la tendresse envers ses libérateurs.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens espagnols eux-mêmes, s'accordent peu, sans doute, avec les qualités qui distinguent Cortès dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnait lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale et un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritait son estime, est une atrocité sans exemple; mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, et, après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux, lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortès, enivré de ses succès et présumant tout de l'ascendant qu'il avait pris sur les Mexicains, ne trouvait rien de trop hardi à entreprendre, ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la chose d'un certain côté, ses procédés, quoique contraires à la justice et à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains, les Espagnols avaient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il était de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur et de maintenir le respect qui en était la suite. Cortès voulait

persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol était le plus grand des crimes, et rien ne lui paraissait plus propre à établir cette opinion que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avaient osé le commettre, et d'obliger leur souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avait eue au crime de ses sujets.

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avaient osé porter leurs mains sur les Espagnols paraît avoir produit l'effet qu'en attendait Cortès. Montézuma demeura abattu et soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité et de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres et ses domestiques le servaient à leur manière accoutumée. Il prenait connaissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnaient en son nom. L'aspect du gouvernement paraissait le même, et, comme toutes les formes anciennes subsistaient, la nation, qui ne s'apercevait d'aucun changement, continuait à obéir au monarque avec la même soumission et le même respect. Les Espagnols avaient inspiré à Montézuma et à ses sujets tant de crainte ou de respect, qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison. Cortès même, se confiant sur l'ascendant qu'il avait pris, permettait à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols qui suffisaient pour en imposer à la multitude et s'assurer du roi prisonnier.

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup

aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de temps à force ouverte; et ils exercèrent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auraient pu faire usage en leur propre nom.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnait le pouvoir qu'il avait obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il choisit quelques Espagnols propres à cette commission, et les chargea de visiter différentes parties de l'empire, accompagnés de Mexicains qu'avait nommés l'empereur pour leur servir en même temps de guides et de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinèrent le sol et les productions, observèrent avec plus de soin les districts qui pouvaient fournir de l'or et de l'argent, reconnurent différents endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, et s'efforcèrent de préparer les esprits au joug de l'Espagne, tandis que Cortès, au nom et par l'autorité de Montézuma, ôtait les emplois aux principaux officiers de l'empire dont les talents ou l'esprit d'indépendance lui faisaient craindre quelque résistance à ses volontés, et mettait à leur place des hommes plus ineptes ou plus disposés à la soumission.

Une autre précaution lui était encore nécessaire pour son entière sûreté. Il fallait qu'il fût maître des lacs pour assurer sa retraite, dans le cas où les Mexicains, soit par impatience du joug, soit simplement par légèreté, prendraient les armes contre lui et rompraient les ponts ou les chaussées. Son adresse ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine européenne et de

l'art merveilleux de la navigation, il excita sa curiosité et lui fit désirer de voir ces palais mouvants, qui, sans le secours des rames, marchent et se dirigent sur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui persuada d'envoyer chercher une partie des agrès de sa flotte déposés à la Vera-Cruz, et de faire couper et préparer des bois. Les charpentiers espagnols eurent bientôt construit deux brigantins, qui furent pour Montézuma un frivole amusement et pour Cortès une ressource assurée s'il était obligé de se retirer.

Enhardi par tant de preuves de la soumission servile du monarque à toutes ses volontés, Cortès osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se reconnaître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, et de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'empire furent appelés. Montézuma, dans une harangue, leur rappela les traditions et les prophéties qui annonçaient depuis longtemps l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, et qui devait prendre possession du pouvoir suprême; il leur déclara qu'il croyait que les Espagnols étaient ce peuple; qu'il reconnaissait les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique, et qu'il voulait mettre sa couronne à ses pieds et être désormais son tributaire. En prononçant son discours, le malheureux prince laissa voir combien il était douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçait à faire. Les soupirs et les larmes lui coupèrent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit et de son courage, il conservait encore assez du sentiment de sa dignité pour éprouver les angoisses qui déchirent le cœur d'un souverain forcé de se dépouiller du pouvoir suprême. Aux premiers mots qui firent

connaître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, et bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimait à la fois la douleur et l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos en déclarant que les intentions de son maître n'étaient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution et les lois de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiraient les Espagnols et de l'exemple de soumission que donnait l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé. Cet acte de foi et hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solennités qu'il plut aux Espagnols de prescrire.

Montézuma, sur la demande de Cortès, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain, et ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblèrent tout ce que leur avait donné volontairement Montézuma et tout ce qu'ils avaient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or et l'argent, et ces métaux, sans parler des bijoux et ornements de diverses espèces qu'on conserva comme ils étaient, pour la beauté du travail, s'élevèrent ensemble à six cent mille pesos. Les soldats attendaient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquième comme le droit du roi d'Espagne ; un autre cinquième fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquez, Cortès et quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-Cruz, officiers et soldats, en proportion

de leur rang. Après tant de déductions, la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme était si fort au-dessous de leurs espérances, que quelques soldats la refusèrent avec dédain; d'autres murmurèrent si hautement, qu'il fallut pour les apaiser que Cortès joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étaient pas tout à fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyaient avec peine qu'on lui abandonnait une partie si considérable des trésors qu'ils avaient achetés par leurs travaux et leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisait de la richesse dans le sixième siècle, était une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étaient secrètement approprié différents bijoux d'or qui ne payèrent pas le droit du roi et ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avaient été détournés n'étaient pas d'une grande valeur; car, dans ces circonstances, l'intérêt de Cortès était que la portion du roi fût très-considérable.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se fait communément des richesses du Mexique, d'après les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur et d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que, parmi les anciens Mexicains, l'or et l'argent n'étaient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, et que cette circonstance n'influant pas sur leur prix, ils n'étaient recherchés que comme ornements ou bijoux. Ils étaient consacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de distinction par les princes et les personnes du plus haut rang. La perte que souffraient l'or et l'argent par l'user étant peu considérable, la demande

n'en était pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont le pays abonde, et cet art leur était entièrement inconnu. Tout ce qu'ils possédaient d'or était ramassé dans le lit des rivières, ou natif et recueilli dans l'état où la mine le donne. Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal était de laver les terres détachées des montagnes par les torrents, pour en séparer les grains d'or; et même cette opération si simple était exécutée très-maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvait espérer de trouver des mines. Par ces différentes causes l'effet de la masse d'or existant alors au Mexique ne devait pas être fort grande. La quantité d'argent était encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, et que les Indiens n'avaient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés nécessaires pour l'extraire de sa mine et le purifier. Ainsi, quoique les Espagnols eussent mis tout leur pouvoir en usage et se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, et que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formaient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne s'éleva pas au delà de ce que nous avons dit ci-dessus.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avait exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le général le pressa avec tout le zèle d'un missionnaire de renoncer à ses faux dieux et d'embrasser la foi chrétienne, il rejeta la proposition avec horreur. La superstition était profondément gravée

dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y était établie sur un système complet et régulier; et tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnaient aisément un petit nombre de notions et de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restaient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il était accompagné d'une solennité et pratiqué avec une régularité qui le rendaient respectable à leurs yeux. Cortès, voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que dans un transport de zèle il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes et le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur et il se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche et y avoir placé une image de la Vierge Marie.

Dès ce moment, les Mexicains, qui avaient souffert l'emprisonnement de leur souverain et les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencèrent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols et se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les prêtres et les principaux Mexicains eurent de fréquents entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince, pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il sera en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeler Cortès et lui dit que les vues que les Espagnols s'étaient proposées en venant au Mexique, députés par leur souverain, étant entièrement remplies,

c'était la volonté des dieux et le désir des peuples qu'ils quittassent sur-le-champ leur pays; qu'il le priait de se préparer à partir, sans quoi il craignait tout pour eux de la part de sa nation. Cette proposition et le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma et ses sujets. Il comprit sur-le-champ qu'il serait plus avantageux de paraître céder au désir du monarque que de tenter mal à propos de le combattre. Il répondit sans hésiter et sans se troubler qu'il s'était déjà occupé de son retour; mais que, comme il avait détruit les vaisseaux dans lesquels il était arrivé, il lui fallait du temps pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à Vera-Cruz des ouvriers mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers espagnols, et Cortès se flatta que, dans cet intervalle, il pourrait trouver des moyens de détourner le danger ou recevoir des renforts qui le mettraient en état de le braver.

Près de neuf mois s'étaient écoulés depuis que Porto-Carrero et Montejo avaient fait voile pour l'Espagne, chargés de ses dépêches et de ses présents. Il attendait tous les jours leur retour et par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeurait incertain et précaire; et, après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvait être de se voir donner les noms de rebelle et de traître, et d'en subir le châtiment. Quelque étendus et rapides qu'eussent été ses progrès, il ne pouvait pas espérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui restaient, réduites à un bien petit nombre par les travaux et les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établissements

espagnols des îles, sans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avait fait jusque-là.

Tandis qu'il était dans cette cruelle situation, inquiet sur le passé, incertain sur l'avenir, et que ses craintes s'augmentaient encore par la dernière déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaisseaux paraissaient sur la côte. Cortès se flatta sur-le-champ que Porto-Carrero était de retour d'Espagne et que ses souhaits étaient enfin accomplis. Il fit part de ces heureuses nouvelles à ses compagnons, qui les reçurent avec transport; mais leur joie ne fut pas longue. Un courrier de Sandoval, qui avait succédé à Escalante dans son commandement à la Vera-Cruz, vint instruire Cortès que l'armement avait été fait par Velasquez, gouverneur de Cuba, et qu'au lieu de lui apporter des secours qu'il attendait, il était destiné contre lui-même.

Les motifs qui portaient Velasquez à ce parti violent étaient évidents. Dès l'instant du départ de Cortès, le gouverneur de Cuba avait pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifièrent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendait aucun compte des opérations, et ils se changèrent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero et Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connaître, avaient touché à l'île de Cuba contre les ordres positifs de leur général. Velasquez apprit d'eux que Cortès et ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avaient établi une colonie indépendante dans la Nouvelle-Espagne, et qu'ils demandaient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avaient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifi-

ques présents que Cortès avait reçus et des espérances que ce général avait encore d'étendre et d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux, la honte d'avoir été si grossièrement trompé, l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avait lui-même choisi et en qui il avait placé sa confiance, la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, et le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune et d'étendre son autorité, tous ces motifs réunis excitaient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi et pour enlever à la fois à Cortès ses conquêtes et l'autorité qu'il avait usurpée. Il ne manquait pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avait fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avait été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avait envoyés des productions et des richesses de la Nouvelle-Espagne, on avait conçu à la cour une haute idée de cette contrée. Velasquez avait été autorisé à en poursuivre la découverte et en avait été fait gouverneur, sa vie durant, avec des pouvoirs et des priviléges plus étendus que ceux qu'on avait accordés à aucun aventurier depuis Colomb. Fier de ces marques d'une faveur distinguée, et autorisé à regarder Cortès non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rebelle aux ordres du roi, il se détermina à venger par la force des armes les droits et l'autorité de son souverain. Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre des passions violentes dont il était animé, et en peu de temps il mit sur pied un armement consis-

tant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents hommes d'infanterie, dont quatre-vingts mousquetaires, cent vingt arbalétriers et douze pièces de canon. Velasquez avait déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il aurait dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avait pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui, dans l'enfance de l'établissement des Espagnols en Amérique, méritait le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortès et de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers et d'achever ensuite en son nom la découverte et la conquête du pays.

Après un voyage heureux, Narvaès débarqua ses troupes sans opposition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district se joignirent à lui. Non-seulement ils lui firent connaître la situation de Cortès, mais comme ils avaient fait quelques progrès dans la connaissance de la langue mexicaine, il trouva en eux des interprètes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que, selon l'artifice bas et grossier des déserteurs, ceux-ci cherchèrent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représentèrent la situation de Cortès comme si désespérée et le mécontentement de ses troupes comme si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa première opération aurait dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-Cruz de se rendre, Guevara, chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence que

Sandoval, homme de courage et très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se saisit de lui et de ceux qui l'accompagnaient, et les envoya prisonniers et enchaînés à Mexico.

Cortès les reçut, non pas en ennemis, mais en amis, et condamnant la sévérité de Sandoval, les remit sur-le-champ en liberté. Cet acte de clémence, placé à propos et accompagné de caresses et de présents, lui gagna leur confiance, et il en obtint des instructions sur les forces et les projets de Narvaès, d'après lesquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçait. Ce n'étaient plus des Indiens demi-nus qu'il avait à combattre, mais une armée qui ne le cédait à la sienne ni en courage, ni en discipline, et qui l'emportait de beaucoup par le nombre, agissant au nom et par l'autorité du monarque et commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avait appris que Narvaès, plus occupé de seconder le ressentiment de Velasquez que jaloux de maintenir la gloire du nom espagnol, et l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les Indiens, l'avait représenté, lui et ses compagnons, comme des proscrits, coupables de révolte envers leur propre souverain et d'injustice envers les Mexicains en envahissant leur pays. Narvaès avait ajouté que son unique objet était de punir leurs oppresseurs et de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Montézuma avait reçu toutes ces impressions défavorables; il sut que Narvaès avait trouvé le moyen de faire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenaient prisonnier était désapprouvée du roi son maître, et qu'il était chargé de lui rendre non-seulement la liberté, mais encore son ancienne autorité et toute son indépendance. Les provinces, espérant dès lors pouvoir secouer bientôt le joug de ces

étrangers, commencèrent à se révolter ouvertement contre Cortès, et à regarder Narvaès comme ayant et le pouvoir et la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma, lui-même, entretenait une correspondance secrète avec le nouveau commandant, et semblait avoir recours à lui et le regarder comme supérieur en pouvoir et en dignité aux Espagnols, qu'il avait jusque-là respectés comme les premiers des hommes.

Tels étaient l'embarras et le danger où se trouvait Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui pût mettre son habileté et son courage à une épreuve plus critique, et dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendait à Mexico l'arrivée de Narvaès, sa perte paraissait inévitable; car, tandis que les Espagnols le presseraient du dehors, les habitants, que, malgré toute son autorité et tous ses soins, il avait déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, saisiraient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avait fait souffrir. S'il abandonnait la capitale, en rendant la liberté au monarque captif et en allant au-devant de l'ennemi, il perdait tout à la fois le fruit de ses travaux et de ses victoires, et renonçait à des avantages qu'il ne pourrait plus recouvrer sans des efforts extraordinaires et des dangers infinis. Enfin, si, au lieu de combattre, il tentait un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, serait un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé et comparé ces différents projets avec la plus grande attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution était le plus difficile, mais qui devait être le plus avantageux à sa patrie s'il était suivi du succès : il s'arma de la ré-

solution et de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance, et il se détermina à faire un dernier et courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages, plutôt que de sacrifier ses conquêtes et les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudrait toujours venir à décider ses différends avec Narvaès par le sort des armes, il pensa qu'il serait non-seulement indécent, mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie des négociations. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractère rendait très-propre à cet emploi, qui avait d'ailleurs l'adresse et la prudence nécessaires pour y réussir. Narvaès rejeta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet ecclésiastique et ceux qui l'accompagnaient; mais les envoyés de Cortès trouvèrent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avaient apporté diverses lettres de leur chef et de ses officiers à leurs anciens amis et compagnons. Les lettres étaient accompagnées de présents, comme d'anneaux, de chaînes d'or et d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richesse de Cortès, et à leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étaient engagés à son service. Quelques-uns, espérant dès lors une part dans ces trésors, se déclarèrent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, voulaient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manquerait pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler et peut-être de renverser entièrement la puissance des Espagnols dans un pays où elle était en-

core si imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis, et déclara, par un acte public, Cortès et ses compagnons rebelles et ennemis de leur pays. Il est probable que Cortès, connaissant l'arrogance de Narvaès, s'attendait à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, et justifié ainsi la nécessité où il serait de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avait inutilement tenté de fléchir.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale, sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, et pour lequel les Mexicains même avaient conçu beaucoup de respect. C'est à cette faible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avait amassés, et ce qui est plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers nouvellement arrivés étaient ses amis, sujets du même souverain, et qu'après une courte entrevue ils partiraient tous ensemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma, ne pouvant pénétrer les desseins des Espagnols, ni concilier ce qu'on lui disait avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laisser voir aucune marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de rester tranquille au milieu des Espagnols, et d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avait pour Cortès lui-même. Le général, paraissant se confier à cette promesse, mais comptant bien plus sur les ordres qu'il laissait à Alvarado de garder son prisonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Ses troupes, après leur jonction avec Sandoval et la

garnison de la Vera-Cruz, ne formaient pas ensemble plus de deux cent cinquante hommes. Comme il mettait sa principale confiance dans la célérité de ses mouvements, il n'avait pris avec lui que fort peu de bagage et d'artillerie; mais il craignait beaucoup la cavalerie de l'ennemi, et il s'était précautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un grand homme de guerre. Il avait observé que les Indiens de la province de Chinantla se servaient de piques très-longues et très-fortes; il donna à ses soldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre de la cavalerie, et les accoutuma à se tenir serrés pour en faire un usage plus avantageux.

Avec son petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla, dont Narvaès s'était emparé. Pendant sa marche il réitéra ses propositions d'accommodement; mais Narvaès, exigeant que Cortès et ses compagnons le reconnussent sur-le-champ comme gouverneur de la Nouvelle-Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenait de Velasquez, et Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne serait pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'était mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des occasions de gagner quelques officiers de Narvaès par des présents, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnait, et de les éblouir tous par les richesses dont ses soldats faisaient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes et d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même et un petit nombre de ses créatures, penchait vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposi-

tion irrita ce caractère violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès et de ses principaux officiers, et ayant appris que leur petite troupe s'était avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardiesse comme une insulte qu'il fallait châtier sur-le-champ, et marcha pour offrir la bataille.

Mais Cortès avait trop de talents et d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre, sans se donner l'avantage de la situation. Il laissa entre lui et Narvaès la rivière de Canoas et vit de là l'approche de l'ennemi sans inquiétude, et ses vaines bravades avec mépris. On était au commencement de la saison des pluies, qui tombaient déjà avec toute la violence qu'elles ont sous la zone torride. Les soldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du service militaire, murmurèrent si hautement de ce qu'on les y exposait, à leur avis sans nécessité, que leur général, cédant à leur impatience, et méprisant d'ailleurs ses ennemis, consentit à se retirer à Zempoalla. Les mêmes circonstances qui le déterminaient à cette démarche encouragèrent Cortès à tenter une entreprise par laquelle il espérait terminer la guerre d'un seul coup. Il observa que ses soldats, endurcis aux fatigues, quoique exposés sans tentes et sans aucun abri aux torrents de pluie qui ne cessaient de tomber, loin d'être découragés, conservaient toute leur bonne volonté et toute leur activité. Il prévoyait que ceux de Narvaès se livreraient naturellement au repos, et que, jugeant de leurs ennemis par leur propre mollesse, ils se croiraient à l'abri d'être attaqués dans un temps si peu propre à toute action. D'après ces observations, il se détermina à profiter de l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise et la terreur compenseraient avantageusement pour lui l'infériorité du

nombre. Ses soldats, convaincus qu'il ne leur restait de ressource que dans quelque effort extraordinaire de courage, approuvèrent sa résolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un discours qu'il leur fit avant de se mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, et donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avait établi son quartier. Christoval d'Olid, qui commandait la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour et de soutenir Sandoval. Cortès conduisait la troisième division, qui était la moins considérable, formant un corps de réserve destiné à se porter aux endroits où l'on aurait besoin de son secours. Il fallut d'abord passer la rivière de Canoas, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Elle était grossie par les pluies, et les soldats avaient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour et sans bruit d'aucun instrument militaire; chaque homme était armé d'une épée, d'un poignard et d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence était proportionnée à sa confiance, n'avait laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvements d'un ennemi qu'il avait tant de raisons de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa et arriva à la ville assez à temps pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement et la présomption de ce général lui firent perdre des moments si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté et traita de chimère l'avis qu'on lui donnait, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillants le

convainquirent enfin que le danger qu'il avait méprisé était réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie et commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égalait la présomption, s'arme en hâte, et, par ses paroles et son exemple, anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, et Cortès lui-même, gagnant les devants, conduit et presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps, serrant ses rangs et présentant avec ses piques un front impénétrable, renverse tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes et il combattait pour s'en rendre maître, lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la tour était couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc, il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre et mis aux fers.

Des cris de victoire se firent entendre aussitôt. Ceux qui avaient accompagné Narvaès dans sa sortie soutenaient le combat faiblement ou commençaient à se rendre. La terreur et la confusion gagnèrent ceux qui se défendaient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité était si grande qu'ils ne pouvaient distinguer les amis des ennemis. Leur propre artillerie était tournée contre eux. De quelque côté qu'ils jetassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds et humides, et qui brillaient dans la nuit, paraissaient à leur imagination effrayée comme autant d'ennemis qui s'avançaient avec les mèches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance, les soldats forcèrent leurs chefs à capituler, et avant le jour tous avaient mis bas les armes et s'étaient soumis à leur vainqueur.

Une victoire si complète était d'autant plus heureuse

qu'elle n'avait presque point coûté de sang. Cortès n'avait eu que deux hommes tués, et du côté de Narvaès on n'avait perdu que deux officiers et quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis et en compatriotes ; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba, ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette dernière offre, secondée de quelques présents et de beaucoup de promesses, flatta tellement les espérances romanesques qui avaient déterminé ces aventuriers à s'engager au service, qu'elle fut acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zélés partisans, et que tous, à l'envi les uns des autres, firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venait de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que, par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à sa perte, qui paraissait inévitable, et se vit, au moment où il pouvait s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude et l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangèrent sous les étendards de son rival, on ne peut guère s'empêcher d'attribuer ces événements aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, et à la trahison des compagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi.

On reconnaît également le bonheur et l'habileté de Cortès dans les événements qui suivirent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches et dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût

pas sauvé les Espagnols qu'il avait laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avaient pris les armes et détruit les deux brigantins qu'il avait fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avaient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers; qu'après en avoir tué plusieurs et blessé un plus grand nombre, ils avaient réduit leurs magasins en cendres et poussé leur attaque avec une telle furie que, quoique Alvarado et les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étaient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avaient excité cette révolte la rendaient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étaient flattés que l'occasion si longtemps attendue de rendre à leur monarque sa liberté et de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers était enfin arrivée, et que, tandis que les forces de leurs oppresseurs étaient ainsi divisées et leurs armes tournées contre eux-mêmes, il serait facile de détruire l'un et l'autre parti. Dans cette vue, les Indiens tenaient des conseils et formaient des plans. Les Espagnols restés à Mexico, connaissant leur propre faiblesse, étaient remplis de soupçons et de craintes. Alvarado, quoique bon officier, n'avait ni la capacité ni la dignité qui avaient donné à Cortès un si grand ascendant sur l'esprit des Mexicains, et qui les avaient empêchés de se former une idée juste de leur force et de sa faiblesse. Ce commandant ne connaissait d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelque adresse pour déconcerter les projets ou adoucir l'esprit des Mexicains, il attendit l'occasion d'une de leurs fêtes solennelles, et, tandis que, selon l'usage, les citoyens les plus distingués de l'empire

étaient assemblés pour danser dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduisaient, et, tenté par la richesse des ornements dont les Mexicains étaient parés en l'honneur de leurs dieux, et par la facilité de se défaire d'un seul coup des auteurs de la conspiration qu'il craignait, il les avait attaqués désarmés et sans aucune défiance, et en avait massacré un grand nombre, de sorte qu'il ne s'était sauvé que ceux qui avaient pu s'échapper par les toits des bâtiments voisins du temple. Tant de perfidie et de cruauté avait allumé l'indignation et la rage des Mexicains, non-seulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitaient mutuellement à la vengeance, et, bravant le danger qui menaçait leur souverain tant qu'il serait entre les mains des Espagnols et celui auquel ils s'exposaient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inspirait depuis si longtemps une si grande terreur, ils avaient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortès recevait la nouvelle.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur-le-champ de Zempoalla avec toutes ses forces et avec la même promptitude qu'il avait mise à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlascala, il fut joint par deux mille soldats indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains, il reconnut que la haine qu'on portait aux Espagnols n'était pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitants des villes par lesquelles il passait les avaient abandonnées; aucune personne de marque ne se présentait pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'il avait reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvaient aucune provision préparée, et quoique rien ne s'opposât à sa mar-

che, la solitude et le silence qui régnaient partout, et l'horreur avec laquelle le peuple paraissait éviter tout commerce avec les Espagnols, étaient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains, malgré la haine dont ils étaient animés, étaient si ignorants dans l'art de la guerre, qu'ils ne savaient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avait pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avaient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale; et au lieu de rompre les chaussées et les ponts pour enfermer Alvarado et arrêter Cortès lui-même dans sa marche, ils le laissèrent rentrer dans la ville sans aucun obstacle et prendre paisiblement possession de son ancien poste.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado et ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyaient délivrés d'un danger pressant; ceux-ci venaient d'obtenir une victoire signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns et des autres, que Cortès même, s'en laissant éblouir, oublia en cette occasion et la prudence et l'attention qui lui étaient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince et pour toute sa nation. Les forces dont il avait le commandement lui paraissaient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut et de quitter le masque de modération sous lequel il avait jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains, qui avaient appris un peu d'espagnol, entendirent le langage insultant de Cortès et excitèrent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général

étaient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, et que son projet, en venant dans leur pays, n'avait pas été, comme il l'avait toujours dit, de faire une alliance avec leur souverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, et attaquant un corps considérable d'Espagnols dans sa marche vers la grande place du marché, ils le forcèrent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès et persuadés dès lors que leurs oppresseurs n'étaient pas invincibles, ils allèrent le jour suivant avec toute la pompe guerrière attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude et leur courage étaient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissaient en emportât un grand nombre à chaque décharge, et que pour des hommes nus chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissait point. De nouveaux assaillants se précipitaient pour occuper la place des morts, et périssant à leur tour, ils étaient remplacés par d'autres aussi intrépides et aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous ses efforts et toute son habileté, malgré la valeur et la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paraissait accoutumé au joug, et qui l'avait supporté si longtemps sans résistance, devenu féroce et implacable envers ses vainqueurs. Les soldats de Narvaès, qui s'étaient imaginés trop légèrement qu'ils suivaient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent fort étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'était pas encore affaiblie, et se

reprochèrent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef. Mais la surprise et les plaintes étaient désormais inutiles. Il fallait un effort extraordinaire et prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains, selon leur coutume, eurent cessé les hostilités, aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelque accommodement.

Il se plaça lui-même à la tête des troupes qui devaient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe et toutes celles que pouvait lui fournir l'expérience qu'il avait de la manière de combattre des Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés et en état de lui opposer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivaient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces, et leur courage se soutenait. Conduits par leurs chefs et enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattaient pour la défense de leurs temples et de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes et de leurs enfants. Malgré leur nombre et le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspirait, partout où les Espagnols pouvaient les joindre, ils ne résistaient pas à la supériorité de la discipline et des armes européennes; mais dans les rues étroites et dans les endroits où les ponts de communication étaient rompus, les Espagnols se trouvaient exposés à des grêles de flèches et de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avait duré une journée entière; un nombre prodigieux de Mexicains avaient été tués et une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols, las de meurtres et pressés sans relâche par de nouveaux

assaillants qui remplaçaient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués et soixante blessés. Une autre sortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, et dans cette dernière le général lui-même fut blessé à la main.

Cortès aperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avait jeté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvait ni maintenir le poste qu'il avait pris au milieu d'une ville ennemie, ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restait une ressource; Montézuma pouvait calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince, à la merci des Espagnols et réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte et de l'esclavage de sa nation, parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux et avec toute la pompe qu'il avait coutume d'étaler dans les occasions solennelles. A la vue de leur souverain, qu'ils honoraient et respectaient presque comme une divinité, les Mexicains laissèrent tomber les armes de leurs mains et gardèrent un profond silence, tous en inclinant leur tête et plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçait de calmer leur fureur et de les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre et fut suivi de reproches et de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avaient montré d'abord pour leur empereur. Les flèches et les pierres recommencèrent à voler en si grand nombre et avec tant de violence, qu'avant que les soldats espagnols chargés

de couvrir Montézuma de leurs boucliers eussent le temps de les élever, le malheureux monarque fut blessé de deux flèches et atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que, par un de ces changements soudains, assez ordinaires dans les mouvements populaires, ils passèrent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte; ils s'enfuirent, tout épouvantés du crime qu'ils venaient de commettre et persuadés que la vengeance du ciel allait tomber sur eux. Les Espagnols portèrent Montézuma à son appartement, et Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune; mais ce prince, voyant alors dans quel abîme d'humiliation il était tombé, et reprenant la hauteur d'âme qui paraissait l'avoir abandonné depuis si longtemps, dédaigna de survivre à ce dernier affront et de prolonger une vie honteuse depuis qu'il était devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols et l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris et de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avait mis à ses blessures, et refusa si obstinément de prendre aucune nourriture, qu'il termina bientôt ses jours.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite, et il commença à s'y disposer; mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandait le quartier des Espagnols et y placèrent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvait se montrer sans être exposé à leurs traits. Il était néces-

saire de déloger, à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste, et Jean d'Escobar, avec un nombreux détachement de soldats choisis, fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même et à la tête d'hommes accoutumés à vaincre et combattant sous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès, qui vit bien que le salut de son armée dépendait du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier que sa blessure l'empêchait de tenir de la main, et se jeta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournèrent à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour et repoussèrent les Mexicains jusque sur la plate-forme qui en couronnait le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnaissant Cortès qui animait ses soldats de sa voix et de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approchèrent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avaient voulu mettre bas les armes, et le saisissant au corps, ils le tirèrent vers les créneaux par lesquels ils se précipitèrent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force et l'agilité de Cortès le délivrèrent de leurs mains, et ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse et inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu et continuèrent les préparatifs pour leur retraite.

Elle devenait d'autant plus nécessaire que les Mexicains, étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols, commençaient à changer de plan, et au lieu de continuer leurs attaques, barricadaient les rues et rompaient les chaussées pour couper la communication avec

le continent et affamer un ennemi qu'ils ne pouvaient forcer. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettraient en marche en plein jour, afin de pouvoir reconnaître tous les dangers, régler leurs mouvements et opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, ou s'ils tenteraient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcherait d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui, ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connaissances superficielles et par son prétendu savoir en astrologie, leur promettait un succès assuré s'ils choisissaient ce temps pour leur retraite. On se mit donc en marche vers minuit en trois divisions. Sandoval commandait l'avant-garde, Alvarado et Velasquez de Léon l'arrière-garde et Cortès le centre, où étaient placés les prisonniers, parmi lesquels étaient un fils et deux filles de Montézuma et quelques Mexicains de distinction. On y avait placé aussi l'artillerie et le bagage, et on avait un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisait à Tacuba, parce qu'il y avait par là moins de distance de la ville au continent, et qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala et de la mer, les Mexicains l'avaient moins endommagée que les autres. Les Espagnols la suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle était rompue, se flattant que l'ennemi ne s'était pas aperçu de leur retraite.

Mais les Mexicains, sans se montrer, avaient non-seulement suivi tous les mouvements des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occu-

paient à établir leur pont et à faire passer leurs chevaux et leur artillerie, ils furent tout à coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instruments guerriers et par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les flèches et les pierres pleuvaient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitaient sur eux avec furie, dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avaient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie, qu'il fut impossible de le dégager. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancèrent avec précipitation vers la seconde brèche faite à la chaussée ; mais, quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire, resserrés sur une chaussée étroite, leur discipline et leur adresse leur étaient d'un faible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisait perdre en grande partie l'avantage que leur donnait la supériorité de leurs armes.

Tous les habitants de Mexico s'étaient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, et avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvaient s'approcher poussaient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédaient sans cesse à ceux qui tombaient. Les Espagnols, las du carnage et ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondait sur eux, commencèrent à céder. En un moment le désordre fut général, cavaliers et gens de pied, officiers et soldats, amis et ennemis se trouvèrent mêlés ensemble et tous combattant ; ceux qui périssaient pouvaient à peine distinguer par quelles mains ils étaient frappés.

Cortès, avec environ cent hommes de son infanterie et quelques cavaliers, vint à bout de franchir les deux dernières brèches faites à la chaussée, à l'aide des corps morts qui les comblaient, et mit enfin pied sur la terre

ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivaient, et retourna avec ceux qui étaient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étaient restés en arrière, et les encouragea par sa présence et son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étaient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avait été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui, pris vivants, étaient amenés en triomphe pour être sacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour, tout ce qui était échappé se trouva réuni à Tacuba; mais lorsque l'aube vint montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restait, couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avaient souffert et le souvenir des braves amis et des fidèles compagnons qu'il venait de perdre dans cette nuit de douleurs pénétrèrent son âme de si vives douleurs, qu'en faisant ses dispositions et en donnant quelques ordres nécessaires, les larmes tombaient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que les occupations qu'exigeaient les devoirs de sa place ne fermaient point son âme aux sentiments de l'humanité.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction et entre autres à Velasquez de Léon, qui, ayant abandonné le parti de son parent, le gouverneur de Cuba, pour suivre la fortune de ses compagnons, était regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avait fait que pour son mérite supérieur. Toute l'artillerie fut perdue, ainsi que les munitions et le bagage. Presque tous les chevaux et plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauvèrent qu'une très-petite portion de leurs trésors,

amassés par tant de travaux. Ces richesses mêmes, le but presque unique de leur expédition, avaient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étaient tellement chargés d'or, qu'il leur avait été impossible de combattre, et que, retardés dans leur fuite, ils avaient péri victimes d'une avidité aussi inconsidérée que honteuse. Parmi ces désastres, ce fut pour les Espagnols une consolation qu'Aguilar et Marina, qui leur étaient si nécessaires comme interprètes, eussent échappé à tant de dangers.

Le premier soin de Cortès fut de chercher un asile pour ses troupes excédées de fatigues, car il ne pouvait plus tenir où il était; les Mexicains le pressaient de tous les côtés, et les habitants de la province de Tacuba commençaient à prendre les armes. Il dirigea sa marche vers un terrain élevé, et y ayant aperçu heureusement un temple, il s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchait, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étaient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultait avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devait prendre. Les Espagnols se trouvaient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, était à soixante-quatre milles à l'est de Mexico, de sorte qu'il leur fallait tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat tlascalan entreprit d'être leur guide, et les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé et mal cultivé. Ils marchèrent six jours presque sans s'arrêter et dans de continuelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les

harcelaient sans cesse, tantôt de loin avec leurs traits et quelquefois se formant en corps et les attaquant de front, en flanc et à leur arrière-garde avec une grande audace, parce qu'ils venaient de voir que ces étrangers n'étaient pas invincibles. Tant de fatigues et de dangers n'étaient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversaient ne leur fournissait aucune ressource; ils étaient réduits à vivre de baies sauvages, de racines et de tiges du maïs encore vert. La faim abattait leur âme et diminuait leurs forces, tandis que leur situation demandait les plus grands efforts de courage et d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étaient soutenus et animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais; il prévoyait tout avec une étonnante sagacité, et sa vigilance faisait face à tout; il était le premier à s'exposer au danger et supportait les fatigues avec sérénité; les difficultés semblaient développer en lui de nouveaux talents, et ses soldats, qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuaient de le suivre avec une confiance qui ne faisait qu'augmenter.

Le sixième jour de leur marche, ils arrivèrent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlascala. Dès la pointe du jour ils se mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arrière-garde. Parmi les insultes dont ceux-ci accompagnaient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétaient souvent : *Allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes.* Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui était sur le chemin. De là ils découvrirent une vaste plaine couverte d'une armée immense, qui s'étendait autant que

la vue pouvait porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguait les Espagnols dans leur retraite, avaient assemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, et, suivant directement la route de Mexico à Tlascala, s'étaient postés dans la plaine d'Otumba, par où Cortès devait nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrain leur permettait de découvrir tout entière, les Espagnols furent saisis d'étonnement, et même les plus courageux commencèrent à perdre tout espoir. Mais Cortès, sans donner à leurs craintes le temps de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étaient dans la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle était cependant la supériorité de la discipline et des armes des Espagnols que l'impulsion de leur petite troupe renversait tout devant elle, et que, partout où elle se portait, elle perçait et dissipait les plus nombreux bataillons. Mais, tandis que les uns se dispersaient, d'autres leur succédaient sans relâche, et les Espagnols, quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étaient près de succomber sous la fatigue que leur causaient tant d'efforts répétés, sans prévoir la fin de leurs travaux et sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortès vit s'avancer le grand étendard de l'empire, qu'on portait devant le général mexicain, et se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation dépendait de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étaient encore capables de service; il se met à leur tête et renverse avec impétuosité tout ce

qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardaient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès, d'un coup de lance, blessa le général mexicain et le renversa par terre; un Espagnol, descendant de cheval, l'acheva et se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué et que l'étendard, vers lequel tous les yeux étaient dirigés, cessa de paraître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, et comme si le lien qui les tenait réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jeta ses armes et tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols, trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournèrent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation, qui s'étaient parés de leurs plus riches ornements, comme s'ils allaient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortès et ses gens de la perte qu'ils avaient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentaient d'être sortis d'un pays où ils se voyaient environnés d'ennemis, ils n'étaient pas sans inquiétude sur la manière dont ils allaient être reçus de leurs anciens alliés, chez lesquels ils retournaient dans un état bien différent de celui où ils étaient en les quittant peu de temps auparavant. Heureusement pour eux, la haine des Tlascalans pour le nom mexicain était si invétérée, le désir de venger la mort de leurs compatriotes était si ardent, et l'ascendant que Cortès avait acquis sur les chefs de la république si absolu, que, loin d'avoir la pensée de prendre

avantage de la malheureuse situation où ils voyaient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse et une cordialité qui dissipèrent promptement toutes les craintes.

Les Espagnols avaient le plus pressant besoin de prendre du repos et de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop longtemps négligées, mais encore pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues et de souffrances. Cortès apprit alors que ses troupes n'étaient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable, allant de Zempoalla à la capitale, avait été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux, qui retournait de Tlascala à la Vera-Cruz avec la portion de butin tombée en partage à la garnison, avait été surpris et massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étaient déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étaient vivement senties. Cortès en était surtout affecté, parce qu'elles rendaient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditait. Les esprits aigris qu'il avait dans son armée, et même plusieurs des Espagnols qui lui étaient encore attachés, regardaient les désastres qu'il venait d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes, et ne croyaient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avait entrepris la conquête avec des forces insuffisantes; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeurait fermement attaché à son premier et grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Quelque rude et inattendu que fût l'échec qu'il venait de recevoir, il n'y voyait pas un motif suffisant pour abandonner les

conquêtes qu'il avait déjà faites et pour renoncer à reprendre ses opérations avec des espérances d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-Cruz n'avait pas été entamée, ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla et des districts voisins n'avaient laissé apercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuraient fidèles. Il pouvait espérer de puissants secours de ce peuple, ennemi implacable des Mexicains, et dont l'esprit guerrier pouvait être mis aisément en activité. Il avait encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'était ouvert un chemin jusqu'au centre de l'empire, et s'était rendu maître de la capitale; enfin, avec les avantages que lui donnait une plus grande expérience et une plus parfaite connaissance du pays, il ne désespérait pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venait de perdre par des événements malheureux.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant d'égards, et répandit entre eux si libéralement le riche butin d'Otumba, qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderait. Il tira de ses magasins de la Vera-Cruz quelques munitions et deux ou trois pièces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès, à Hispaniola et à la Jamaïque pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre et pour y acheter des chevaux, de la poudre et d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il était convaincu qu'il tenterait inutilement de soumettre et de garder Mexico s'il ne se rendait maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac

par morceaux, assemblés et mis à l'eau lorsqu'il en aurait besoin.

Mais, tandis qu'il prenait de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendait pas. L'esprit de mutinerie et de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étaient planteurs plutôt que soldats, et n'avaient suivi cet officier à la Nouvelle-Espagne que dans l'espérance d'y former des établissements et sans penser à s'exposer aux fatigues et aux dangers de la mer. Comme ils ne s'étaient attachés à Cortès que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt essayé l'espèce de service qu'on exigeait d'eux qu'ils se repentirent amèrement du parti qu'ils avaient pris. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés frémissaient à la pensée de s'y exposer une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès, ils commencèrent à murmurer et à cabaler secrètement, et, devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur l'imprudence qu'il y aurait à attaquer un empire puissant avec les faibles moyens qui lui restaient, et demandèrent hautement de retourner sur-le-champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les hommes, employa inutilement les raisons, les prières et les présents pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats, animés de l'esprit de leur chef, secondèrent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étaient trop violentes et trop profondément enracinées, et tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de différer leur départ de quelque temps, en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettraient.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter et se nourrir dans l'oisiveté, il se détermina à mettre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de punir sur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avaient eue d'attaquer et de détruire un détachement espagnol, ainsi qu'on l'a dit plus haut; et comme ce détachement était composé en grande partie des soldats de Narvaès, leurs compagnons se déterminèrent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il se mit à leur tête, accompagné d'un corps nombreux de Tlascalans, et en quelques semaines, après différents combats et un grand carnage des Tepeacans, ils les réduisit entièrement. Il employa de même plusieurs mois, pendant lesquels il attendait des îles un secours d'hommes et de munitions, à avancer les préparatifs de la construction de ses brigantins et à faire différentes incursions dans les provinces environnantes, toujours avec un succès égal. Par ces moyens, ses gens se familiarisèrent de nouveau avec la victoire et reprirent le sentiment de leur ancienne supériorité. Les Mexicains s'affaiblirent. Les Tlascalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Espagnols, et les chefs de la république, charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, et étonnés des preuves journalières qu'ils acquéraient de la force invincible de leurs alliés, se prêtèrent à tout ce que Cortès demandait d'eux.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permît de prendre, ne lui auraient pas suffi sans un renfort de troupes espagnoles. Il sentait si bien la nécessité absolue de ce secours, que c'était là le principal objet de toutes ses pensées et de tous ses désirs, et cependant ses espérances sur le retour de l'officier qu'il

avait envoyé dans les îles pour y faire une recrue étaient encore incertaines et éloignées; mais une suite d'événements heureux et imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité et tous ses talents n'auraient pu faire. Le gouverneur de Cuba, qui avait regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes et des munitions de guerre, l'officier à qui Cortès avait confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-Cruz, se saisit des vaisseaux, et persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyait. Peu de temps après, trois vaisseaux plus forts entrèrent séparément dans le même havre. Ils faisaient partie d'une escadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, qui, possédé de la fureur des découvertes et des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, avait cherché longtemps à pénétrer dans quelque partie de la Nouvelle-Espagne, et à partager avec Cortès la gloire et les avantages que pouvait attendre celui qui soumettrait cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avaient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays était pauvre et le peuple féroce et guerrier, et, après une longue et cruelle suite de malheurs, la famine les avait forcés à se hasarder d'entrer à la Vera-Cruz et à se mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses et les grandes promesses qui avaient séduit d'autres aventuriers avant eux, et, comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la Nouvelle-Espagne, ils quittèrent aussi le service du chef qui les avait engagés et se donnèrent

à Cortès. L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit ces secours inattendus. Un vaisseau, frété par quelques négociants, toucha à la Nouvelle-Espagne. Il était chargé de munitions de guerre qu'ils envoyaient vendre, dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençait à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui était pour lui sans prix, et l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala.

Par tous ces événements l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre-vingts hommes et de vingt chevaux, forces trop peu cuosidérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est surtout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étaient, l'un son ennemi déclaré qui travaillait de toutes ses forces à le perdre, et l'autre un rival envieux qui cherchait à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuraient contre leur gré à son service. Après leur départ, il se trouva encore à la tête de cinq cent cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingts étaient

armés de mousquets ou d'arquebuses, et de quarante cavaliers. Il avait avec cela neuf pièces de canon de campagne. A la tête de cette petite armée et de dix mille Tlascalans et autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le 28 décembre, six mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avaient forcé.

L'ennemi se préparait de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma, les principaux Mexicains, à qui appartenait le droit d'élire un empereur, avaient élevé au trône son frère, Quetlavaca. Sa haine connue et invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage et ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talents en dirigeant en personne les vives attaques qui avaient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le temps de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avait mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnait la facilité d'être instruit des mouvements et des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formait et se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avaient détruites, et y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains était capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées et des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; et, pour les encourager à une vigoureuse résistance, il leur promit

l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avaient imposées.

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiraient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces peuples à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, et qui ne manqueraient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidait si imprudemment à imposer au reste de la nation. Ces raisons étaient si frappantes et elles furent présentées avec tant de force, que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avaient faites sur les chefs des Tlascalans.

Mais tandis que Quetlavaca préparait sa défense avec une prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la petite vérole. Cette maladie, qui venait de se montrer dans la Nouvelle-Espagne avec toute sa malignité, était inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, et doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains élevèrent au trône Guatimosin, neveu et gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talents et la valeur, qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'empire se trouvait.

Cortès, à son entrée sur les terres de l'ennemi, trouva partout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmontèrent facilement ces obstacles et s'emparèrent de Tezecco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac, à environ vingt milles de Mexico. C'est là qu'il établit son principal quartier, tant parce qu'il était le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses

brigantins, que pour faire de là ses approches vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importait à sa sûreté de disposer du cacique ou chef qui commandait dans la ville, il mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui désignait comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique et ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité.

La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats et des Indiens ignorants que Cortès était obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étaient heureusement trouvés dans son armée, ne se faisait qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevait point le renfort qu'il attendait d'Hispaniola. Toutes ces circonstances l'empêchaient de porter ses armes vers la capitale aussi promptement qu'il aurait voulu. Attaquer sans de nouvelles forces une ville si peuplée, si bien préparée à se défendre et si avantageusement située, c'eût été exposer ses troupes à une destruction inévitable. Trois mois s'écoulèrent avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts et qu'il eût aucune nouvelle des effets de sa négociation à Hispaniola; cependant il ne resta pas dans l'inaction; il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac et les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même avec quelques autres villes; il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitants que par l'intervention des interprètes, il n'avait pas laissé d'acquérir, par cette manière de communiquer avec eux, tout imparfaite et pénible qu'elle était, une grande connaissance de l'état du pays et des dispositions des peuples, en sorte qu'il

conduisit ses négociations et ses intrigues avec une dextérité merveilleuse et un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico avaient été autrefois les capitales de petits États indépendants. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de temps à l'empire, conservaient encore le souvenir de leur ancienne liberté et portaient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échappèrent pas à Cortès, qui profita de cette découverte pour gagner leur confiance et leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains et de les traiter avec plus de douceur s'ils voulaient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts non-seulement à reconnaître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance et à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimosin se fut-il aperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir; mais, malgré tous ses efforts, l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés, et le monarque indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auraient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets.

Cortès préparait ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance; l'exécution de ses grands desseins ne paraissait plus ni incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renverser par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Les soldats de Narvaès n'avaient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortès, et il s'en fallait bien qu'ils secondassent avec le même zèle que ceux-ci

les projets du général. Ils se laissaient facilement abattre dans toutes les occasions où il fallait quelque effort extraordinaire de patience et de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux même qui lui étaient restés fidèles quand tous les autres l'avaient abandonné, s'effrayaient à la vue des dangers auxquels il fallait s'exposer pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'était Mexico, et défendue par une armée nombreuse. La crainte les conduisait à discuter avec une présomption et une liberté peu convenables à de simples soldats les plans de leur général et la difficulté du succès. De là ils passèrent à la censure et aux déclamations, et enfin ils se déterminèrent à pourvoir à leur sûreté, que Cortès leur paraissait négliger entièrement. Antonio Villefagna, simple soldat, mais audacieux, intrigant et fortement attaché à Velasquez, nourrissait avec adresse ce mécontentement. La maison qu'il habitait devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouvèrent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carrière que de l'assassiner, lui et ceux des officiers les plus considérables qui lui étaient attachés, et de donner le commandement à un autre officier, lequel, abandonnant des projets qui leur paraissaient extravagants, prendrait de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageait au crime. Au moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devaient périr, ceux qui devaient leur succéder, tout était désigné. Les conspirateurs avaient signé un acte d'association et s'étaient liés entre eux par les serments les plus solennels. Mais le soir du jour qui précédait celui de l'exécution, un des anciens compagnons de Cortès, qui s'était laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont était menacé un homme

qu'il était depuis longtemps accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du général et lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur-le-champ ce qu'il avait à faire dans une situation si critique. Il se rend sur-le-champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avait le plus de confiance. L'étonnement et la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortès se saisissaient de ce traître, le général arracha de son sein un papier contenant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Impatient de connaître toute l'étendue du danger qu'il avait couru, il se retira chez lui pour le lire et y trouva des noms qu'il n'y put voir sans être pénétré de surprise et de douleur; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvait y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses, et prit le parti de ne poursuivre que le seul Villefagna. Comme la preuve de son crime n'était pas équivoque, son procès fut court : il fut condamné et pendu le jour suivant à la porte de la maison où il était logé. Cortès assembla ensuite ses troupes, et leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime et la justice de la punition, il ajouta, avec un air de satisfaction, que les détails de cet abominable complot lui étaient entièrement inconnus, parce que Villefagna, au moment où il s'était vu arrêté, avait déchiré un papier qui vraisemblablement contenait son plan et les noms de ses complices, qu'il en avait avalé les morceaux, et que, malgré la rigueur des tourments, il n'avait rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices, que tourmentaient la conscience de

leur crime et plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connaître ceux de ses compatriotes qui étaient ses ennemis, et de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention; tandis que sa modération leur laissait croire que la conspiration ne lui était pas connue, ils s'efforcèrent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zèle et d'activité pour son service.

Cortès ne laissa pas à ses troupes le temps de réfléchir beaucoup sur ce qui venait d'arriver; il les mit sur-le-champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avisque les matériaux de ses brigantins étaient enfin prêts, et qu'on n'attendait pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cents fantassins et quinze cavaliers, ayant avec eux deux pièces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquérait tous les jours de plus en plus l'estime et la confiance des soldats par sa vigilance, son activité et son courage. L'expédition était aussi difficile qu'importante. Il fallait conduire les pièces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers et tout ce qui était nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, et avec l'aide des Indiens qui n'avaient aucun animal domestique et ne connaissaient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *tamènes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques, et qui devaient être accompagnés et protégés par quinze mille guerriers de la même

nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les tamènes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arrière-garde et des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre et à l'obéissance. Ce corps, si nombreux et si embarrassé dans sa marche, n'avançait qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendait au delà de six milles. Des partis de Mexicains paraissaient souvent sur les hauteurs voisines, mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes et préparé à les recevoir, ils n'osèrent tenter aucune attaque, et Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec, à Tezeuco, un convoi d'où dépendait désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arrivèrent d'Hispaniola à la Vera-Cruz avec deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux pièces de canon de siége et une grande quantité d'armes et de munitions. Cortès, encouragé par la réussite de tous ses projets, et voulant ou affaiblir ses ennemis, ou se fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le siége de Mexico, hâta la construction de ses brigantins et le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette dernière opération, il avait employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco dans le lac, et à en former un canal de près de deux milles de long. L'ouvrage était enfin terminé, malgré tous

les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins.

Le 28 avril, toutes les troupes espagnoles et tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal et les brigantins lancés à l'eau, ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée et rendue plus solennelle par la célébration des mystères les plus respectés de la religion catholique. A mesure qu'ils entraient dans le canal, le P. Olmedo les bénissait et les nommait. Les spectateurs, pénétrés d'admiration et animés par l'espérance, les suivaient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployèrent leurs voiles et prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiraient tous le génie hardi et entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avait su se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvaient espérer de se rendre maîtres de Mexico.

Cortès se détermina à former le siége par trois différents côtés, à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, et au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avaient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandait la première attaque, Pedro de Alvarado la seconde, et Christoval de Olid la troisième, chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols et un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola, étaient au nombre de huit cent dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étaient armés de mousquets ou arquebuses, et quatre-vingt-six étaient à cheval. Leur artillerie consistait en trois canons de siége et quinze pièces de campagne. Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération

la plus importante et la plus dangereuse. Chaque brigantin était armé d'un petit canon et monté par vingt-cinq Espagnols.

Alvarado et Olid, en s'avançant aux postes qui leur avaient été assignés, rompirent les aqueducs qui portaient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitants auraient à souffrir. Ils trouvèrent les villes dont ils devaient prendre possession abandonnées par leurs habitants, qui s'étaient réfugiés dans la capitale, où Guatimosin avait rassemblé les principales forces de son empire, le seul endroit en effet où il pût espérer avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçait.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins, dont ils prévoyaient et redoutaient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donnée Cortès et quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtiments étaient fort petits, grossièrement faits, et montés presque uniquement de soldats qui n'entendaient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étaient, on conçoit qu'ils devaient être encore des objets d'admiration et de terreur pour un peuple qui n'avait que des canots et ne connaissait d'autre navigation que celle de ses lacs. La nécessité força cependant Guatimosin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquait en force : il en assembla une si grande multitude qu'ils couvraient la surface du lac. Ils s'avancèrent hardiment contre les brigantins, qui, retenus par un calme plat, ne pouvaient venir à leur rencontre. Mais lorsque les Mexicains se trouvèrent près des bâtiments espagnols, un petit vent s'éleva. En un moment les voiles furent déployées et les brigantins, se portant au milieu de leurs faibles ennemis avec une im-

pétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvaient résister, renversèrent un grand nombre de canots et dissipèrent tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connaissances et les arts leur donnaient à la mer une supériorité sur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avaient montrée jusqu'alors sur terre.

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac, et non-seulement les brigantins conservèrent les communications entre les différents postes occupés par les Espagnols, quoique très-éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chaussées que les Indiens auraient voulu rompre, et à en éloigner les canots lorsqu'ils tentaient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançaient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins, et chacune fut employée à une des trois attaques, avec ordre de seconder les opérations de l'officier qui la commandait. Les attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vigueur. Les Mexicains montrèrent à se défendre presque autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre et par eau, la nuit et le jour, un combat furieux succédait à un autre. Beaucoup d'Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés, et tous près de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissait aucun repos, et qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençaient à tomber avec leur violence ordinaire.

Cortès, étonné et déconcerté de la longueur et des difficultés du siége, se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avait suivi jusque-là et d'embrasser un nouveau système d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado et à Sandoval

de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général et se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de Cuyocan. Animés par sa présence et par l'espoir de quelque événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista; ils renversèrent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés et les canaux et arrivèrent à la ville, où ils gagnèrent du terrain par degrés malgré tous les efforts des Mexicains. Cortès, au milieu de la satisfaction que lui donnait la rapidité de ses progrès, n'avait pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fût forcé, et avait chargé Julien de Alderete, officier estimé qui lui était venu avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux et de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceraient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, et, tandis que ses compagnons étaient au plus fort du combat et dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il était chargé et vint se mêler parmi les combattants. Les Mexicains, qui faisaient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre, ayant observé cette négligence, en instruisirent Guatimosin.

Ce prince vit sur-le-champ les conséquences de la faute que commettaient les Espagnols, et avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattaient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus avant dans la ville, et envoya en même temps un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande brèche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du prin-

cipal temple frappèrent le grand tambour consacré au dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres et solennels, propres à leur inspirer l'enthousiasme et le mépris de la mort, ils se précipitèrent sur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme et par l'espérance du succès. Les Espagnols, ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissants motifs, commencèrent à se retirer d'abord lentement et en bon ordre; mais l'ennemi les pressant toujours et la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur et la confusion se mirent parmi eux, de sorte qu'en arrivant à la grande brèche de la chaussée, Espagnols et Tlascalans, infanterie et cavalerie y tombaient pêle-mêle, et y étaient accablés par les Mexicains, qui fondaient sur eux de toutes parts et dont les petits canots s'approchaient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvaient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter et de rallier ses soldats; la crainte les rendait sourds à ses ordres et à ses prières. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étaient tombés dans le canal. Mais, tandis qu'il était tout entier à ce soin et qu'il négligeait sa propre sûreté, six officiers mexicains se saisirent de lui et l'emmenaient en triomphe. Heureusement deux de ses officiers l'arrachèrent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, et ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tombèrent vivants entre les mains d'un ennemi qui ne faisait point de quartier à ses prisonniers.

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains

amenèrent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils sortaient. Ils entendaient les cris de triomphe et le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébraient leur victoire. Toute la ville était illuminée et le grand temple était si brillant de clarté, qu'on pouvait distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement et les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginaient reconnaître leurs compagnons à la blancheur de leur peau, et les voir dépouillés et contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils allaient être immolés. Ils entendaient leurs cris et croyaient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentait l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondaient en larmes, et les plus courageux frémissaient à la vue de ce terrible spectacle.

Cortès, en partageant avec ses soldats les sentiments que ce cruel événement leur inspirait, avait à supporter encore les accablantes réflexions naturelles à un général après un malheur si inattendu, et ne pouvait se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir ou ranimer le courage et les espérances de ses compagnons, il était obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avait point. La conjoncture demandait en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains, encouragés par leur succès, l'attaquèrent le lendemain matin dans ses quartiers, mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyèrent les têtes des Espagnols qu'ils avaient immolés aux gouverneurs des provinces voisines, en les assurant que le dieu de la guerre, apaisé par le sang de leurs ennemis, versé abondamment sur ses au-

tels, avait fait entendre sa voix et déclaré que dans huit jours leurs ennemis seraient entièrement détruits, et la paix et le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance et en termes si précis fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zèle des provinces qui s'étaient déjà déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent, et d'autres, qui s'étaient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étaient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains, et accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnèrent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée, et les Espagnols demeurèrent presque seuls dans leurs quartiers. Cortès, ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnements les craintes superstitieuses de ses alliés, se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avaient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le temps fixé par l'oracle fût écoulé, et en se couvrant de ses brigantins, qui écartaient l'ennemi, ses troupes passèrent tout ce temps sans être inquiétées, et le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui.

Ses alliés, honteux alors de leur crédulité, revinrent à leurs postes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venaient de tromper ainsi les Mexicains avaient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; et telle

fut la légèreté de ce peuple que, fort peu de temps après une défection générale de tous ses alliés, Cortès, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Quoique maître d'une armée si nombreuse, il crut devoir former un nouveau système d'attaque qui serait conduit avec plus de circonspection. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés et avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens aux malheurs qu'ils avaient déjà éprouvés. A mesure que les Espagnols avançaient, les Indiens leurs alliés réparaient en les suivant les chaussées; dès qu'ils se rendaient maîtres de quelques parties de la ville, ils faisaient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains, forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gagnaient du terrain, se trouvèrent resserrés dans un plus petit espace. Guatimosin, ne pouvant empêcher entièrement les progrès de ses ennemis, continuait de se défendre avec le plus grand courage et disputait le terrain pied à pied. Cependant, les Espagnols avaient non-seulement changé leur système d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattaient. Cortès leur avait fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avait employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donnant la facilité de combattre serrés, ils repoussaient presque sans danger des ennemis qui les attaquaient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvelés. La ville dévastée ainsi par la guerre était en même temps en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins espagnols, maîtres du lac, empêchaient l'abord de

toutes les provisions qui pouvaient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermait toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimosin étaient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain et les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens étaient réduits aux plus cruelles extrémités. Les maladies mortelles et contagieuses, la dernière des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, comblaient enfin la mesure de leurs maux.

Le courage de Guatimosin se soutenait cependant au milieu de tant de malheurs, et son âme demeurait ferme. Il rejetait avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisait faire Cortès et ne pouvait supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays, déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançaient toujours. Enfin, les trois divisions à la fois pénétrèrent jusqu'à la grande place qui était au milieu de la ville et s'y logèrent. Les trois quarts de la ville se trouvaient en leur puissance; le reste était si pressé que les Mexicains désespérèrent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueraient désormais avec plus d'avantages encore et plus de moyens de succès. Les nobles, empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectaient, obtinrent de Guatimosin qu'il quitterait une ville qu'on ne pouvait plus défendre, et qu'il se retirerait dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourrait encore exciter les peuples à la défense commune et combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâchèrent d'amuser Cortès par des propositions de paix, afin que Guatimosin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avait trop de dis-

cernement et de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices. Il soupçonna leur dessein, et persuadé qu'il lui était très-important d'en empêcher l'exécution, il avait confié à Sandoval, sur la vigilance duquel il pouvait le plus compter, le commandement des brigantins, avec ordre de veiller sur les moindres mouvements de l'ennemi. Sandoval, attentif à exécuter ces ordres, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversaient le lac avec une extrême rapidité, donna le signal de la chasse; Garcia Holguin, qui commandait le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints, était prêt à faire feu sur le plus avancé qui semblait porter un homme auquel le reste obéissait. A l'instant les rameurs élevèrent leurs rames, et tous ceux qui étaient dans le canot, renonçant à faire aucune résistance, le conjurèrent avec des pleurs et des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur était parmi eux. Holguin se saisit sur-le-champ de sa proie. Guatimosin, se remettant entre ses mains, le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme et à ses enfants. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare, ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli,* dit-il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard,* continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon sein, et termine une vie qui ne peut être utile.*

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains cessa, et Cortès prit possession de la partie de la capitale qui n'était pas encore détruite. Ainsi fut terminé le siége de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avait duré

soixante-quinze jours, dont presque aucun ne s'était passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assaillants ou des assiégés pour l'attaque ou la défense d'une ville du destin de laquelle les uns et les autres savaient que celui de l'empire entier dépendait. La défense avait été plus vigoureuse qu'en aucune autre action entre les habitants de l'ancien monde et ceux du nouveau. Le talent de Guatimosin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale avaient balancé la grande supériorité de la discipline et des armes des Espagnols, qui se seraient vus forcés d'abandonner leur entreprise s'ils n'eussent pas été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines, qui redoutaient sa puissance, et par la révolte des sujets de l'empire, las du joug qu'ils portaient. Leurs secours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas osé tenter s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait disparaître le merveilleux dont les historiens espagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des causes simples et naturelles où ils ne voient que faits et prouesses romanesques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talents de Cortès, qui, avec toutes sortes de désavantages, eut l'art d'acquérir sur des nations qui n'entendaient pas sa langue un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instruments à l'exécution de ses desseins.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut d'abord excessive; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avaient animés à braver

tant de difficultés et de dangers. Au lieu de ces richesses immenses et inépuisables sur lesquelles ils comptaient en devenant maîtres des trésors de Montézuma et de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines et de la désolation d'une ville immense qu'un butin fort peu durable. Guatimosin, prévoyant sa destinée, avait rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres et les avait fait jeter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étaient emparés de la meilleure partie du reste tandis que les Espagnols combattaient. Ce qu'en purent rassembler les conquérants eux-mêmes était si peu de chose, que plusieurs d'entre eux dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenait. Les plaintes et les murmures s'élevèrent d'abord contre Cortès et ses favoris, qu'on soupçonnait de s'être approprié une plus grande part que celle qui devait leur échoir dans un partage équitable, et ensuite contre Guatimosin, qui les irritait par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avait, disait-on, caché ses trésors.

Les raisons, les prières et les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontents, et il faut croire que cette inutilité même et la crainte de voir le mécontentement s'augmenter poussèrent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avait fait jusque-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avait occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avait déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposait qu'il avait caché le trésor de l'empire. Guatimosin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourments avec le courage indomptable d'un guerrier

américain. Le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, semblait demander à son maître par un regard languissant la permission de révéler ce qu'il savait; mais le courageux monarque, jetant sur lui un coup d'œil où se peignaient à la fois l'autorité et le dédain, releva sa faiblesse en lui disant : *Et moi, suis-je sur un lit de roses?* Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence et expira dans les tourments. Cortès, honteux enfin de cette horrible scène, tira la victime des mains de ses bourreaux et prolongea une vie réservée à de nouvelles indignités et à de nouvelles souffrances.

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'empire, ainsi que les deux partis l'avaient prévu. Les provinces se soumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachements d'Espagnols pénétrèrent dans tout le pays sans obstacle et jusqu'à la grande mer du Sud, par laquelle ils espéraient toujours, selon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un passage court et facile, et assurer à la couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions. L'esprit actif de Cortès commença dès lors à s'occuper de ce projet. Il ignorait que, pendant le cours de ses victoires au Mexique, ce même plan avait été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressants dans l'histoire des découvertes des Espagnols, et ayant beaucoup influé sur l'état du pays que Cortès venait de soumettre, nous devons à nos lecteurs quelques détails à ce sujet.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Portugais, d'une naissance honorable, ayant servi plusieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur sous le fameux Albuquerque, demanda les récompenses qu'il

croyait lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais, pour des raisons qu'on ignore, son général et son souverain rejetèrent ses demandes avec dédain. Magellan, se rendant témoignage de ce qu'il avait fait et de ce qu'il méritait, ne put supporter ce refus. Dans son ressentiment, il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avait fait à un maître ingrat et se présenta à la cour de Castille, où il espérait qu'on rendrait plus de justice à ses talents. Pour commencer à s'y faire connaître avantageusement, il proposa un projet dont l'exécution devait blesser à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avait à se plaindre : c'était le plan favori de Colomb, la découverte d'un passage aux Indes orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avait tracée Alexandre VI. Il fondait ses espérances sur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'observations, fruit de sa propre expérience et de celle que ses compatriotes avaient acquise par leur commerce avec les régions orientales. L'entreprise était difficile et dispendieuse, il en convenait; il lui fallait une escadre assez forte et pourvue de deux années de vivres. Heureusement il eut affaire à un ministre qui ne se laissait effrayer ni par les difficultés, ni par la dépense. Le cardinal Ximenès, qui gouvernait alors l'Espagne, voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses et de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles-Quint, à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur et donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan,

avec les titres de chevalier de Saint-Jacques et de capitaine général.

Le dixième d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ce temps-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les équipages montaient en tout à deux cent trente-quatre hommes, parmi lesquels se trouvaient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne et plusieurs Portugais en qui Magellan avait encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au sud, le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs et employa tant de temps à reconnaître toutes les baies et tous les golfes qui lui semblaient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptait découvrir au sud, qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la rivière de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan Atlantique, il se persuada qu'il pourrait trouver par là le passage qu'il cherchait, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours et avoir observé que le canal se rétrécissait et que les eaux devenaient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 de mars il toucha au port de Saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux, et les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat que les équipages de trois des vaisseaux, leurs officiers à leur tête, se mutinèrent ouvertement et demandèrent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré et qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité

en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens subjugués par sa fermeté, sans être reconciliés avec son entreprise, il continua son voyage et découvrit enfin, au cinquante-troisième degré de latitude, l'entrée d'un détroit où il se jeta, malgré les murmures et les remontrances de tout ce qui était sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux et dangereux, auquel il donna son nom et où il fut abandonné par un de ses vaisseaux, il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du Sud, et remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise.

Mais il se trouvait à une plus grande distance qu'il ne l'imaginait du but de son voyage. Il navigua trois mois et vingt jours, portant constamment au nord-ouest, sans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite sur un océan dont on ne connaissait point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étaient presque épuisées. L'eau douce se corrompit; ses gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim, et le scorbut, la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau temps soutenu et des vents si favorables, que Magellan donna à cet océan le nom de *Pacifique* qu'il conserve encore. Enfin, lorsqu'ils étaient réduits aux dernières extrémités, ils tombèrent sur un groupe de petites îles très-fertiles, où ils trouvèrent des rafraîchissements en si grande abondance qu'ils recouvrèrent bientôt la santé. De ces îles, auxquelles ils donnèrent le nom d'*îles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'est et découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*.

Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays, qui l'attaquèrent avec un corps nombreux et des troupes bien armées, et Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses principaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

L'expédition se continua sous d'autres commandants. Après avoir visité plusieurs des petites îles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils touchèrent à la grande île de Bornéo et ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre, au grand étonnement des Portugais, qui ne pouvaient comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'ouest étaient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendaient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouvèrent dans ces îles et dans les îles voisines des peuples instruits des avantages du commerce et disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils y prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors et des échantillons des riches marchandises qu'ils avaient trouvées dans les autres contrées qu'ils avaient visitées, *la Victoire*, celui des deux vaisseaux restants de toute l'escadre, qui était le plus en état de soutenir encore un long voyage, fit voile pour l'Europe, sous le commandement de Jean-Sébastien del Cano. Il suivit la route des Portugais, par le cap de Bonne-Espérance, et, après avoir beaucoup souffert, il arriva à Saint-Lucar le 7 septembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans et vingt-huit jours.

Quoiqu'une destinée malheureuse ait privé Magellan de la satisfaction de terminer lui-même sa grande entreprise, ses contemporains, rendant justice à sa mémoire

et à ses grands talents, lui ont conservé non-seulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversaient l'exécution, et il est encore aujourd'hui au rang des plus habiles et des plus heureux navigateurs. La gloire des navigateurs espagnols éclipsa à cette époque celle de toutes les autres nations, et dans le cours d'un petit nombre d'années ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent presque aussi étendu que l'ancien monde, et celui de constater par l'expérience la figure et l'étendue du globe terrestre.

Les Espagnols ne se contentaient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde; ils prétendaient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savants, parmi eux, croyaient que les îles à épiceries et plusieurs des pays les plus riches de l'est étaient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille par le partage d'Alexandre VI. Les négociants, sans s'embarrasser de cette discussion, se livrèrent avec empressement à ce que le commerce avec ces pays nouveaux leur offrait d'avantageux et de séduisant. Les Portugais, alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, s'efforcèrent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversaient en Asie à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet ou distrait par ses autres projets et par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçants d'Asie la protection dont ils avaient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, et la crainte de s'en susciter une

nouvelle avec les Portugais, le déterminèrent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cent cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournèrent toute son attention et celle de ses successeurs, et l'Espagne perdit tout à fait un commerce qu'elle avait travaillé si longtemps à s'ouvrir et dont elle espérait tirer le plus grand bénéfice.

Quoique le commerce avec les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses gour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa couronne les îles découvertes dans l'océan oriental, et y forma des établissements avec lesquels la Nouvelle-Espagne établit une communication régulière dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passait dans la Nouvelle-Espagne.

Tandis que Cortès acquérait à sa patrie de si vastes possessions et préparait encore d'autres conquêtes, sa destinée singulière était non-seulement d'être dépouillé de toute autorité par le souverain qu'il servait avec tant de zèle et de succès, mais d'être regardé comme un sujet rebelle. Par les intrigues de Fonseca, sa conduite lorsqu'il prit le gouvernement de la Nouvelle-Espagne fut déclarée une usurpation contraire à l'autorité royale; et Christoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisait à destituer Cortès, à se saisir de sa personne, à confisquer ses biens et à rechercher tout ce qu'il avait fait jusqu'alors pour en rendre compte au conseil des Indes. Quelques semaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-Cruz, y portant l'ordre du souverain de dépouiller le conquérant de toute autorité et

de le traiter en criminel. Mais Fonseca avait choisi un homme peu propre à seconder son inimitié pour Cortès. Tapia n'avait ni la réputation ni les talents nécessaires pour exécuter la commission importante dont il était chargé. Cortès, en témoignant publiquement le plus grand respect pour l'autorité de l'empereur, prit secrètement des mesures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia était chargé. Il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour et les menaces, et les promesses, et les présents d'une manière si adroite, qu'il détermina enfin cet homme faible à abandonner un pays qu'il n'était pas digne de gouverner.

Cependant, malgré l'adresse avec laquelle il venait de parer ce coup, Cortès était si persuadé qu'il ne tenait pas son pouvoir d'une autorité légitime et suffisante, qu'il se détermina à envoyer en Espagne des députés pour rendre compte du succès de ses armes, pour y porter des échantillons des productions du pays et de riches présents pour l'empereur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourrait tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes, et pour demander, en récompense de tous ses services, l'approbation de tout ce qu'il avait fait, et le gouvernement des pays que sa conduite et la valeur de ses compagnons avaient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présentèrent à la cour était favorable. Les mouvements qui avaient troublé l'Espagne à l'avénement de ce prince au trône achevaient de se calmer. Les ministres avaient le temps de s'occuper des affaires du dehors; les récits qu'on publiait des victoires de Cortès remplissaient ses compatriotes d'admiration; l'étendue et les richesses des

pays conquis étaient pour eux un objet d'espérances flatteuses et sans bornes. Ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans la manière dont Cortès s'était élevé au pouvoir était couvert par l'éclat et le mérite des grandes actions qu'il n'avait faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltaient à la pensée de punir un homme dont les services méritaient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevait hautement en sa faveur, et Charles, arrivant en Espagne dans le même temps, adopta les sentiments de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquez et la résistance de Fonseca, il nomma Cort è capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, jugeant que personne n'était aussi capable de maintenir l'autorité royale, ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets espagnols et indiens de la Nouvelle-Espagne, que le même commandant à qui les premiers s'étaient volontairement soumis et que les derniers étaient accoutumés à craindre et à respecter depuis si longtemps.

Cortès, avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, l'employait à assurer sa conquête et à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef-lieu de son gouvernement au même endroit où était situé l'ancien, et il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisait une brillante idée de la future grandeur de l'État qu'il fondait, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du Nouveau-Monde. Il employa en même temps dans différentes provinces des personnes instruites pour rechercher les mines, et il en ouvrit quelques-unes, les plus riches

de celles que les Espagnols eussent jusque-là découvertes en Amérique. Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées, et les encouragea à s'y établir non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité et les mêmes droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étaient attribués dans les îles.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie espagnole. Ce peuple, poussé à bout par l'oppression, oublia souvent la supériorité des Espagnols et courut aux armes pour recouvrer sa liberté; mais la discipline et la valeur des Européens l'emportèrent partout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillèrent leur victoire par la manière dont ils traitèrent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale et de la personne de Guatimosin, ils supposèrent que le roi de Castille entrait dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier, et affectèrent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance comme une rébellion de vassaux contre leur souverain ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violèrent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province ils y réduisaient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étaient mis à mort. Les progrès des Espagnols étaient marqués par des traces de sang. Sur un léger soupçon, appuyé sur des témoignages sans force, que Guatimosin avait formé le projet de secouer le joug et d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme

de procès, fit pendre le malheureux monarque et les caciques de Tazeuco et de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. Les Mexicains virent avec horreur et étonnement ce supplice honteux infligé à des hommes qu'ils respectaient presque à l'égal de leurs dieux. L'exemple de Cortès et de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda, déshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles.

Une circonstance paraît avoir sauvé les Mexicains de l'entière destruction que les Espagnols avaient portée dans les îles. Les premiers conquérants du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avaient ni les fonds pour les avances des grands travaux nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connaissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contentèrent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées des montagnes par les rivières et les torrents, et d'en retirer des grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la Nouvelle-Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers l'an 1552, etc., et à cette époque l'Espagne avait déjà établi au Mexique un gouvernement mieux réglé et plus humain. L'expérience, fruit des premières fautes, avait suggéré aux conquérants beaucoup de lois utiles et douces en faveur des Indiens, et quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travaillaient aux mines, espèce de travail le plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux et moins de dé-

population que les îles n'en avaient souffert aux exploitations moins étendues, mais plus mal réglées, des premiers conquérants.

Comme on le remarque dans les nouveaux établissements, les dangers et les difficultés furent pour les premiers colons, tandis que les fruits de leurs travaux et de leurs succès, réservés à des temps plus tranquilles, furent recueillis par des successeurs qui avaient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérants et de leur extrême pauvreté. Dans la Nouvelle-Espagne leur condition devint encore plus fâcheuse par des arrangements particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même temps des commissaires indépendants de lui pour y recevoir et administrer ses revenus. Ces gens, pris dans des emplois subalternes à Madrid, se crurent appelés à un rôle de la plus grande importance; accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux et remplis des idées étroites qu'ils avaient prises dans la sphère où ils s'étaient exercés jusqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissait et ne conçurent pas combien la manière de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un État où un gouvernement tranquille et régulier est établi depuis longtemps. Ils représentèrent Cortès à la cour d'Espagne comme un ambitieux et comme un tyran, qui, se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspirait à l'indépendance, et qui, par ses richesses excessives et par l'influence qu'elles lui donnaient, était en état d'exécuter les projets qu'il paraissait méditer. Ces insinuations firent

des impressions si fortes sur les ministres espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévère et jalouse de Ferdinand, qu'ils oublièrent tous les services de Cortès et les travaux excessifs auxquels il venait de se livrer en conduisant lui-même une expédition dans laquelle il s'était avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras. Ils firent bientôt passer leurs soupçons dans l'esprit de leur maître, et déterminèrent Charles à envoyer au Mexique le licencié Paul de Léon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortès et même pour le faire arrêter et l'envoyer prisonnier en Espagne, s'il le trouvait coupable.

La mort soudaine de Paul de Léon, peu de jours après son arrivée dans la Nouvelle-Espagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais, comme ils étaient connus, Cortès fut vivement blessé de cette ingratitude pour des services les plus grands qu'un roi d'Espagne eût jamais reçus d'aucun de ses sujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de son souverain et à conserver sa place; mais tous les Espagnols employés par le gouvernement dans la Nouvelle-Espagne étaient autant d'espions de sa conduite et donnaient les interprétations les plus malignes et les plus défavorables à toutes ses actions. Les craintes de Charles et de ses ministres redoublèrent. On forma une nouvelle commission revêtue de pouvoirs plus étendus et l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la résistance de Cortès s'il avait l'audace de manquer à la fidélité d'un sujet. Cortès, en voyant se former l'orage qui le menaçait, éprouva toutes les émotions violentes naturelles à un homme qui a l'âme fière, et qui, au lieu de la reconnaissance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement.

Mais, quoique quelques-uns de ses compagnons les plus déterminés le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre une patrie ingrate et de saisir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtisans l'accusaient de convoiter, il demeura si bien maître de lui-même, ou fut retenu si fortement par des sentiments de fidélité pour son souverain, qu'il rejeta ces dangereux conseils, et prit le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité sans s'écarter de son devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appelé en jugement dans un pays qui avait été le théâtre de sa gloire et de ses triomphes, et au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyait, il se rendit sans délai en Espagne pour y confier sa cause et sa personne à la justice et à la générosité de son souverain.

Cortès parut dans sa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avait apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux et d'ornements de grand prix, et différentes productions de la Nouvelle-Espagne. Il était accompagné par quelques Mexicains du premier rang et par les plus considérables de ses officiers. Son arrivée dissipa en un moment tous les soupçons et toutes les craintes. L'empereur, ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtait à Cortès, le reçut comme un sujet fidèle qui se présentait à son maître en se reposant sur son innocence, et à qui la grandeur de ses services donnait des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca et la propriété d'un grand territoire dans la Nouvelle-Espagne ; et comme ses manières étaient polies, quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'aventuriers grossiers et sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité

comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang.

Cependant, au milieu de ces marques de considération, les traces de la défiance se laissaient apercevoir encore. Quoique Cortès sollicitât vivement son rétablissement dans le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, Charles, trop sage pour confier un emploi si important à un homme qu'il avait soupçonné, refusa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignait de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoique honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'administration civile fut confiée à un conseil, appelé *audience de la Nouvelle-Espagne.* Dans des temps postérieurs, lorsque l'accroissement de la colonie y rendit nécessaire une autorité unique et plus étendue, Antoine de Mendoza, de la première noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi, et réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avait séparés du temps de Cortès.

Cette séparation même devint la source de dissensions continuelles, de chagrins pour Cortès, et d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avait plus d'occasions de déployer ses talents et d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différents plans d'entreprises de ce genre, qui toutes portent le caractère d'un génie hardi et porté au grand. Il avait toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouverait quelque détroit conduisant à l'océan occidental, ou que dans l'isthme de Darien, mieux connu, on découvrirait quelque communication entre la mer du Nord et

celle du Sud. Mais ses espérances ayant été trompées dans l'une et l'autre tentative, il se borna aux expéditions qu'on pouvait faire des ports de la Nouvelle-Espagne sur la mer du Sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent et les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ses opérations, il se mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, et après avoir beaucoup souffert et essuyé des dangers de toute espèce, il découvrit la grande péninsule de la Californie, et reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle-Espagne. La découverte d'un pays si étendu aurait fait honneur à tout autre qu'à lui, mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès, et ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avait conçues. Dégoûté par de mauvais succès auxquels il n'était pas accoutumé, et las de trouver toujours des oppositions à ses vues, de la part de gens avec lesquels il trouvait honteux pour lui d'être obligé de contester, il retourna une seconde fois en Espagne pour demander ce qu'il croyait lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services et même la décence seule le mettaient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits était déjà en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes, plus récentes et plus importantes, faites en d'autres parties de l'Amérique. On n'attendait plus rien d'un homme déjà avancé en âge, et qui commençait à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les ministres le traitèrent tantôt avec légèreté et tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter inutilement les ministres et les magistrats, oc-

cupation aussi ennuyeuse que mortifiante pour un homme d'un caractère altier, qui jusque-là avait presque toujours commandé, Cortès finit ses jours le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxième année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le Nouveau-Monde. Envié par ses contemporains et mal récompensé par le souverain qu'il avait servi, il a été admiré et célébré par les siècles suivants.

LIVRE QUATRIÈME.

Conquête du Pérou par Pizarre. — Affermissement de la domination espagnole en Amérique.

Depuis que Nugnès de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avait découvert la mer du Sud et acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvait conduire, tous les yeux et tous les projets des aventuriers espagnols établis dans les colonies de Darien et de Panama se tournaient vers ces pays inconnus. Dans un siècle où l'esprit aventurier était assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder toute leur fortune et à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance était saisi avec ardeur, et sur des informations légères on entreprenait les plus périlleuses expéditions.

C'est ainsi que différents armements furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est de Panama. Mais ces entreprises, confiées à des chefs dont les talents étaient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès. Comme ces excursions ne s'étendaient pas au delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra-Firme*, pays couvert de bois, peu peuplé et très-malsain, les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageants des maux qu'ils avaient soufferts et du peu d'espérances qu'offraient les lieux qu'ils avaient visités. Ces récits calmèrent un peu la fureur

des découvertes de ce côté, et il s'établit une opinion générale que Balboa s'était laissé séduire par quelque Indien ignorant, qui avait voulu le tromper, ou qui avait été mal entendu.

Mais il y avait alors à Panama trois hommes sur lesquels les circonstances qui décourageaient tous les autres faisaient si peu d'impression, qu'au moment même où tous regardaient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avait annoncé Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étaient François Pizarre, Diego d'Almagro et Fernand de Luque. Pizarre était fils d'un gentilhomme de bonne famille et d'une femme de basse naissance; son éducation avait été entièrement négligée. Son père ne le croyait pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mère, car il l'employa dans sa jeunesse à garder les troupeaux. Mais le jeune Pizarre, dédaignant cette vile occupation, se fit soldat, et après avoir servi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique, où une carrière sans bornes ouverte aux talents attirait tout aventurier ambitieux qui prétendait égaler sa fortune à ses désirs. Sur ce théâtre Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractère aussi entreprenant que son corps était robuste, il était le premier à tous les dangers, toujours infatigable et d'une patience à toute épreuve. Quoique ignorant à ne savoir pas lire, on le remarqua bientôt comme un homme digne de commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance et l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans et la prudence dans leur exécution. En se jetant de bonne heure dans les affaires sans

autres moyens que ses talents et son adresse, et ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, il acquit une si grande connaissance des affaires et des hommes, qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes et à gouverner les autres.

La naissance d'Almagro n'était pas plus relevée que celle de Pizarre. Almagro, élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, comme son compagnon, ne lui cédait en aucune des vertus militaires. Il avait comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable et une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvait entraîner après elle dans le Nouveau-Monde; mais ces qualités dans Almagro étaient accompagnées de la franchise et de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étaient unies avec l'adresse, la ruse et la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins et la sagacité qui démêle ceux des autres.

Fernand de Luque était un maître d'école de Panama, qui, par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connaître, avait amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Tels étaient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias, gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue et du danger, en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage et à la première découverte. Almagro devait conduire les renforts de troupes et de provisions dont Pizarre pourrait avoir besoin. Luque devait rester à Panama pour

traiter avec le gouverneur et veiller aux intérêts communs.

La force de leur premier armement ne répondait pas à la grandeur de leur entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de port et cent douze hommes. Les Espagnols connaissaient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique, que le temps pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui soufflaient alors étant directement contraires à la route qu'ils avaient à tenir. Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger et de fatigue, Pizarre n'avait pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en ferait aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de Terre-Ferme; mais il trouva partout le pays désagréable que les premiers navigateurs avaient décrit; les terrains bas inondés par les rivières, les plus hauts couverts de bois impénétrables; peu d'habitants, mais féroces et courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquents avec les naturels du pays, et, par-dessus tout, les maladies propres aux pays humides, concoururent à affaiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque temps celui de sa troupe, quoiqu'on n'aperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondants en or, où il leur promettait de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage et de se retirer à Cuchama, vis-à-vis des îles des Perles, où il espérait recevoir de Panama un renfort et des provisions.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes, s'était porté en droiture à la partie du continent où il espérait trouver son associé. Il avait débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons,

coururent les mêmes dangers et essuyèrent les mêmes souffrances qui avaient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de flèche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'était retiré. Ils se consolèrent mutuellement en se contant leurs aventures et en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'était avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays et des habitants lui avait paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardents à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avaient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre et lui en avaient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingts hommes. Tout faible que fût ce renfort, ils n'hésitèrent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Matthieu sur la côte de Quito, et débarquant à Tacames, au sud de la rivière des Émeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie et plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avaient vues jusque-là sur les côtes de la mer du Sud, et trouvèrent les habitants vêtus d'étoffes de laine et de coton, et parés de différents ornements d'or et d'argent.

Cependant, malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendaient compte et par l'imagination de ceux à qui on les présentait, Pizarre

et Almagro n'osèrent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affaiblis par la fatigue et les maladies. Ils se retirèrent à la petite île de Gallo, où Pizarre demeura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'était plus douteuse à leurs yeux.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenants et moins hardis que leurs chefs, avaient envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances et de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios, qui avait succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide et flegmatique, qui paraît la première des vertus aux hommes incapables de concevoir et d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînait une perte si grande d'hommes ne pouvait être que funeste à une colonie naissante et faible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre et ses compagnons de l'île de Gallo. Almagro et de Luque, très-mécontents de ces mesures qu'ils n'avaient pu prévenir et auxquelles ils n'osaient s'opposer, trouvèrent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentiments et l'exhortèrent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étaient fondées, et qui était leur unique ressource pour rétablir leur réputation et leur fortune, qui avaient déjà reçu l'une et l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisait son caractère, n'avait pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet : il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de

Panama et employa toute son adresse et toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts était si récent dans leur mémoire, et la pensée de revoir leurs familles et leurs amis après une si longue absence se présentait d'une manière si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au delà de laquelle ceux qui voudraient retourner à Panama devaient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui.

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent et à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'île de la Gorgonne. Cette île, plus éloignée de la côte que l'île de Gallo et tout à fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourraient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devaient leur procurer. Almagro et de Luque ne les servirent pas avec négligence et avec froideur, et leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On criait qu'il était honteux d'abandonner de braves gens engagés dans une entreprise utile et glorieuse à la nation, à qui on ne pouvait reprocher que l'excès de leur zèle et de leur courage, et de les laisser périr comme des criminels dans une île déserte. Vaincu par les plaintes et les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais, afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

Pizarre et ses compagnons avaient passé cinq mois dans cette île, connue pour l'endroit le plus malsain de

cette partie de l'Amérique. Pendant tout ce temps leurs yeux avaient été tournés vers Panama, d'où ils espéraient que leurs compatriotes leur enverraient quelques secours. Mais, lassés enfin d'une attente inutile et excédés de souffrances auxquelles ils ne voyaient plus de terme, ils venaient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'Océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-temps dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama les transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert. Leurs espérances se ranimèrent, et par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passèrent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama, ils portèrent au sud-est, et plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtième jour après leur départ de l'île de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différents endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande, située au delà du troisième degré au sud de l'équateur, et où se trouvaient un grand temple et un palais des Incas, souverains du pays. Là les Espagnols eurent pour la première fois le spectacle de l'opulence et de la civilisation de l'empire péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée et cultivée avec quelque industrie, et les naturels décemment vêtus et ayant sur les autres habitants du Nouveau-Monde l'avantage de connaître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or et d'argent si grande que ces métaux étaient employés non-seulement

à la parure de ces peuples et à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs, ce qui ne laissait plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays. Pizarre et ses compagnons crurent dès lors qu'ils allaient voir leurs espérances réalisées et se trouver en possession de vastes domaines et de trésors inépuisables.

Cependant avec le peu de monde qu'il avait sous ses ordres. Pizarre ne pouvait faire que reconnaître le riche pays dont il espérait devenir bientôt le maître. Il suivit quelque temps la côte et communiqua paisiblement avec les naturels, aussi surpris à la vue de ces étrangers que les Espagnols eux-mêmes l'étaient des marques d'opulence et de civilisation qu'ils apercevaient partout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il était nécessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitants quelques lamas, espèce d'animal domestique, quelques vases d'or et d'argent, de petits ouvrages de leur industrie, et deux jeunes gens à qui il se proposait d'enseigner la langue espagnole pour en faire ses interprètes dans l'expédition qu'il méditait. Il arriva à Panama vers la fin de la troisième année qui s'était écoulée depuis qu'il en était parti. Aucun aventurier de ce siècle n'a éprouvé autant de malheurs et n'a été exposé à de si grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il supporta les uns et le courage qu'il montra contre les autres surpassent tout ce que l'histoire du Nouveau-Monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avait découverts, ni ses plaintes amères sur le rap-

pel de ses troupes dans un temps où elles lui étaient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'était pas en état d'envahir un si puissant empire, et refusa d'autoriser une expédition qui pouvait ruiner la province confiée à ses soins en lui faisant faire des efforts au delà de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'il leur fallait poursuivre l'exécution de leur projet sans le secours du gouverneur ou solliciter auprès de leur souverain la permission qu'ils ne pouvaient obtenir de l'administrateur de la province. Dans cette vue, Pizarre partit pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois était tellement épuisée par les dépenses qu'ils avaient déjà faites, qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage.

Pizarre ne perdit point de temps. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre sur lequel il se produisait, il parut devant l'empereur sans embarras et avec la dignité d'un homme qui se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devait attendre ni de son éducation ni du genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors. Les récits touchants de ses souffrances et les descriptions pompeuses des pays qu'il a découverts, confirmées par les échantillons de leurs productions qu'il apportait, firent une telle impression sur Charles et sur ses ministres, que non-seulement ils approuvèrent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéresser aux succès du chef. Pizarre abusant

de ces dispositions favorables négligea beaucoup l'intérêt de ses associés, surtout ceux d'Almagro. Quant à lui-même, il se fit accorder tous les titres et toute l'autorité que son ambition pouvait désirer. Il fut fait gouverneur et capitaine général de toute la contrée qu'il avait découverte et de celles qu'il espérait encore découvrir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi que tous les priviléges jusqu'alors accordés aux conquérants du Nouveau-Monde. Sa juridiction, indépendante du gouverneur de Panama, devait s'étendre dans l'espace de deux cents lieues le long de la côte, au sud de la rivière de San-Iago; et il avait le pouvoir de nommer tous les officiers qui devaient servir sous lui. Pour ces concessions, qui ne coûtaient rien à la cour d'Espagne, puisque c'était à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageait à lever deux cent cinquante hommes et à se pourvoir de vaisseaux, d'armes et de munitions pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnait le gouvernement.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'était obligé de lever, il avait si peu de fonds et si peu de crédit qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il voulait avoir ; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes, il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avait rempli ses engagements. Cependant avant son départ il reçut quelques secours d'argent de Fernand Cortès, qui, étant retourné vers ce temps-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entrait dans une carrière de gloire semblable à celle que lui-même venait de fournir.

Il débarqua à Nombre de Dios et traversa l'isthme de Panama, accompagné de ses trois frères Ferdinand, Juan et Gonzalès. Ils étaient tous les trois à la fleur de l'âge, et leur courage et leurs talents les rendaient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourrait entreprendre de difficile et de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la manière dont il avait conduit la négociation à la cour d'Espagne. Mais Pizarre avait trop de prudence et d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvait être si fatale à ses projets ; il offrit de lui-même de donner à Almagro la charge de capitaine général et de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre et un gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette âme ouverte et franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. On se réconcilia et la confédération se renouvela aux anciennes conditions, que l'entreprise serait conduite aux frais communs des trois associés et que les profits seraient partagés entre eux également.

En réunissant ainsi leurs talents et leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux et cent quatre-vingts soldats, dont trente-six cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avaient donné une telle idée de leur supériorité que Pizarre, avec cette petite troupe, n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeait de conduire. La saison propre à l'embarquement et la navigation de Panama au Pérou étant mieux connues, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents et des courants à cent lieues au

nord de Tumbès et obligé de débarquer ses troupes dans la baie de Saint-Matthieu. Il ne perdit point de temps et revint au sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendait de Panama que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut cependant beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différents endroits stérile, malsaine et peu habitée. Les Espagnols avaient à passer les rivières près de leur embouchure où leur largeur rend le passage plus difficile. Pizarre, au lieu de gagner la confiance des habitants, les avait imprudemment attaqués et forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue et des maladies de différents genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presque aussi cruelles que celles qu'ils avaient souffertes dans la première expédition. Ce qu'ils éprouvaient répondait si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avait faites du pays où il les conduisait, que plusieurs de ses compagnons commencèrent à lui faire des reproches et que ses soldats auraient perdu toute confiance en lui, si même dans cette partie stérile du Pérou ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse et de culture qui semblaient justifier les rapports de leur chef. Enfin ils arrivèrent dans la province de Coaque, et, ayant surpris les habitants de la ville principale, ils y trouvèrent des vases et des ornements d'or et d'argent évalués à plus de trente mille pesos, et d'autres richesses qui dissipèrent leurs doutes et rendirent aux plus mécontents et leur courage et leurs premières espérances.

Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles, qu'il considérait comme les premiers fruits

d'une terre abondante en trésors, qu'il dépêcha sur-le-champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro, et un autre bâtiment à Nicaragua chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province, dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avait acquises en si peu de temps déterminerait beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant, il continuait sa marche le long de la côte, et dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquait les naturels du pays dans leurs habitations éparses avec une si grande impétuosité qu'il les forçait à se soumettre ou à se retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition soudaine d'étrangers qui venaient envahir leur pays, dont la figure et les mœurs étaient également extraordinaires à leurs yeux, et à qui rien ne pouvait résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avaient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presque aucune résistance jusqu'à l'île de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette île était plus peuplée que les autres pays qu'il avait traversés et les habitants en étaient plus courageux et moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur et d'obstination que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbès, où les maladies qui s'étaient mises dans sa troupe le forcèrent de séjourner pendant trois mois.

Pendant ce temps de repos, il commença à recueillir le fruit des soins qu'il avait pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachements qui n'étaient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable, que l'un était commandé

par Sébastien Benalcasar et l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la rivière de Piura, et, dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la première colonie espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de *Saint-Michel.*

A mesure que Pizarre s'avançait vers le centre du Pérou, il acquérait plus de connaissances sur la grandeur, la police et l'état des affaires de cet empire. Il n'aurait pas pu alors, sans ces connaissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, et, sans cette circonstance, on ne pourrait pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avaient déjà faits, et développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou s'étendait du nord au sud à plus de quinze cents milles de côte sur la mer du Sud. La profondeur de l'est à l'ouest était peu considérable et bornée par les grandes chaînes des Andes, qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du Nouveau-Monde, avait été originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs et par les formes grossières d'une police imparfaite; et toutes étaient alors si mal civilisées que, si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avaient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espèce de culture et d'industrie régulières, sans demeures fixes, ne connaissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitants erraient dans les

forêts dont leur pays était couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siècles contre les maux inséparables de cette barbarie, et lorsque rien ne semblait annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme et une femme d'une figure majestueuse, et décemment vêtus, apparurent, disent les Péruviens, à leurs ancêtres sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncèrent comme enfants du soleil. Cette divinité bienfaisante avait, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine, et les envoyait pour l'instruire et la réformer. Leurs exhortations, fortifiées par le respect qu'inspirait la divinité au nom de laquelle ils parlaient, déterminèrent plusieurs de ces sauvages errants à se réunir : ils reçurent comme des ordres du ciel les instructions de ces deux êtres extraordinaires et les suivirent à Cusco, où ils s'établirent et jetèrent les fondements d'une ville.

Manco Capac et Mama Ocollo (tels étaient les noms de ces prétendus enfants du soleil), ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes, établirent parmi les Péruviens cette union sociale qui, en multipliant les objets de désirs et en combinant les efforts de l'espèce humaine, excite l'industrie et amène le progrès de tous les genres. Manco Capac instruisit les hommes dans l'agriculture et dans les autres arts utiles. Mama Ocollo enseigna aux femmes l'art de filer et celui de faire des tissus. Par le travail d'un sexe, la subsistance devint moins précaire ; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de première nécessité pour une société naissante, c'est-à-dire à la nourriture, au vêtement et à l'habitation du peuple grossier qu'il avait pris sous sa

conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police et des lois. Ses instructions fixèrent les différents rapports des hommes entre eux, et prescrivirent les devoirs qui en résultaient. Par là un peuple barbare et grossier acquit des mœurs et prit des idées de décence. Les fonctions des personnes chargées de quelque administration et revêtues de quelque autorité furent réglées avec tant de précision, et la subordination fut si bien établie, qu'il se forma bientôt un état politique régulier et bien gouverné.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *Seigneurs* du Pérou. Peu considérable à son origine, il ne s'étendait pas au delà de huit lieues de Cusco. Mais, dans ces bornes étroites, Manco Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit, s'arrogèrent les mêmes droits. Leur despotisme était aussi absolu que celui des souverains de l'Asie. Les Incas étaient respectés non-seulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur sang était regardé comme sacré et ne fut jamais souillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple et la race des Incas. Leur famille, demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en était distinguée par l'habillement et par des ornements qu'il était défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne se montrait lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage était réservé à lui seul, et recevait de ses sujets des témoignages d'un respect qui allait presque jusqu'à l'adoration.

Mais, entre les mains des monarques péruviens, ce pouvoir sans bornes fut, dit-on, toujours uni à un soin tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit

les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les Incas à étendre leur empire, mais le désir de répandre les avantages de la civilisation et la connaissance des arts parmi les peuples barbares qu'ils soumettaient. Pendant une succession de douze rois, aucun ne s'écarta, disent-ils, de ce caractère de bienfaisance.

Lorsque les Espagnols abordèrent pour la première fois à la côte du Pérou, en 1526, Huana Capac, le douzième monarque depuis la fondation de l'empire, était sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissait les talents militaires aux vertus pacifiques qui distinguaient ses aïeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir et l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, et, contre la loi ancienne et fondamentale de la monarchie qui défendait d'altérer le sang royal par aucune alliance étrangère, il épousa la fille du roi de Quito qu'il avait vaincu. Il en eut un fils nommé *Atahualpa*, à qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivée à Quito vers 1529. Huascar, son frère aîné et né d'une autre mère qui était du sang royal, eut pour son partage le reste de ses États. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avait régné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana Capac pour la succession à l'empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie, et fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar, encouragé par les dispositions de ses sujets, voulut que son frère renonçât au royaume de Quito et le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Ata-

hualpa avait été de s'attacher un gros corps de troupes qui avait accompagné son père à Quito. C'étaient les meilleurs soldats de l'empire, et Huana Capac leur devait toutes ses victoires. Appuyé de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frère, et marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes, dont l'un avait pour lui l'ancienne loi du Pérou et l'autre les forces de l'empire, précipita cet État dans les malheurs d'une guerre civile dont il avait été exempt jusque-là sous une suite de princes vertueux. Dans une telle situation, l'événement n'était pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta sur l'autorité des lois. Atahualpa demeura victorieux et abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la faiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfants du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar, fait prisonnier dans la bataille qui avait décidé du sort de l'empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa, donnant des ordres au nom de son frère, pût établir plus aisément son autorité.

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Matthieu, cette guerre civile était dans toute sa violence. Si dans sa première expédition, en 1526, il eût attaqué ce pays, il aurait eu en tête les forces d'un grand État, réunies sous un monarque habile, courageux et qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais maintenant les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée et les violences des Espagnols, étaient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux qu'ils donnèrent peu d'attention aux mouvements d'un ennemi qui leur semblait trop

faible pour les alarmer, et qu'ils croyaient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auraient le loisir.

Ce concours de circonstances laissa à Pizarre la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles et d'arriver jusqu'au centre de l'empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols, en s'avançant, apprirent quelque chose de la division qui partageait le royaume; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce prince demanda du secours contre Atahualpa, comme contre un rebelle et un usurpateur. Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture, et prévit si nettement tous les avantages qu'il pouvait retirer de la guerre civile qui divisait le royaume, que, sans attendre le renfort qui lui arrivait de Panama, il se détermina à s'avancer pendant que la discorde intérieure mettait les Péruviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces, espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs selon les circonstances, il pourrait plus aisément les opprimer tous les deux.

Comme il était obligé de partager ses troupes et de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place, qui devait lui servir de retraite en cas d'événement et de port où il pût recevoir les secours qu'il attendait de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable et en assez mauvais état. Elle consistait en soixante-deux cavaliers et cent deux fantassins, dont vingt étaient armés d'arquebuses et trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, et où Atahualpa était campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avait fait encore que peu de chemin, lors-

qu'un officier, dépêché par l'Inca, vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offrait son amitié, et le faisait assurer qu'il serait bien reçu à Caxamalca. Pizarre, employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant, et déclara qu'il s'avançait avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputaient le trône.

Les Péruviens, ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avaient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisaient en conjectures. Devaient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure, qui venaient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos et de leur liberté? Les protestations des Espagnols, qui ne cessaient de dire qu'ils étaient venus apporter aux Péruviens la connaissance de la vérité et les conduire dans le chemin du bonheur, donnaient quelque vraisemblance à leur première opinion; mais ils étaient rejetés dans la seconde par les violences, la rapacité et la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude, la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'Inca, et le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence, on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre Saint-Michel et Motupé, où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvaient en traversant un si mauvais pays, leur aurait été fatal. De Motupé, ils s'avancèrent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou, et passèrent par un défilé si étroit et si inaccessible qu'un petit nombre d'hommes aurait pu le défendre contre une ar-

mée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'Inca, ils ne rencontrèrent aucun obstacle, et prirent tranquillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche, Atahualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié, et leur en donna des gages en leur envoyant des présents plus riches encore que les premiers.

A son entrée dans Caxamalca, Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés était formé par une maison que les historiens espagnols appellent le palais de l'Inca et l'autre par un temple du soleil, principale divinité des Mexicains, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto et son frère Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étaient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avait déjà données de ses dispositions pacifiques, et de demander une entrevue avec l'Inca, afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avaient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec toutes les attentions de l'hospitalité que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, et Atahualpa leur promit qu'il irait, dès le lendemain, les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui régnait à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchaient de sa personne et exécutaient ses ordres étonnèrent les Espagnols, qui n'avaient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attachèrent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornements que portaient sur leurs personnes l'Inca et les

gens de sa suite, les vases d'or et d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espèce, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassait toutes les idées d'opulence que pouvait se former un Européen du seizième siècle.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avaient été témoins, et leur cupidité s'excitant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avaient vu, que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avait déjà prise. Il savait par les observations qu'il avait faites sur les mœurs des peuples du Nouveau-Monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvait être pour lui de se saisir de la personne de l'Inca. Pour en venir à bout, il forma un plan qui demandait autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractère qu'il avait revêtu en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchait l'alliance de l'Inca ; au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avait données, et des offres de service qu'il lui avait faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptait sur ces protestations, et de s'emparer de la personne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avait invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement et avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte et celle de son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frère, de Soto et de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie ; seulement il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la pé-

rilleuse entreprise qu'il se réservait. L'artillerie, qui se composait de deux pièces de canon de campagne, et les arquebusiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devait arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes et de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

Dès le grand matin, tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atahualpa voulait paraître avec la plus grande magnificence dans sa première entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs, que le jour était déjà fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors, de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit avec tant de lenteur que les Espagnols, s'impatientant et craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers, avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchait. Il était précédé de quatre cents hommes habillés uniformément, espèce de coureurs qui lui ouvraient le passage. Assis lui-même sur une espèce de trône ou de lit orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or et d'argent et enrichi de pierres précieuses, il était porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derrière lui, quelques-uns de ses premiers officiers étaient portés de la même manière. Plusieurs bandes de danseurs et de chanteurs accompagnaient cette marche, et toute la plaine était couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

Pizarre, qui depuis longtemps avait de la peine à retenir ses soldats impatients de se jeter sur les richesses qu'ils avaient sous les yeux, donna enfin le signal de l'attaque. A l'instant les instruments militaires des Espagnols se

firent entendre ; les canons et les mousquets commencèrent à tirer, les chevaux s'élancèrent et l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque si soudaine et à laquelle ils s'attendaient si peu, troublés par les terribles effets des armes à feu et par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie, prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre, à la tête de sa troupe d'élite, pousse droit à l'Inca, et, quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque et lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône et l'emmène dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Il y eut plusieurs milliers de Péruviens égorgés ; aucun Espagnol ne périt, et Pizarre seul fut légèrement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'était saisi avec trop de précipitation de la personne de l'Inca.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpassèrent toutes les idées que les Espagnols s'étaient faites du Pérou, et ils furent si transportés de cet étonnant succès qu'ils passèrent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisaient en si peu de temps une fortune extraordinaire.

Aux premiers moments de sa captivité, l'Inca pouvait à peine croire à un événement si inattendu ; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, et son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il était tombé. Pizarre, craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvait tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur et de respect que démentaient ses ac-

tions. En vivant parmi les Espagnols, l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominait et qu'ils ne prenaient pas la peine de cacher, il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connaissaient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il était gardé avait vingt-deux pieds de long et seize de large; il s'engagea à la remplir de vases et d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes et l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devait s'élever.

Atahualpa, transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, prit sur-le-champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cusco, à Quito et dans tous les lieux où l'or était en grande abondance, soit dans les temples, soit dans les palais des Incas, et les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettait à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étaient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer; et quoique les forces de l'empire fussent encore entières, on ne fit plus de préparatifs, on n'assembla plus de troupes pour défendre l'État et venger le souverain. Les Espagnols demeurèrent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachements qui, loin de trouver aucune résistance, furent partout reçus avec des témoignages de respect et de soumission.

Quelque peu considérables que fussent ces détachements et quelque désir qu'eût Pizarre de connaître un peu l'intérieur du pays, il se serait bien gardé d'affaiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avait pas reçu dans le même temps la nouvelle que Almagro était débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui allait presque doubler ses forces. L'arrivée de ce secours était aussi alarmante pour l'Inca qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyait le pouvoir de ses ennemis s'accroître, et comme il ne connaissait ni d'où venaient ces étrangers, ni par quels moyens ils étaient conduits au Pérou, il lui était impossible de prévoir jusqu'où pouvait aller l'inondation qui fondait sur ses États. Tandis qu'il était tourmenté de ces inquiétudes, il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cusco avaient rendu visite à son frère Huascar dans le lieu où il était prisonnier, que ce prince leur avait représenté la justice de sa cause, et que, pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avait promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avait été offerte pour la rançon de son frère. Atahualpa vit que sa perte était inévitable si les Espagnols écoutaient ces propositions, et, craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frère pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse; et Huascar fut mis à mort.

Cependant les Indiens chargés d'or arrivaient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue était amassée, et Atahualpa assurait les Espagnols que, si toute sa rançon n'était pas encore prête à leur être livrée, c'était l'éloi-

gnement des lieux d'où il fallait l'apporter qui en était la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritaient tellement leur cupidité, qu'il devenait impossible de contenir plus longtemps l'impatience qu'ils avaient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases et ustensiles, excepté quelques pièces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le cinquième dû à la couronne et cent mille pesos, destinés aux soldats qui étaient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cents pesos à partager entre Pizarre et ses compagnons. Le jour de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, et dans la manière dont elle se fit on reconnaît bien ce bizarre mélange de fanatisme et de rapacité que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappants des conquérants du Nouveau-Monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violence et la cruauté, ils commencèrent par invoquer solennellement le nom de Dieu, et par demander les lumières du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pesos, somme équivalant en ce temps-là à autant de livres sterlings du nôtre; et chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre et de ses officiers furent proportionnées à leurs rangs.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite acquise par le service militaire, et jamais un si grand butin ne fut partagé par un si petit nombre de soldats. Plusieurs d'entre eux, se voyant récompensés de leurs travaux au delà leurs espérances, furent si im-

patients de se retirer des dangers et des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demandèrent leur congé à grands cris et avec importunité. Pizarre, voyant bien qu'il ne pouvait plus attendre de ceux qui étaient ainsi disposés, ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que partout où ils iraient le spectacle de leur richesse engagerait d'autres aventuriers plus pauvres et plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté et permit à plus de soixante d'entre eux d'accompagner en Espagne son frère Ferdinand, qu'il y envoyait pour porter à l'empereur la relation de ses victoires et les présents qu'il lui destinait.

L'Inca, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma d'accomplir la promesse qu'on lui avait faite de le mettre en liberté; mais rien n'était plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le Nouveau-Monde, il s'était accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espèce inférieure qui ne méritaient pas le nom d'hommes et n'en avaient pas les droits. Dans sa convention avec Atahualpa il n'avait eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier, afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avait promis, et tandis que ce prince crédule espérait de remonter bientôt sur son trône, Pizarre avait secrètement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels et des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Pizarre, en imitant la conduite que Cortès avait tenue avec le souverain du Mexique, manquait des talents nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avait ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avait pas su mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne et de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montrait plus de discernement que n'en avait fait voir Montézuma, et qu'il paraissait avoir mieux démêlé le caractère et les vues des Espagnols. Les soupçons et la défiance s'établirent bientôt entre eux et lui. Le soin avec lequel il fallait garder un prisonnier de cette importance augmentait beaucoup les embarras du service militaire, tandis que l'avantage qu'on en retirait paraissait peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il désirait d'être délivré.

Almagro et ses compagnons avaient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca, et quoique les nouveaux venus eussent eu, comme nous l'avons vu ci-dessus, une part du butin et que leur chef eût reçu des présents considérables, ils étaient tous mécontents. Ils craignaient que, tant qu'Atahualpa serait prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourrait amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquait à la rançon de l'Inca, et que sous ce prétexte ils ne prètendissent se les approprier en entier. Ils demandaient donc sa mort, afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied et eussent les mêmes droits.

Tandis qu'Almagro et ses compagnons demandaient ouvertement la mort de l'Inca, ce malheureux prince contribuait lui-même imprudemment à hâter sa perte.

Durant sa captivité, il avait conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre et Fernand Soto, qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisaient à son égard avec plus de décence et d'attention. Adouci par le respect que lui montraient ces officiers d'un rang distingué parmi les Espagnols, il se plaisait dans leur société, mais en présence du gouverneur il était timide et contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe, celui de lire et d'écrire attirait sa plus grande admiration. Il recherchait depuis longtemps si c'était un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différents Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifiait, et à son grand étonnement tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce. Le gouverneur rougit et fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment, Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats, et il n'eut pas l'adresse de cacher les sentiments que cette découverte lui avait inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un Barbare, que, son ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'Inca.

Mais pour donner quelque apparence de justice à une action si violente et pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même et Almagro, avec deux conseillers, furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'ab-

soudre et de condamner. Un procureur général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, et des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistaient en divers articles. Atahualpa avait usurpé le trône et fait mourir son frère, son légitime souverain. Il était idolâtre, et il avait non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Depuis son emprisonnement il avait dissipé et détourné frauduleusement les trésors de l'empire qui appartenaient aux Espagnols par droit de conquête, et excité ses sujets à prendre les armes contre eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules et si absurdes qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisait le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettait le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avait aucune juridiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus. Les témoignages parurent convaincants à des juges dont l'opinion était arrêtée d'avance. Ils prononcèrent qu'Atahualpa était coupable et le condamnèrent à être brûlé vif. Mais cette sentence fut commuée en une autre moins atroce, et Atahualpa, au lieu d'être brûlé, fut étranglé au poteau auquel il était attaché.

Heureusement pour l'honneur de la nation espagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès et sortis de leur patrie pour conquérir le Nouveau-Monde, il se trouvait encore des hommes qui conservaient des sentiments d'honneur et de générosité dignes du nom castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Es-

pagne avant le procès d'Atahualpa et que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs officiers, et particulièrement quelques-uns de la plus grande réputation et des plus nobles familles, firent des remontrances et même des protestations contre ce jugement, comme déshonorant pour leur patrie et contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutaient que c'était violer le droit public des nations et usurper sur un souverain indépendant une juridiction à laquelle on n'avait aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre et l'opinion de ceux qui regardaient comme légitime tout ce qu'ils croyaient leur être avantageux l'emportèrent. Mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles, et les écrivains espagnols, en rapportant ces événements où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcèrent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendrait entre ses mains un instrument passif, et qu'il se servirait de lui plus aisément que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cuzco et des pays adjacents reconnurent comme Inca Manco-Capac, frère d'Huascar. Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécesseurs. Les convulsions violentes qui avaient agité l'empire, d'abord dans la guerre civile des deux frères, et ensuite depuis le moment de l'invasion des Espagnols, avaient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'admi-

nistration intérieure, mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers et périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès, se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des lois et des mœurs. Atahualpa avait fait périr un si grand nombre de descendants du soleil et les avait traités avec tant d'indignité que leur ascendant sur les peuples était fort affaibli, et le respect qu'on avait pour cette race sainte sensiblement diminué. Encouragés par ces circonstances, des hommes ambitieux s'élevèrent en différentes parties de l'empire et aspirèrent au pouvoir suprême sans être de la race des Incas. Le général qui commandait pour Atahualpa dans Quito saisit les enfants de son maître, les fit mourir dans les supplices, et, rejetant toute liaison avec l'un et l'autre Inca, se forma pour lui-même un royaume séparé.

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens et la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considérèrent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'État. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cuzco. Il avait reçu des renforts si considérables, qu'il pouvait désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avait produit les effets qu'il avait prévus. Dès que son frère Ferdinand et les officiers et soldats à qui il avait permis de quitter le service, en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama et eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportaient, la renommée de leurs victoires et de leurs richesses se répandit dans tous les établisse-

ments espagnols de la côte du sud et y produisit un si grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama et de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui voulaient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venait de s'ouvrir au Pérou. Malgré toutes les défenses, il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de sorte qu'en se mettant en marche pour Cuzco, il se trouva à la tête de cinq cents hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison considérable, sous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avaient assemblé plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses progrès. On livra plusieurs combats qui se terminaient comme toutes les actions entre les Européens et les Américains : il y avait un petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, et les Américains étaient mis en fuite à chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cuzco et en prit possession. Les trésors qu'on y trouva, reste de ce que les Péruviens avaient détourné ou caché, soit pour sauver leurs temples du pillage qui les aurait profanés, soit en haine de leurs avides vainqueurs, excédèrent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Espagnols étaient déjà familiarisés avec la richesse du pays, et que le butin était partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier.

Pendant cette marche à Cuzco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitait comme Inca, mourut; et comme les Espagnols ne lui substituèrent personne, les droits de Manco-Capac au trône parurent être alors universellement reconnus.

Tandis que les troupes de Pizarre étaient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, habile et brave officier, rougissait de son inaction et brûlait de se signaler parmi les conquérants du Nouveau-Monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama et de Nicaragua, le mit en état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à ses soins, il se mit à la tête du reste et partit pour soumettre Quito, où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avait laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avait une grande distance de Saint-Michel à cette ville, et la marche était pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois; il fut souvent et vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou, conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite et sa constance surmontèrent tous les obstacles, et il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitants, connaissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis et le moyen de la tromper, avaient emporté toutes les richesses qui attiraient les Espagnols, et qui leur avaient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues et braver tant de dangers.

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine espagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvaient y attira un ennemi plus puissant. Pierre d'Alvarado, qui s'était si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme et tranquille, et sentit le besoin de se rejeter dans l'activité de la vie militaire. La

gloire et les richesses acquises par les conquérants du Pérou exaltèrent en lui cette passion et en déterminèrent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito était hors des limites du gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cents hommes, dont plus de deux cents étaient des gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo, et connaissant très-imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la rivière Guayaquil et en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts et des marais dans les terrains bas, et souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito il avait péri un cinquième des Espagnols et la moitié des chevaux; le reste était découragé et hors d'état de servir. Dans cet état, ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas américaines mais espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre, ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avait envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Benalcazar victorieux s'était réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendait pas, allait les charger courageusement, lorsque quelques officiers plus modérés proposèrent et firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devaient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement à con-

dition qu'Almagro lui payerait cent mille pesos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, et cette expédition, qui semblait devoir perdre Pizarre et sa colonie, contribua ainsi à augmenter ses forces.

Vers le même temps Ferdinand Pizarre était arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or et d'argent qu'il apportait y causa autant d'étonnement qu'elle en avait excité à Panama et dans les autres colonies espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec les égards dus à un homme qui lui apportait un présent dont la valeur surpassait toutes les idées que les Espagnols s'étaient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux pouvoirs et de nouveaux priviléges, et en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud, le long des côtes, par delà les limites fixées dans sa première patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avait si longtemps désirés. On lui donna le titre d'*adelantade* ou gouverneur, et sa juridiction fut étendue sur deux cents lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme espagnol, et retourna au Pérou accompagné de beaucoup de personnes de plus grande distinction que celles qui avaient jusqu'alors servi en Amérique.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de sa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plu-

tôt instruit qu'il avait obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cuzco, où résidaient les Incas, y était compris, et qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean et Gonzalès Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendants avait un parti puissant, et la dispute allait se décider par le sort des armes, lorsque François Pizarre arriva dans la capitale; il n'y avait jamais eu entre ce guerrier et Almagro de réconciliation sincère. La perfidie de Pizarre, qui s'était fait donner à lui seul des honneurs et des avantages qu'il devait partager avec son associé, était toujours présente à l'esprit de l'un et de l'autre. L'un, ne pouvant se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattait pas que son rival la lui pardonnât; l'autre, se souvenant toujours qu'il avait été trompé, ne cherchait que les occasions de se venger. L'avidité et l'ambition les avait portés tous deux à suspendre leur haine réciproque, et même à agir de concert pour obtenir les richesses et la puissance, mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs désirs, que les mêmes passions qui avaient formé cette union passagère les divisèrent de nouveau. Chacun d'eux avait auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à les flatter, qui, avec l'art et la méchanceté particulière à cette espèce d'hommes, aigrissaient leurs soupçons mutuels et grossissaient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais, malgré toutes ces causes d'inimitié, ils connaissaient si bien l'un et l'autre leurs talents respectifs qu'ils craignaient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuzco et l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro et ses partisans détournèrent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation

dont la condition principale fut qu'Almagro tenterait la conquête du Chili et que, s'il n'y trouvait pas un établissement digne de lui, Pizarre, pour l'indemniser, lui cèderait une partie du Pérou.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer, et comme il jouissait alors d'une tranquillité qui n'était troublée par aucun ennemi, ni espagnol ni indien, il s'occupa, avec l'ardeur et la constance qui distinguent son caractère, à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure, et que le genre de vie qu'il avait mené jusque-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumières et à l'expérience. Il partagea le pays en différents districts, et il établit des magistrats dans chacun. Il fit des règlements sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines et le traitement des Indiens. Ses lois furent simples et n'avaient pour objet que la prospérité publique.

Mais, quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de faiblesse où était sa colonie naissante, son esprit étendu se portait vers l'avenir. Il se considérait lui-même comme le fondateur d'un grand empire, et délibéra longtemps avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placerait le siége du gouvernement. Cuzco, la résidence des Incas, était située dans un coin de l'empire à plus de quatre cents milles de la mer, et plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paraissait extrême. Le Pérou n'avait aucun autre établissement qui méritât le nom de ville et qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur

séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avait été frappé de la beauté et de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues et des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite rivière, du même nom que la vallée qu'elle arrose et qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le havre le plus commode de l'océan Pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *ville des Trois-Rois*, parce qu'il en posa la première pierre au temps où l'Église célèbre la fête de l'Épiphanie. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre, les bâtiments s'élevèrent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville; un palais magnifique pour le gouverneur, et des maisons solidement construites pour ses principaux officiers annoncèrent dès lors sa future grandeur.

En conséquence de sa convention avec Pizarre, Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédait au plus haut degré les qualités qui attirent surtout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes et un courage intrépide, cinq cent soixante-dix hommes se rangèrent sous ses drapeaux. C'était le plus grand corps d'Européens qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition ou l'habitude de supporter tous les travaux et de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avaient servi quelque temps en Amérique, détermina Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat le long de la côte. Le chemin était en effet plus court, mais presque impraticable. Dans cette

route ses troupes souffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim et des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride, où le froid est presque aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, et ceux qui résistèrent et parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili y trouvèrent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent affaire à des hommes très-différents des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux et assez semblables aux nations guerrières du nord de l'Amérique par leur constitution physique et par leur courage. Quoique étonnés à la première apparition des Espagnols, et plus encore à la vue de leur cavalerie et des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise, non-seulement jusqu'à se défendre avec courage, mais même jusqu'à assaillir leurs nouveaux ennemis avec plus de résolution et de vigueur que n'en avait montré jusque-là aucune nation américaine. Les Espagnols continuèrent cependant à pénétrer dans le pays et y recueillirent de l'or en abondance, mais ils ne pensèrent plus à y former un établissement. Malgré toute la valeur et l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition était encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappelés au Pérou par une révolution inattendue, dont je vais développer les causes.

Les colonies espagnoles de l'Amérique avaient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou, et tous y portaient des espérances si outrées d'une fortune immense et rapide qu'il n'était pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition non-seulement le renversement de toutes leurs espérances, mais une

véritable insulte. Il fallait cependant trouver quelque occupation à des hommes qu'on ne pouvait pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués qui lui étaient arrivés nouvellement à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire que les Espagnols n'avaient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables, qui, vers le temps du départ d'Almagro pour le Chili, se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'Inca Manco-Capac, observant l'imprudence des Espagnols qui dispersaient ainsi leurs troupes et le petit nombre de ceux qui étaient demeurés à Cuzco sous les ordres de Jean et Gonzalès Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'assurer ses droits à l'empire, de venger son pays et d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols, qui lui laissaient habiter le palais de ses ancêtres à Cuzco, il trouva moyen de communiquer son projet aux gens qui devaient l'exécuter. Les moindres désirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols, loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avaient fait croire aux habitants, y abordaient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette entreprise furent faits avec le silence et le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

L'Inca avait déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre, étant venu à Cuzco, lui accorda la per-

mission d'assister à une grande fête qui devait se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solennité, les hommes les plus considérables de l'empire s'étaient rassemblés. Dès que l'Inca les eut joints, l'étendard de la guerre fut déployé, et en peu de temps tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontières du Chili. Beaucoup d'Espagnols qui vivaient tranquilles dans les possessions qu'ils avaient obtenues furent massacrés. Différents détachements, marchant sans précaution dans une contrée qui paraissait entièrement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cent mille hommes, si nous en croyons les historiens espagnols, attaqua Cuzco. Les trois frères se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima et intercepta toute communication entre cette ville et Cuzco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tout le pays empêchaient même toute relation entre les deux villes, de sorte que les Espagnols dans l'une et dans l'autre ignoraient également le sort de leurs compatriotes, et supposant les événements les plus funestes, se croyaient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou.

C'est contre Cuzco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca, à la tête d'une nombreuse armée, en forma le siége, qui fut suivi, pendant neuf mois, avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployèrent pas au même degré le courage féroce des guerriers mexicains; mais ils conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité et montrèrent plus d'aptitude à acquérir les connaissances de l'art militaire. Ils avaient observé la discipline espagnole, et ils s'efforcèrent de

l'imiter. Ils tournèrent les armes européennes contre leurs ennemis. Ils armèrent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques et les boucliers qu'ils avaient pris aux Espagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avaient remarqué que les Espagnols combattaient serrés et tiraient de là leur plus grande force dans l'action ; ils s'exercèrent à combattre de la même manière. Quelques-uns osèrent manier les mousquets et acquirent assez d'adresse pour s'en servir. Les plus hardis, parmi lesquels était Manco-Capac lui-même, montaient les chevaux qu'ils avaient pris et s'avançaient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers espagnols. C'était cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites et cet usage maladroit des arts et des armes des Européens que les Péruviens fatiguaient les Espagnols. Manco-Capac se remit en possession d'une moitié de sa capitale malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cuzco. Il en fut pourtant chassé ensuite ; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre, le plus aimé des trois frères, et quelques autres officiers de distinction. Excédés par les fatigues d'un service qui ne leur laissait aucun moment de repos, manquant de vivres et désespérant de résister plus longtemps à des ennemis dont le nombre augmentait tous les jours, les soldats de Pizarre avaient résolu d'abandonner Cuzco, dans l'espérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auraient échappé aux Péruviens ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, et de gagner la mer, où ils trouveraient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens aurait suffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller

au secours de ses compatriotes; mais il fut porté à cette résolution par un motif moins généreux et plus intéressé. Le même messager par lequel il apprenait la situation des affaires au Pérou lui apportait la patente royale qui le créait gouverneur du Chili et fixait les limites de son gouvernement. D'après cette patente, Cuzco lui parut évidemment comprise dans l'étendue de son département, et il eut dès lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la possession de cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet, il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche, il souffrit de la chaleur et de la soif presque autant qu'il avait souffert du froid et de la faim en traversant le sommet des Andes.

Il arrivait à Cuzco dans un moment critique. Les Espagnols et les Péruviens, en le voyant approcher, éprouvèrent une égale inquiétude. Ceux-là, instruits de ses prétentions, qu'il ne prenait pas la peine de cacher, délibéraient s'ils le traiteraient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci, connaissant le sujet de la querelle des deux partis, se flattaient qu'il y avait pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal instruit des événements qui s'étaient passés pendant son absence, et voulant connaître avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançait vers la capitale avec beaucoup de lenteur et de circonspection. Des négociations s'entamèrent entre tous les partis. L'Inca s'y conduisit avec beaucoup d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro; mais, après plusieurs tentatives sans succès, désespérant de former jamais une union sincère avec les Espagnols, il les surprit avec un

corps nombreux et choisi. La discipline et la valeur des Espagnols triomphèrent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte qu'une grande partie de leur armée se dispersa, et qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cuzco.

Les Pizarres, n'ayant plus à combattre les Péruviens, portèrent toute leur attention sur ce nouvel ennemi, et prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque temps les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se seraient réjouis de leurs pertes. On proposa différents plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçait de tromper l'autre ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractère ouvert, affable et généreux d'Almagro, lui gagna plusieurs des partisans des Pizarres, révoltés des manières dures et impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres, et environnant la maison qu'habitaient les deux frères, il les força, après une défense opiniâtre de leur part, de se rendre à discrétion.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premières hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scènes meurtrières. François Pizarre, ayant dispersé les Péruviens qui investissaient Lima, et reçu d'Hispaniola et de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cents hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses frères et la garnison de Cuzco. Ce corps, qu'on pouvait regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance

de la capitale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la rivière d'Abancay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant, plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses et des présents. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avait plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différents mouvements, tandis qu'un gros détachement de soldats choisis, ayant passé la rivière pendant la nuit, tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût eu le temps de les former, et le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers.

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux aurait été décidée sans retour, si Almagro avait aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgognès, officier d'un grand talent, qui, ayant servi sous le connétable de Bourbon dans ses guerres en Italie, était accoutumé aux résolutions hardies et décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avait entre les mains, Alvarado et quelques autres qu'il ne pouvait espérer de gagner, et de marcher sur-le-champ à Lima avec ses troupes victorieuses, avant que le gouverneur eût le temps de faire des préparatifs de défense. Almagro sentait tous les avantages de ce conseil, et ne manquait pas du courage nécessaire pour le suivre; mais il céda à des sentiments qui ne paraissaient guère convenir à un soldat de fortune, vieilli dans le service, et il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devait pas attendre d'un chef de parti qui avait tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de

ses adversaires, et la crainte d'être regardé comme rebelle ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avait donnée à un autre. Il savait bien que la dispute entre lui et Pizarre ne pouvait se terminer que par les armes, et il ne prétendait pas éviter cette manière de la décider. Mais une délicatesse mal entendue dans la circonstance où il se trouvait lui faisait souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, et ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cuzco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer.

Celui-ci ignorait encore tout ce qui s'était passé, le retour d'Almagro, la prise de Cuzco, la mort d'un de ses frères, la captivité des deux autres et la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même temps. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques moments ce courage qui avait déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité, mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté aussi bien que le désir de la vengeance l'empêchèrent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui était naturelle. Comme il était maître de la côte et qu'il attendait des renforts considérables d'hommes et de provisions, il était aussi important pour lui de gagner du temps et d'éviter une action que pour Almagro de hâter ses opérations et d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avait déjà employés avec succès, et Almagro fut assez faible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différends à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout et rétractant ensuite ce qu'il avait accordé, Pizarre fit traîner la négociation de manière que, quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on

eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro et ses officiers n'étaient occupés qu'à reconnaître et éviter les piéges que leur tendait le gouverneur de Lima, Gonzalès Pizarre et Alvarado trouvèrent le moyen de corrompre leurs gardes, et non-seulement ils s'échappèrent, mais ils persuadèrent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux. La fortune ayant ainsi rendu au gouverneur un de ses frères, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeurerait en possession de ce qu'il occupait actuellement. Ferdinand Pizarre serait mis en liberté et partirait sur-le-champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudrait envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ces propositions était manifeste. Almagro avait été déjà souvent trompé par ses artifices, et cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle, et accepta toutes ces conditions.

Aussitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur n'étant plus retenu par la crainte du danger de son frère, ne dissimula plus. Le traité fut oublié; il ne fut plus question de conciliation. Il déclara ouvertement que c'était désormais les armes à la main qu'il fallait décider qui de lui ou d'Almagro demeurerait maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec la célérité que demandait une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cents hommes en état de marcher à Cuzco. Il en donna le commandement à ses deux frères, en qui il pouvait se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes; car ils étaient animés par l'ambition commune aux trois frères et par le souvenir récent de leur captivité et de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes

pour arriver par une route directe à Cuzco, ils marchèrent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, et alors, tournant à gauche, ils passèrent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendait entre eux et la capitale. Almagro, au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui voulaient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons semblaient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avait guère que cinq cents hommes, et il craignait de s'affaiblir encore en envoyant des détachements dans les montagnes; et comme sa cavalerie était plus nombreuse et mieux disciplinée que celle des Pizarres, il ne pouvait tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Les Pizarres s'avancèrent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venaient de la nature des contrées horribles et désertes qu'il fallait traverser. Aussitôt qu'ils furent dans la plaine, les deux partis montrèrent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui durait depuis si longtemps. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même souverain et marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyaient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, et prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvaient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étaient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro, son âge avancé ne lui permettait plus de supporter les grands travaux, et dans ce moment critique, épuisé par les fatigues et privé de son activité ordinaire, il fut obligé de

confier le commandement à Orgognès, qui, quoique excellent officier, n'était pas aussi aimé des soldats et n'avait pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étaient accoutumés à suivre et à respecter.

Le combat fut terrible et se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avait un plus grand nombre de vieux soldats et plus de cavalerie ; mais ces avantages étaient balancés du côté de Pizarre par le nombre et par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avait envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens. L'usage des armes à feu n'était pas encore très-commun en Amérique, parmi des aventuriers qui s'équipaient sans beaucoup de soin et à leurs propres frais. Cette petite troupe, armée régulièrement et bien disciplinée, décida de la journée. Partout où elle se portait, un feu bien conduit et bien soutenu renversait tout ce qu'elle trouvait devant elle, cavalerie et infanterie. Orgognès, s'efforçant de rallier et de ranimer ses troupes, reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complète. La fureur qu'inspire ordinairement la guerre civile portait les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction et sans remords ; l'esprit d'une basse vengeance poussait les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognès et plusieurs officiers de distinction furent tués de sang-froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de temps. Almagro, trop faible pour se tenir à cheval, voulut qu'on le portât en litière sur une hauteur d'où il pouvait voir le champ de bataille, il fut témoin des

divers mouvements des deux armées avec la plus grande agitation et la plus vive inquiétude, et vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine longtemps accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite, mais il fut fait prisonnier et gardé avec toute la vigilance possible.

Les Péruviens, au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avaient prise d'attaquer les Espagnols, se retirèrent tranquillement après la bataille, et il n'y a peut-être pas dans l'histoire du Nouveau-Monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains que de voir ceux-ci, témoins de la défaite et de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affaibli et fatigué par sa victoire même, et n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offrait une occasion si favorable de les combattre avec avantage.

Cuzco fut pillée par les vainqueurs, qui y trouvèrent un butin considérable formé en partie des restes des trésors des Indiens et en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou et au Chili. Mais ces dépouilles et tout ce que leur chef put y ajouter se trouvèrent si fort au-dessous de ce qu'ils croyaient être dû à leurs services, que Ferdinand Pizarre, ne pouvant les satisfaire, eut recours au même expédient que son frère avait employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains et remuants, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir et de soumettre différentes provinces où les Espagnols n'avaient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commandèrent quelqu'une de ces ex-

péditions furent suivis par beaucoup de volontaires, qui montraient une ardeur et une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siècle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlèrent aussi, et Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontents et de la crainte de ses anciens ennemis.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé et livré à toutes les inquiétudes que lui causait l'incertitude de sa situation. Son sort était fixé par les Pizarres depuis le moment où il était tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçait de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avaient servi sous Almagro et plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvaient se confier entièrement fussent éloignés de Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires et condamné à la mort. Sa sentence le frappa de terreur, et quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans faiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses et indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié et des services qu'il avait rendus à leur famille. Il rappela à François l'humanité dont il avait usé envers Ferdinand et Gonzalès, ses prisonniers, dont il avait épargné la vie malgré les remontrances de ses plus fidèles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge et de ses infirmités, et de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvait pas encore être bien longue, pour lui donner le temps d'expier ses péchés et de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avaient servi sous lui

arrachèrent des larmes de tous les yeux et touchèrent les cœurs les plus durs, dit un historien espagnol, mais les Pizarres demeurèrent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort était inévitable, il reprit la dignité et le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison et ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzième année de son âge. Il laissa un fils qu'il avait eu d'une femme indienne de Panama, alors prisonnier à Lima et qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avait de l'empereur.

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événements extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux, elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avaient quitté ce pays à l'époque de cette dernière révolution, et qui racontèrent les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarres : leur ambition, leur mépris pour leurs engagements les plus solennels, leur violence et leur cruauté furent peints avec toute la malignité et l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre, qui arriva bientôt après et qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire, travailla à effacer ces impressions et à se justifier lui-même et ses frères en représentant Almagro comme l'agresseur. L'empereur et ses ministres, sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis était le plus coupable, virent clairement les suites funestes qu'on devait attendre de ces dissensions. Il était bien manifeste que, tandis que des gouverneurs chargés de l'administration de deux colonies naissantes emploieraient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne serait plus

rien pour eux et que les Indiens pourraient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs et les vaincus. Mais il était plus aisé de connaître le mal que de trouver le remède. Les informations qu'on avait reçues étaient si incomplètes et si suspectes, le lieu de la scène était si éloigné, qu'il était presque impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devait suivre, et qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou, l'exécution pouvait en devenir très-funeste par le changement des circonstances et de la situation des partis.

L'empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus et presque arbitraires, qui, après avoir observé l'état des affaires par lui-même et recherché sur les lieux la conduite des différents chefs, fut autorisé à établir la forme du gouvernement qu'il jugerait la plus avantageuse à la métropole et à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il était juge de l'audience royale de Valladolid, et ses talents, son intégrité, sa fermeté justifièrent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le liaient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvait revêtir différents caractères. S'il trouvait le gouverneur encore vivant, il ne devait prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui et ne pas blesser un homme qui avait si bien mérité de son pays. Mais, si Pizarre était mort, il était muni de provisions qu'il produirait et qui le nommaient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car au même moment où la cour

paraissait ainsi vouloir le ménager, son frère Ferdinand fut arrêté à Madrid et renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans.

Tandis que Vaca de Castro se disposait à partir, des événements importants se passaient au Pérou. Le gouverneur, se regardant, après la mort d'Almagro, comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelque impartialité, cette contrée était assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans et gagner ses ennemis; mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti et non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer et à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui, ou pour ses frères et ses favoris, de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées et les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons et les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étaient plusieurs des premiers aventuriers à la valeur et à la persévérance desquels Pizarre avait dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avaient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisait attacher une valeur exorbitante à ses services, et exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendaient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrièrent hautement contre l'injustice et la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuraient en secret et méditaient leur vengeance.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'était

pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avait mis à la tête de différents détachements avaient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles et froides des Andes, les autres dans les bois, les marais et les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connaissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili; et malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès, qu'il fonda la ville de Sant-Iago, le premier établissement espagnol dans cette province. Mais de toutes les expéditions faites vers ce temps-là, celle de Gonzalès Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou personne que ses frères et lui, avait ôté à Benalcasar, le même qui avait conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frère Gonzalès. Il chargea celui-ci de tenter la découverte et la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disaient être abondants en cannelle et autres épices recherchées. Gonzalès, aussi courageux et aussi ambitieux qne ses frères, entreprit avec zèle cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cent quarante soldats, dont près de la moitié étaient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il fallait s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid et de la fatigue auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes et plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment, et perdirent quelques hommes; mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmentèrent. Ils essuyèrent deux

mois de pluies continuelles qui ne leur laissaient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits. Les plaines immenses qu'ils traversaient, entièrement dépourvues d'habitants ou occupées par les peuplades les plus barbares et les moins industrieuses du Nouveau-Monde, leur fournissaient fort peu de subsistance. Ils étaient obligés de se faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus et le défaut de nourriture auraient épuisé la constance de toute espèce de troupes; mais le courage et la persévérance des Espagnols du seizième siècle étaient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisait de la richesse des pays qu'ils allaient chercher, ils persistèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptaient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions et reconnaître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats, sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancèrent bientôt leurs compagnons, qui les suivaient par terre avec beaucoup de lenteur et de difficulté.

Eloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant; et transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan et en reconnaissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Orellana fut sans doute coupable en déso-

béissant à son chef et en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus, où ils n'avaient d'autre espérance de succès dans leur entreprise et de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondaient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevait; mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte, de bois vert et mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage et son ardeur suppléèrent à tout ce qui lui manquait. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande rivière du Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvait sur sa route, et tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant et de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'Océan, où de nouveaux périls l'attendaient. Il les surmonta de même, et arriva enfin à l'établissement espagnol de l'île de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes et l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs temples étaient couverts de plaques d'or, et donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avaient étendu leur domination sur une partie considé-

rable des plaines immenses qu'il avait visitées. Ces contes extravagants donnèrent naissance à l'opinion qu'il y avait dans cette partie du Nouveau-Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, et une république d'Amazones; et tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de temps et avec beaucoup de difficulté que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué non-seulement comme une des plus belles entreprises de ce siècle si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connaissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'Océan.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre lorsque, arrivé au confluent du Napo et du Maragnon, où il avait donné ordre à Orellana de l'attendre, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avait confié l'exécution d'un ordre si important eût assez de bassesse et d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua son absence à quelque accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment voir la barque revenir chargée de provisions. Enfin il trouva dans ces déserts un officier d'Orellana qui y avait été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, et ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation, dans ce moment où ils se virent privés

de leur unique ressource. Le courage des plus hardis et des plus anciens vétérans fut abattu et tous demandèrent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre, affectant d'être tranquille, ne combattit pas leurs désirs ; mais il se trouvait alors à douze cents milles de Quito, et dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avaient trouvées dans leur première route, sans être soutenus par les espérances qui les animaient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines et de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtants, et enfin jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens et deux cent dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse, qui dura près de deux ans, et comme Orellana en avait emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingts à Quito, nus comme des sauvages, et si exténués par la faim et la fatigue, qu'ils ressemblaient plus à des spectres qu'à des hommes.

Mais, au lieu de jouir du repos que son état eût démandé, Pizarre, de retour à Quito, y apprit un événement fatal qui le menaçait de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venait d'éprouver. Depuis que son frère avait partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro, se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne conservaient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entre eux s'étaient retirés à Lima, où la maison du jeune Almagro leur était toujours ouverte. La petite portion de la fortune du père que le gouverneur avait laissée au fils était employée à les faire subsister. L'attachement

que tous ceux qui avaient servi sous Almagro lui avaient montré s'était porté sur son fils, qui venait d'atteindre l'âge de virilité et qui était doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractère ouvert et généreux, il semblait né pour commander; et comme son père avait reconnu en lui-même les inconvénients du manque d'éducation, il l'avait fait instruire avec soin : les connaissances qu'il avait acquises augmentaient le respect qu'avaient pour lui des aventuriers, la plupart ignorants, sur lesquels il avait à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouvèrent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avaient besoin; et, le regardant comme leur chef, ils étaient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'était pas leur unique motif. Il s'y joignait le désir de sortir de la fâcheuse situation où ils étaient. Plusieurs d'entre eux, manquant de tout et las de traîner une vie à charge à leur chef ou à ceux de leurs compagnons qui avaient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations et aux violences des Pizarres, attendaient avec impatience une occasion d'exercer leur courage et leur activité. Ils commencèrent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurèrent pas entièrement ignorés, et le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paraissaient méditer quelque action désespérée et qui avaient assez de résolution pour l'exécuter. Mais, soit intrépidité naturelle ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paraissait mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les avertissements

de ses amis. « Soyez tranquilles, leur disait-il, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oserait concevoir le projet d'attenter à la mienne. » Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le temps de laisser mûrir leur projet, et Jean de Herrada, officier de beaucoup de talent, qui avait élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zèle que son attachement pour Almagro lui inspirait, et avec toute l'autorité que lui donnait sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avait sur son pupille.

Un dimanche, vingt-sixième jour de juin, vers midi, temps de repos dans tous les pays chauds, Herrada et dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pièces et l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant : *Vive le roi! meure le tyran!* Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se tiennent en armes à différents postes pour les soutenir. Pizarre, ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvait l'avoir le particulier le plus riche du siècle dans lequel il vivait, n'avait alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venait de se lever de table, et que la plupart de ses domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passèrent les deux premières cours sans obstacle. Ils étaient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversait avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur, qu'aucun danger n'étonnait, demanda ses armes et ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier, ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusque sur l'escalier et

demanda aux conjurés ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Au lieu de répondre, ils lui percent le cœur d'un coup de poignard et se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étaient se jetèrent par les fenêtres, d'autres tentèrent de s'échapper, et un petit nombre, se mettant en défense, suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les conjurés, animés par la vue de l'objet de leur haine, les y poursuivirent. Pizarre, sans autres armes qu'un bouclier et son épée, défendit l'entrée, et, aidé de son beau-frère Alcantara et de sa petite troupe d'amis, il soutint un combat si inégal avec une bravoure digne de ses anciens exploits et avec la vigueur d'un jeune homme. « Courage, compagnons, s'écriait-il, nous sommes encore assez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. » Mais les conjurés, couverts de leur armure, se défendaient aisément des coups qu'on leur portait, tandis que tous les leurs faisaient couler le sang. Alcantara tomba mort aux pieds de son frère. Ses autres amis étaient presque tous blessés mortellement. Le gouverneur, si las qu'il pouvait à peine manier son épée, et ne pouvant plus se défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba et mourut sur-le-champ. Aussitôt les assassins coururent dans les rues, leurs épées sanglantes à la main, et publiant la mort du tyran. Ils furent joints par environ deux cents de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils assemblèrent les magistrats et les principaux citoyens qu'ils forcèrent de le reconnaître comme le légitime successeur de son père dans le gouvernement. Le palais de Pizarre ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans furent pillés par les soldats, qui eurent la double satisfaction de se venger

de leurs ennemis et de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étaient tombées toutes les richesses du Pérou.

La hardiesse et le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom et les qualités populaires d'Almagro, attirèrent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéraient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avaient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernières années de sa vie, se déclarèrent sans hésiter en faveur d'Almagro ; ils étaient en grand nombre, et le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cents des plus anciens et des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse et son inexpérience ne lui permettaient pas de les commander en personne, il nomma Herrada général. Mais, avec de si grandes forces assemblées en si peu de temps, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avait laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire était chère. L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avait de si grandes obligations remplissait d'horreur tous ceux qui conservaient quelque impartialité. L'origine d'Almagro, né d'une Péruvienne, et l'incertitude du titre sur lequel il fondait ses prétentions le faisaient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandants de plusieurs provinces refusèrent de reconnaître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'autres, comme à Cuzco, on leva l'étendard royal, et on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Ces causes de guerres ne seraient pas demeurées longtemps sans activité, mais elles acquirent plus de force aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après

un long et pénible voyage, il fut jeté par le mauvais temps dans un petit havre de la province de Popayan, et s'avançant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre et les événements dont elle avait été suivie. Il produisit sur-le-champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnaient les mêmes priviléges et la même autorité dont avait joui son prédécesseur, et fut reconnu sans difficulté par Benalcasar adelantade ou lieutenant-général pour l'empereur dans le Popayan, et par Pedro de Puelles, qui, en l'absence de Gonzalès Pizarre, avait le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro, en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédait les talents nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit et son adresse, il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissements du Pérou, pour y faire notifier légalement son arrivée et sa commission, et faire connaître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageaient les officiers espagnols mécontents de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur souverain, en soutenant l'homme à qui ce prince avait confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur, ou préparés par ses insinuations, les sujets fidèles se maintinrent dans leurs principes et les avouèrent hautement. Les plus timides laissèrent entrevoir leur manière de penser. Ceux qui étaient encore

chancelants et neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencèrent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr aussi bien que le plus juste.

Almagro s'aperçut qu'il baissait tous les jours dans l'opinion de ses partisans, et pour arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cuzco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y était assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Herrada, qui avait jusque-là guidé sa jeunesse, mourut, et depuis cette époque ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence et maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendait vers la côte au même temps où Almagro s'avançait vers Cuzco. Par un stratagème très-simple, il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat et exécuta une jonction avec Alvarado, officier de distinction, qui avait été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avait amenées de Quito, et faisant placer l'étendard royal devant sa tente, il déclara qu'il voulait remplir en personne la fonction de général de toutes les troupes. Quoique attaché par la profession qu'il avait exercée jusqu'alors à une vie pacifique et sédentaire, il montra tout de suite l'activité et le coup d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro, n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avaient commis en massacrant le gouverneur, ne cherchaient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les

deux partis se rencontrèrent à Chupas, lieu distant d'environ deux cents milles de Cuzco, et combattirent avec toute la violence des guerres civiles et toute la fureur des haines particulières, animés encore par le désir de la vengeance et les derniers efforts du désespoir. La victoire, après avoir demeuré longtemps incertaine, se déclara à la fin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général et les talents militaires de François de Carvajal, officier formé sous le grand capitaine dans les guerres d'Italie, et qui jeta dans cette journée les fondements de sa réputation au Pérou, triomphèrent de la bravoure des partisans d'Almagro et de celle de leur chef, qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause et d'une autre destinée. Le carnage fut grand, eu égard au nombre des combattants. Plusieurs des vaincus, et particulièrement ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetèrent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cents hommes qui formaient le nombre des combattants des deux armées, il en demeura cinq cents sur le champ de bataille, et le nombre des blessés fut encore plus considérable.

Les talents que Vaca de Castro avait déployés dans le conseil et sur le champ de bataille avaient étonné les aventuriers du Pérou; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévère de la justice par caractère, il était d'ailleurs persuadé qu'il fallait des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rebelles, et les autres bannis

du Pérou. Leur chef, qui s'était sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers, fut publiquement décapité à Cuzco, et avec lui furent éteints et le nom d'Almagro et l'esprit de parti qui avait jusque-là désolé le Pérou.

FIN.

TABLE.

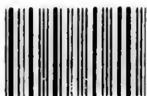
LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE.





U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 01 06 10 2